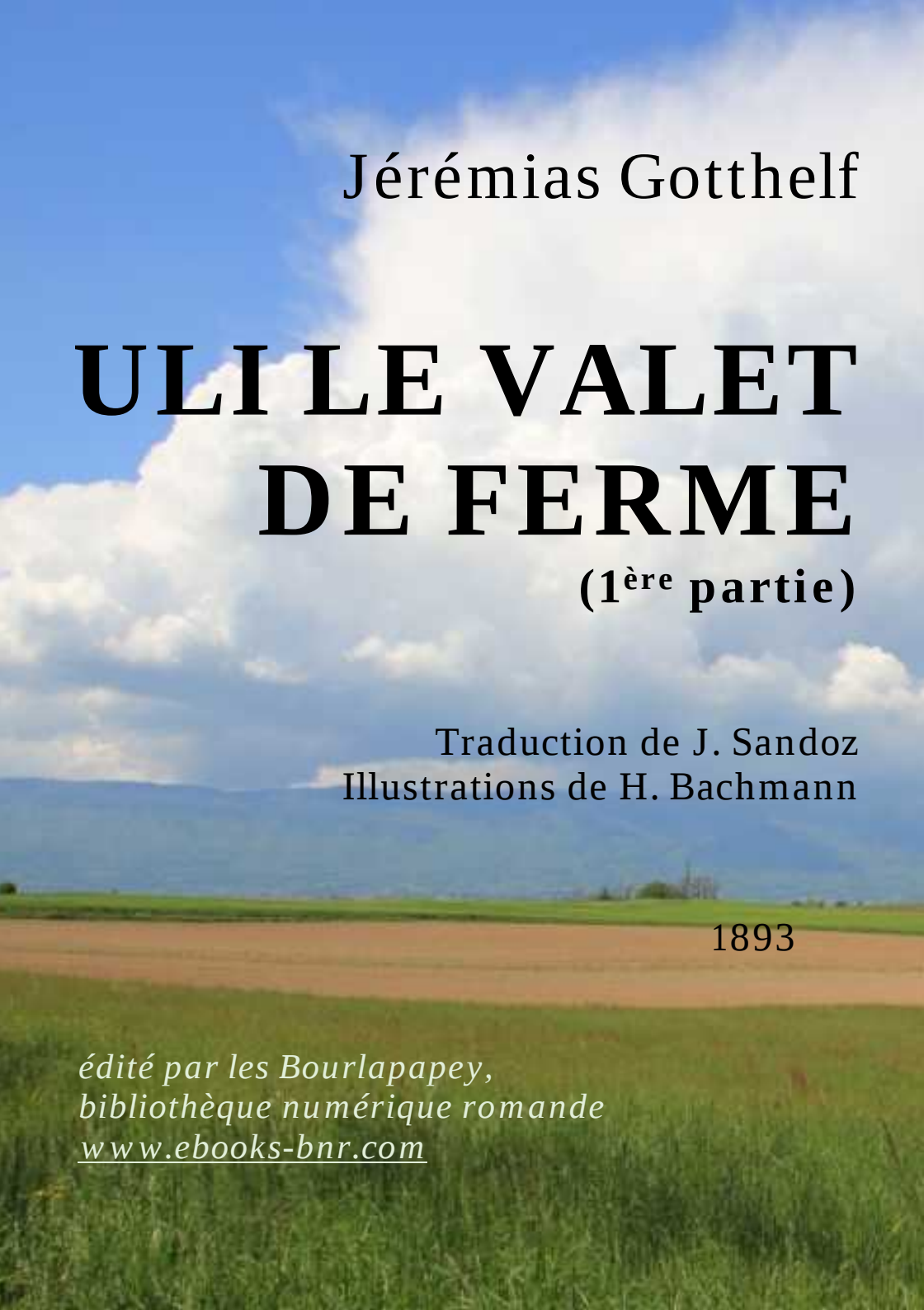




Jérémias Gotthelf

ULI LE VALET DE FERME

(1^{ère} partie)

Traduction de J. Sandoz
Illustrations de H. Bachmann

1893

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

CHAPITRE PREMIER <i>Un maître qui se réveille et tance son valet.</i>	4
CHAPITRE II <i>Un beau dimanche dans une belle maison de paysan.</i>	17
CHAPITRE III <i>Un catéchisme nocturne.</i>	35
CHAPITRE IV <i>Comment une drôlesse ouvre à un brave maître les oreilles de son domestique.</i>	47
CHAPITRE V <i>Mais le diable vient, qui sème de l'ivraie parmi la bonne semence.</i>	61
CHAPITRE VI <i>Comment la guêpe délivre Uli de l'ivraie.</i>	68
CHAPITRE VII <i>Comment le maître chauffe un poêle pour faire pousser la bonne semence.</i>	99
CHAPITRE VIII <i>Un valet gagne de l'argent, et les spéculateurs arrivent aussitôt.</i>	112
CHAPITRE IX <i>Uli gagne en considération et donne dans l'œil aux filles.</i>	124

CHAPITRE X	<i>Comment Uli va vendre une vache et trouve presque une femme.....</i>	134
CHAPITRE XI	<i>Comment un valet se forge des projets et comment un brave maître l'aide à les réaliser.</i>	162
CHAPITRE XII	<i>Comment Uli quitte son ancien service et entre dans le nouveau.</i>	199
CHAPITRE XIII	<i>Comment Uli se pose lui-même en maître-valet.....</i>	216
CHAPITRE XIV	<i>Le premier dimanche dans la nouvelle place.....</i>	234
CHAPITRE XV	<i>Comment Uli se fait sa place aux champs et dans la maison, et même dans quelques cœurs.....</i>	252
CHAPITRE XVI	<i>Uli a affaire à de nouvelles vaches et à de nouveaux valets.</i>	270
	Ce livre numérique	300

CHAPITRE PREMIER

Un maître qui se réveille et tance son valet.



Une nuit sombre régnait sur la terre ; plus sombre encore était l'endroit où une voix sourde appela à plusieurs reprises : « Jean ! Jean ! » C'était une petite chambre, dans une grande maison de paysan ; la voix sortait d'un grand lit, qui occupait presque tout le fond de cette chambre. Dans ce lit était couchée une paysanne à côté de son mari, et c'est à lui qu'elle criait : « Jean ! »

jusqu'à ce qu'il commença à grommeler et finit par demander :

– Que veux-tu ? qu'y a-t-il ?

– Il faut te lever et donner à manger aux bêtes. Il a déjà frappé cinq heures, et Uli n'est rentré qu'après deux heures et encore il a dégringolé dans l'escalier en voulant aller à sa chambre. Il a fait un tel vacarme qu'il me semblait que cela devait t'éveiller. Il était saouïl et ne pouvait pas se lever. J'aime d'ailleurs mieux qu'il n'aille pas avec une lumière dans l'écurie quand il ne sait ce qu'il fait.

– Ah ! quelle misère que les domestiques *au jour d'aujourd'hui* ! dit le paysan tout en allumant une lanterne et en s'habillant. On ne peut presque pas en trouver ; on ne leur donne jamais assez de gages et, en fin de compte, il faudrait tout faire soi-même et ne jamais trouver à redire à rien. On n'est plus maître chez soi et l'on ne peut pas assez tenir le poing dans ses poches si l'on ne veut pas avoir de disputes et faire crier après soi !

– Mais tu ne peux pas laisser les choses aller ainsi, reprit la femme. Ça revient trop souvent ! Pas plus tard que la semaine dernière, il a fait la noce deux fois et il a bien su tirer son gage avant qu'on fût au Carnaval. Ce que j'en dis, ce n'est pas

pour toi seulement, c'est surtout pour Uli. Tant qu'on ne lui dit rien, il croit que c'est son droit et il en fait toujours pis. Et puis, c'est aussi affaire de conscience pour nous ; les maîtres sont des maîtres et l'on a beau dire ce qu'on veut, à la mode d'aujourd'hui, et prétendre que ce que les domestiques font à côté de leur travail ne regarde personne. Les maîtres sont pourtant toujours maîtres chez eux et ce qu'ils souffrent dans leur maison, et ce qu'ils laissent faire à leurs gens, ils en sont responsables devant Dieu et devant les hommes. Et puis, je pense aux enfants aussi. Quand on aura déjeuné, prends-le à part dans la *Stübli*¹ et fais-lui un sermon.

Dans beaucoup de familles de paysans, en effet, dans celles surtout où la propriété s'est longtemps transmise de père en fils, et où s'est formée ainsi une tradition de famille, un honneur de famille, à garder, on a cette très belle coutume de ne permettre aucune dispute, aucune scène violente qui pourrait attirer en quelque façon l'attention des voisins. La maison repose fière et tranquille au milieu des arbres verts. Ses habitants vont et vien-

¹ *Stübli*, petite chambre réservée exclusivement à la famille.

nent au-dedans et aux alentours sans se trémousser, d'un pas digne et mesuré, et par dessus les arbres résonne tout au plus le hennissement des chevaux, jamais la voix d'un homme. On ne gronde ni beaucoup, ni à haute voix. Jamais le mari et la femme ne se disputent entre eux de façon que d'autres l'entendent. Si les domestiques sont en faute, ils se taisent souvent ou font une remarque comme en passant, laissent tomber un mot seulement, une allusion, qui ne va qu'à l'oreille de celui que cela concerne. S'il arrive quelque chose d'extraordinaire, ou si la mesure est comble, ils font venir le coupable dans la Stübli, et encore, autant que possible, sans qu'on le remarque ; ou bien, ils cherchent à lui parler pendant qu'il est occupé à quelque travail à l'écart et là, ils lui font un sermon pour lequel d'ordinaire le maître s'est soigneusement préparé. Il lui débite le sermon avec la plus parfaite tranquillité, tout à fait paternellement, sans rien cacher au coupable de sa pensée, même les observations les plus vertes, mais tout cela en lui laissant toujours la faculté de se justifier, et il lui représente les conséquences de sa conduite pour son avenir. Une fois que le maître a fini, il est content et l'affaire est si bien liquidée que, pas plus le chapitré que les autres, ne remarqueront rien de changé dans la manière

d'être du maître, ni aigreur, ni violence, ni quoi que ce soit. Ces sermons ont, en général, un très bon effet, grâce au ton paternel qui y domine et à la façon dont le coupable est ménagé devant les autres. On peut à peine se faire une idée de l'empire sur soi-même et du calme qui règnent dans ces maisons-là.

Quand le maître eut fini dans l'écurie, Uli y vint à son tour, mais silencieux ; ils n'échangèrent pas un mot. À l'appel d'une voix qui, de la porte de la cuisine, invitait au déjeuner, le maître alla aussitôt se laver les mains au goulot de la fontaine, mais Uli hésita encore longtemps avant de l'imiter. Il ne serait même peut-être pas allé déjeuner du tout, si le maître ne l'avait encore appelé lui-même.

Il avait honte de montrer son visage tacheté de brun, de bleu et maculé de sang. Il ne savait pas qu'il vaut mieux rougir d'une chose avant de la faire que d'avoir à en regretter les conséquences. Mais il allait l'apprendre.

À table, on ne fit aucune remarque, aucune question qui aurait pu le froisser ; les deux servantes, elles-mêmes, n'osèrent pas faire mine de se moquer, car le maître et la maîtresse avaient l'air sérieux ; mais lorsqu'on eut fini de manger, les servantes emportèrent les plats et Uli, qui avait

fini le dernier, leva ses coudes de dessus la table, remit son bonnet sur sa tête et, après avoir fait sa prière, s'apprêtait à sortir, quand le maître lui dit : « Viens et écoute » et le poussa dans la Stübli dont il ferma la porte derrière lui. Le paysan s'assit au bout de la petite table et Uli resta debout près de la porte, avec un air penaud, qui pouvait tout aussi bien tourner en bravade qu'en repentir.



Uli était un grand et beau gars qui n'avait pas encore vingt ans ; de robuste apparence, mais avec quelque chose dans le visage qui ne trahissait pas

précisément l'innocence et la tempérance et qui promettait de lui valoir, l'année suivante, l'air d'être plus âgé de dix ans.

— Écoute, Uli, commença le maître, ça ne peut pas aller plus longtemps ainsi. Tu me fais trop enrager ; tes rôdailleries la nuit et tes soûleries reviennent trop souvent. Je ne veux pas confier mes chevaux et mes vaches à un individu qui a la tête pleine d'eau-de-vie ou de vin ; je ne peux pas laisser un pareil sire entrer dans l'écurie, surtout quand il y fume encore par dessus le marché, comme toi. Il y a déjà bien trop de maisons qui ont été incendiées de cette façon. Je ne sais à quoi tu penses, où cela nous mènera.

Uli répliqua qu'il n'avait encore mis le feu nulle part, qu'il avait toujours fait son ouvrage sans l'aide de personne et que ce qu'il buvait, personne ne le lui payait.

— Ce que je dépense à boire ne regarde personne, c'est mon argent !

— Mais, répondit le maître, c'est mon valet qui dépense ainsi son argent à boire et, si tu te déroutes, c'est sur moi que ça retombe et les gens disent : « Tiens, c'est le domestique de Bodenbaur... à quoi donc pense-t-il de le laisser faire ainsi et comment peut-il en avoir un pareil ? » Tu n'as en-

core jamais mis le feu à une maison ? mais pense donc, Uli, ne serait-ce pas trop d'une fois ? Et aurais-tu encore une heure de tranquillité si tu devais te dire que tu as incendié ma maison ? Et si, nous et les enfants, nous avions dû y rester et brûler ? Et que parles-tu de ton travail ? J'aimerais mieux que tu fusses tout le jour au lit. Tu t'endors sous les vaches quand tu vas traire ; tu ne vois, n'entends, ne sens rien, et tu trébuches autour de la maison, comme si tu étais ivre. C'est pitié de te voir. Tu as l'air si hébété qu'on voit bien que tu ne penses qu'aux gourgandines avec lesquelles tu rôdes.

— Je ne rôde pas avec des gourgandines, répliqua Uli. Je n'entends pas qu'on me le dise et, si l'on trouve que je ne travaille pas assez, je m'en irai. Mais voilà ! C'est comme ça aujourd'hui ; on ne peut jamais assez travailler pour un maître, quand même on bûcherait tout le jour ; ils sont tous plus mauvais les uns que les autres. Plus on va en avant, moins ils veulent donner de gages. À la fin, il faudra ramasser les hannetons et les sauterelles quand on voudra avoir de la viande et de la graisse dans les choux.

— Écoute, Uli, reprit le maître, tu es encore gris. Je n'aurais pas dû te parler maintenant. Mais tu

me fais pitié. Tu serais d'ailleurs un brave garçon et tu pourrais travailler. J'ai cru un temps qu'on ferait quelque chose de bien de toi et ça me faisait plaisir, mais depuis que tu as commencé à fainéanter et à rôder la nuit, tu es devenu tout autre. Tu ne te soucies plus de rien, tu as mauvaise tête et à la moindre observation, tu fais la mine ou tu boudes toute une semaine. Oui ! Oui ! tu vas avec de mauvaises filles et tu peux compter là dessus, tu seras malheureux. Faut pas croire que je ne sache pas que tu cours après l'Anne-Lisi Gnäggeri, que tu es toujours pendu à ses jupons. Et c'est la pire fille des environs. C'est chez elle comme dans un pigeonnier. Elle va avec le premier drôle venu et tu es justement ce qu'il lui faut pour te faire porter le paquet si son affaire a raté. Tu pourras, ta vie durant, expier les péchés des autres et être dans la gêne comme tant de milliers d'autres qui ont fait précisément comme toi et qui, aujourd'hui, sont dans la misère et dans la *dèche*. Car pour celui qui ne ramasse rien, qui a toujours trop peu, qui doit mendier ou faire des dettes s'il ne veut pas mourir de faim, quelque bon temps qu'il fasse d'ailleurs, c'est toujours le cher temps pour lui, d'année en année, jusqu'à l'éternité. Va, maintenant, réfléchis, et si tu ne veux pas changer de conduite, tu peux t'en aller à la garde de Dieu,

je ne me soucie plus de toi. Donne-moi réponse dans la huitaine.

Uli s'en alla en grommelant qu'il aurait bientôt réfléchi et qu'il n'avait pas besoin de huit jours pour ça ; mais le maître fit comme s'il ne l'entendait pas.

Quand ce dernier sortit, sa femme lui demanda :

– Que lui as-tu dit et qu'a-t-il répondu ?

– Je n'ai pu faire façon de lui, répliqua-t-il. Uli est encore tout excité, il n'a pas cuvé son vin. Il aurait mieux valu attendre à demain pour lui parler, ou ce soir quand son *mal aux cheveux* l'aura maté. Mais je lui ai donné du temps pour réfléchir et j'attendrai maintenant ce qui se passera.

Uli était sorti irrité comme si on lui avait fait le plus grand tort. Il jetait ses outils de ci, de là ; on eût dit qu'il voulait tout bousculer ; il injuriait ses bêtes si fort que le maître en frissonnait dans tous ses membres ; mais le paysan se contint et se contenta de dire une seule fois : « Voyons ! un peu plus doucement. »

Uli ne se mêla pas au reste des domestiques et leur fit mauvaise mine. Puisque le maître ne l'avait pas sermonné devant eux, il n'avait pas à leur étaler sa honte et, comme il ne faisait pas cause

commune avec eux, il pensait qu'ils tenaient pour le maître contre lui, en vertu de l'adage : « Qui n'est pas pour moi est contre moi. » Personne, par conséquent, ne pouvait lui monter la tête et il n'avait pas d'occasion de se trahir en disant : « Tel ou tel ne me prendra pas à rester ici une heure de plus, une fois mon temps fini.

Peu à peu, les fumées du vin et autres mauvais esprits se dissipèrent et la lassitude s'empara de ses membres. L'excitation de tout à l'heure fit place à un abattement irrésistible ; mais cette lassitude gagna son âme en même temps que son corps ; de même que tout devient pénible et lourd à un corps brisé de fatigue, de même l'âme dans cette torpeur a peine à porter le poids de ce qu'elle a fait et de ce qui l'attend. Elle pleurerait bien sur ce qui la faisait rire tout à l'heure ; ce qui lui paraissait joie et plaisir ne lui est plus que chagrin et souci ; au lieu de sauter à pieds joints, le malheureux s'arracherait plutôt les cheveux, la tête même s'il pouvait. Quand cette disposition s'empare de l'âme, inutile de vouloir résister ; elle assombrit tout ce qui entre dans la pensée d'un homme.

Aussi longtemps qu'il avait été sous l'influence du vin, Uli s'était emporté contre son maître ; la fumée de l'ivresse dissipée, sa colère se tournait

contre lui-même. Il n'en voulait plus au paysan qui lui avait reproché sa mauvaise conduite ; il s'en voulait à lui-même de s'être mal comporté. Il se rappelait les vingt-trois batz qu'il avait dépensés dans une seule soirée et pensait aux quinze jours qu'il devrait travailler pour les rattraper. Cet ouvrage qu'il faudrait faire, ce vin qu'il avait bu, cet aubergiste qui le lui avait versé, tout cela le dépitait.

Il songeait à ce que le maître lui avait dit d'Anne-Lisi Gnäggeri et il lui prenait une angoisse qui mouillait son front de sueur. Bien des choses de cette fille lui revenaient à l'esprit, qui lui paraissaient suspectes. Et faudrait-il qu'il l'épousât ? Il ruminait le pour et le contre ; un moment, sous la sueur froide qui inondait son visage, il avait réussi à se persuader que tout cela n'était rien, qu'il n'y avait point de danger, ou bien il avait trouvé un moyen infailible d'échapper à ce péril et de se tirer des griffes d'Anne-Lisi, mais voilà qu'à cent pas il croyait voir une figure de femme se diriger vers la maison, et aussitôt tous ses plans et toutes ses consolations s'évanouissaient comme de la paille dans le feu. Ses jambes flageolaient et il s'enfuyait à l'écurie ou dans la grange. Derrière chaque haie, il voyait Anne-Lisi et, si quelqu'un heurtait à la porte, il tremblait comme une feuille

de peuplier et se figurait qu'elle était là-dehors, l'appelant.

Le paysan et sa femme laissaient Uli faire à sa tête, absolument comme s'ils ne s'inquiétaient pas de lui. Il n'en était rien cependant. La femme avait dit, plus d'une fois, à son mari que jamais elle n'avait vu Uli faire une pareille mine et que peut-être on lui avait parlé trop durement. — Le paysan n'en voulait rien croire. Ce garçon, répondait-il, n'était pas en colère contre lui seulement, mais contre tout le monde. Au fond, c'était contre lui-même surtout qu'il était furieux et il s'en prenait aux autres. Il l'entreprendrait encore le prochain dimanche. Car ça ne pouvait plus aller ainsi, il fallait en finir une bonne fois.

— Pourtant, disait la femme, il ne faut pas aller trop loin, Uli n'est pas si mauvais ; on sait ce qu'on a avec lui, on ne sait pas ce qu'on aurait avec un autre.

CHAPITRE II

Un beau dimanche dans une belle maison de paysan.



Le dimanche se leva pur, brillant, splendide. Les prairies, d'un vert foncé, avaient orné leur front d'une couronne de diamants. Elles rayonnaient et embaumaient, comme de douces fiancées, dans le temple infini du Seigneur. Des milliers de pinsons, de fauvettes, d'alouettes chantaient leur hymne nuptial. Solennelles sous leurs altières têtes blanches, mais avec les vives couleurs de la jeunesse sur leurs flancs accidentés, les vieilles mon-

tagues semblaient s'incliner vers les prairies en fleurs, comme pour sourire à leur mystérieuse union et, bien haut, dans l'espace, montait le soleil d'or, pareil à un prêtre divin répandant ses flots de lumière en pluie de bénédictions sur les campagnes.

Ce concert de mille voix et cette gloire des champs en fleurs avaient de bonne heure réveillé Jean, le paysan, et il se promenait recueilli au milieu des bienfaits dont Dieu le comblait. Il traversait à longues enjambées les gazons drus qu'il craignait de fouler, s'arrêtait pensif devant les champs de blé bien fournis, les plantations bien alignées, les vagues du lin ondulant mollement sous la brise ; il contemplait les cerises rougissantes, les arbres fruitiers chargés de promesses, rattachait ici, émondait là, et se réjouissait non seulement du prix qu'il tirerait de tout cela, du gain qu'il réaliserait, mais de la bonté de Dieu répandue sur la terre, de sa gloire et de sa sagesse renouvelées chaque matin. Et il se disait que, de même que l'herbe et les bêtes des champs louent leur Créateur, de même l'homme devrait le faire, non des lèvres seulement, mais de son être tout entier, dans toutes ses actions comme l'arbre par sa splendeur, comme le champ de blé par son abondance. — « Dieu soit loué, pensait-il, moi, ma

femme et mes enfants, nous voulons servir le Seigneur, et il n'aura pas à avoir honte de nous. »

Le paysan s'attardait ainsi sans le remarquer, et la mère avait déjà dit depuis longtemps qu'elle appellerait pour le déjeuner si son mari était là. Lorsqu'enfin il arriva à la porte de la cuisine, demandant gentiment si tout était prêt, elle lui répondit, gentiment aussi, qu'on aurait déjà pu depuis longtemps se mettre à table, s'il avait été là. Avec qui s'était-il donc oublié à bavarder ? Il répondit, sérieux :

— Avec le bon Dieu !

À ce mot, les larmes vinrent presque aux yeux de sa femme, et elle le considéra toute songeuse, tout en versant le café, tandis que les servantes appelaient les valets de ferme et mettaient les plats sur la table.

Au milieu d'un profond silence, le paysan demanda : — Qui va à l'église ? Sa femme répondit que son intention était d'y aller, et qu'elle s'était déjà habillée afin de pouvoir être prête à temps. Plusieurs voix d'enfants firent chorus avec elle, s'écriant : Mère ! je veux aller avec toi ! Mais deux servantes et deux valets n'ouvrirent pas la bouche.

Quand on leur demanda si aucun d'eux ne voulait aller à l'église, l'un dit qu'il n'avait pas de sou-

liers, l'autre pas de bas. C'est qu'aucun d'eux n'en avait envie, et que tous avaient trouvé des échappatoires.

Là-dessus le paysan se récria : cela ne pouvait pas durer ainsi. C'était pourtant trop fort qu'on eût du temps pour aller n'importe où, mais jamais pour aller à l'église. Le matin, il n'y avait pas moyen d'en faire bouger un de la maison, mais l'après-midi, c'était comme si on les chassait à coups de canon, et jusque tard dans la soirée on n'en voyait pas un. N'était-ce pas déplorable de n'avoir de pensées que pour toute espèce de folies, et jamais pour son âme ? Il leur dirait bien tout droit qu'un maître ne peut avoir de confiance dans un domestique qui a chassé Dieu de sa pensée et qui lui est devenu infidèle. Si un homme ne veut pas servir Dieu, comment peut-on attendre de lui qu'il serve fidèlement les hommes ? Il ne l'entendait pas de cette oreille, et, aujourd'hui, ils n'avaient aucune raison de rester au logis, rien que pour flâner autour de la maison. D'ailleurs il avait des commissions à faire faire. Il lui fallait quarante livres de sel ; les servantes pouvaient aller le chercher à tour de rôle. Hans Jacob (l'autre valet) irait au moulin, et demanderait quand on pourrait avoir du son. Il ne voulait pas aller toutes les fois avec le char à Berne, et il avait tout avantage à ce

que le meunier lui donnât, à lui plutôt qu'à d'autres, le son du blé qu'il lui envoyait à moudre.

— Mais, père, dit la mère, qui fera le dîner, si tu chasses tout le monde ?

— Eh ! Anne-Babeli — c'était leur jeune fille, âgée de douze ans — peut bien surveiller le dîner. Il est bon qu'elle s'accoutume à ce qu'on lui laisse quelque chose à faire. D'ailleurs ça l'amuse. Il faut qu'Uli reste avec moi à la maison ; je ne sais ce qui peut arriver avec la vache qui porte ; elle commence à avoir mal, et remue beaucoup. Bien souvent un veau est là sans qu'on y ait pris garde, et s'il n'y a personne à l'écurie ça peut mal tourner.

En parlant ainsi, il jeta un coup d'œil significatif à sa femme. Elle comprit qu'il voulait être seul avec Uli pour lui parler, et que c'était pour cette raison qu'il éloignait tout le monde, afin que les servantes curieuses ne vinssent pas fourrer leurs oreilles pointues là où elles n'avaient rien à faire.

La paysanne se mit aussitôt à faire bouger les deux servantes, qui baguenaudaient et laissaient voir qu'elles étaient fort contrariées de devoir aller à l'Église, et déjà se laver et se peigner ! L'après-midi, pensaient-elles, on ne ferait plus guère attention à elles, et leur peau si bien frottée et reluisante de propreté aurait déjà eu le temps de rede-

venir jaune et sale... Et faire deux fois par jour sa toilette, ce n'est pourtant pas, Dieu merci ! l'usage chez les filles de paysans. Elles regardent, tout au plus, dans le miroir, aussi souvent que cela est convenable, si leur coiffure tient à sa place, et si la petite boucle de devant, sur le front, est toujours bien frisée. Le domestique n'était pas non plus satisfait : il n'avait pas encore fait sa barbe, disait-il, et son rasoir ne coupait pas : il avait pensé qu'il sauterait ce dimanche et ferait aiguiser son rasoir pendant la semaine. Mais le maître répondit que, pour cette fois, il pourrait prendre sa housse à lui et se faire la barbe là, dans la chambre. Lui-même se raserait plus tard.

Il n'y avait pas à répliquer, mais ce fut chose pénible que de faire exécuter ces ordres. La mère dut, au moins dix fois, revenir à la charge. Tantôt une des servantes ne savait pas où étaient ses hardes, tantôt l'autre avait égaré un de ses bas du dimanche et, quand elle le retrouvait enfin entre la paillasse et le bois de lit, elle s'apercevait avec effroi qu'elle n'avait plus son meilleur mouchoir de poche, et pas moyen de le retrouver. Elle aurait presque eu envie de se moquer du maître et de ne pas aller à l'église ; mais l'autre servante, avec laquelle elle s'entendait par hasard ce jour-là, lui fit des remontrances et lui promit de lui prêter son

mouchoir, en cas de besoin, attendu qu'à l'église on ne peut fourrer son nez ni dans ses doigts ni dans son tablier.

La paysanne était prête depuis longtemps ; elle avait dit à son Jean : « Dieu te bénisse », recommandé à Anne-Babeli de ne pas mettre trop de bois au feu, parce que la viande était d'une jeune vache et que le ministre était quelquefois un peu long dans son prêche, surtout quand il y avait un baptême, et elle était là, devant la maison, avec ses deux enfants, dont l'un, le garçon, portait le livre de psaumes. Mais les servantes n'arrivaient toujours point : l'une avait une chaussette qui n'allait pas, l'autre frottait encore un soulier, qui ne voulait absolument pas reluire comme d'habitude.

— Meieli, dit la paysanne, va, et dis-leur que je vais toujours en avant, et qu'il faut qu'elles suivent et fassent en sorte d'être dans l'église avant qu'il ait fini de sonner, et qu'elles ne se glissent pas par la porte de derrière, comme si elles sortaient d'une boîte.

Et elle cheminait majestueuse, son beau garçon d'un côté, sa jolie fille de l'autre. Le gamin avait à son bonnet un bel œillet, et au cou une cravate de soie rouge ; la fillette portait un petit chapeau de paille couleur de soufre, et avait un bouquet mi-

gnon à son corsage ; la paysanne avait orné son riche costume d'une branche de romarin, et sur son visage rayonnait l'orgueil bien légitime d'une mère. Un quart d'heure après, les deux servantes, le visage rouge comme des écrevisses, suivaient le même chemin. Tout à coup, la plus grande s'arrêta : « As-tu le sac au sel ? » – « Non, j'ai cru que tu l'avais. » – Ah ! le maudit sac ! je voudrais qu'on *le fasse* manger au maître sans le laver. Cours le chercher. Mais, dépêche-toi ; sans quoi la maîtresse va gronder parce que nous arrivons en retard. »



C'était toujours la vieille histoire : la *servante demoiselle*, – comme on a l'habitude d'appeler la

première servante, attendu que les termes de cuisinière et de femme de chambre seraient déplacés dans une maison de paysans, — avait oublié ; sa subordonnée avait la peine de courir après le sac. Quand un supérieur a fait une bêtise, c'est la faute de son inférieur, ou, du moins, c'est à lui de la réparer.

En attendant, le maître avait fini de se raser ; il avait fait un tour dans l'écurie, et se tenait sur la large galerie qui entoure les belles maisons de paysans, bourrant sa pipe, et s'apprêtant à aller s'asseoir sur le banc devant l'écurie pour attendre Uli et lui parler à cœur ouvert.

Pendant qu'il était là, réfléchissant à son sermon, il aperçut, se détournant de la route pour entrer chez lui, un petit char à la Bernoise, attelé d'un beau cheval, bien harnaché, et chargé de gens, grands et petits. Il eut bientôt reconnu son beau-frère et sa sœur avec trois enfants, l'un encore au sein de sa mère. Il alla au-devant d'eux avec la plus franche cordialité, tout en ne pouvant s'empêcher de penser que c'était un vrai malheur que sa femme eût dû aller à l'église ce jour-là.

Une fois que sa sœur et ses enfants eurent réussi à effectuer leur descente des hauteurs du char, ils demandèrent où était sa bourgeoise. « Tout le

monde est à l'église, dit-il. Mais entrez seulement, ils vont venir bientôt. » Il les introduisit dans la maison, mais le beau-frère ne put se défendre de suivre dans l'écurie Uli, qui avait dételé le cheval ; il voulait voir où il le plaçait, comment il lui ôtait son harnais et l'attachait, et pour entendre ce qu'Uli en dirait de bon. Ce dernier n'y manqua pas. Évidemment on venait de lui ôter un grand poids de dessus le cœur. Car il avait bien deviné l'intention du maître ; et l'idée que le coup avait raté le rendait plus avenant qu'il n'avait été de toute la semaine.

Pendant ce temps le paysan avait ordonné à Anne-Babeli de faire le café. Lui-même descendit à la cave, écréma le lait, coupa du fromage, apporta le tout avec une grande miche de pain, et remit le soin de servir à la jeune fille, trop heureuse de prouver son zèle, et qui n'aurait pas donné pour un empire cette occasion de montrer son savoir-faire à sa mère et à sa tante. En effet, tout fut bientôt en ordre, et la marraine ne manqua pas de faire l'éloge d'Anne-Babeli, et de dire comme elle était dégourdie, et combien le café était bon. Son Élisabeth n'aurait pas été capable d'en faire autant, et pourtant elle avait vingt-sept semaines de plus.

— Trini, dit le paysan à sa sœur, lorsqu'ils eurent déjeuné, le sermon est loin d'être fini, et tu me feras grand plaisir si tu voulais faire des beignets : Ma femme sera bien contente de trouver tout prêt en rentrant. Il y a du beurre à la cave. J'irai t'en chercher.

— Non, Jean, je ne le ferai pas. Il n'est pas du tout nécessaire que je m'en mêle. Je ne fais pas des beignets dans la poêle d'une autre, et avec du beurre qui n'est pas le mien. Je n'aimerais pas non plus que quelqu'un touchât à ma motte de beurre.

— Tu fais plus de façons que Madame la Ministre.

— Pourquoi ? qu'a-t-elle fait ?

— Monsieur le ministre et sa femme ont été ici, il n'y a pas longtemps, et ma bourgeoise n'était pas à la maison. Elle sort rarement ; mais, toutes les fois qu'elle est *loin*, il arrive quelqu'un. Alors je leur ai dit : — Je suis bien fâché que ma femme ne soit pas là, sans quoi elle vous aurait fait des beignets ; je sais bien que c'est une rareté pour des Messieurs comme vous. — Oh ! je veux bien les faire, a dit Madame la Ministre. Donnez-moi seulement du beurre. Je trouverai bien la farine. — Et ne voilà-t-il pas qu'elle est allée, et qu'elle a fait des beignets, tant et si bien qu'on en a senti l'odeur dans tout le

village, et qu'on avait deviné ce qu'elle faisait. Oui ! mais quand ma bourgeoise est rentrée, elle a dit son mot. Elle n'avait jamais été si impertinente, quand même elle n'est jamais allée chez les Welches².

Pendant que Trini riait, le paysan sortit, et dit à Anne-Babeli qu'il fallait mettre encore plus de viande dans la marmite, avec un superbe jambon, puis tout préparer pour que la mère fît des beignets. Anne-Babeli mettait tout en œuvre, et aurait bien fait elle-même les beignets pour montrer qu'elle savait. Qui sait même ce qu'elle aurait encore imaginé, si la mère n'était heureusement survenue dans l'intervalle, le visage ruisselant de sueur. Elle avait aperçu de loin le char arrêté devant la maison, et aussitôt elle s'était représenté tout ce qu'elle avait encore à faire pour le dîner afin de soutenir sa réputation. Cela la faisait hâter le pas, et, tout le long du chemin, elle se disait : Pourvu qu'ils aient ajouté de la viande dans la marmite ; mais cela ne viendra pas à l'idée de mon mari, et Anne-Babeli n'est après tout qu'une enfant.

² *Welches*, les Suisses romands.

Avant d'entrer dans la chambre, elle alla jeter un coup d'œil à ses marmites; quand elle vit la viande qu'on avait mise de plus, et le jambon, elle s'émerveilla; elle n'aurait jamais cru que cela viendrait à l'esprit de quelqu'un. Sitôt qu'elle fut entrée et qu'on se fut bien salué, Trini demanda :

– Qu'aurais-tu dit, Eisi, si j'avais fait comme Madame la ministre, et taillé dans la motte de beurre. Jean a voulu m'envoyer en prendre.

– Eh bien ! ça m'aurait fait plaisir.

Mais au fond du cœur, Eisi pensait que Trini avait mieux fait de ne pas s'en mêler. On se serait peut-être regardé de travers et Jean était parfois encore aussi bête que le jour de son mariage. Mais, que voulez-vous ! il n'y a pas moyen de leur rien apprendre à ces hommes !

Le milieu de la journée se passa à suer, à manger et à tempêter contre les servantes qui n'arrivaient pas avec leur sac de sel ; l'après-midi fut employée à autre chose. Les enfants jouaient au marchand de lapins. Le gamin de Jean avait vendu à l'autre une femelle gris-cendré pour trois batz. Comme ce dernier tirait de sa poche une belle bourse en cuir et voulait en sortir ses trois batz, du meilleur cœur du monde – car il s'était fait rabattre tout un batz et croyait avoir fait un

excellent marché – Eisi, qui l'avait vu, intervint et s'opposa absolument à ce qu'il payât la femelle gris-cendré. Ils avaient, dit-elle, des lapins plus qu'assez ; d'ailleurs ces lapins faisaient des petits, Dieu sait combien de fois dans l'année ! Elle n'entendait pas que son garçon acceptât un kreutzer. Ça aurait bonne façon !

Le gamin, qui avait agi loyalement et de bonne foi et qui n'avait jamais vu qu'on fît cadeau des lapins – son père vendait bel et bien ses chevaux et ses vaches et ne les donnait pas – fut tout décontenancé et était prêt à pleurer. Trini prit son parti et déclara que ce qui était convenu était convenu, et qu'il serait honteux que son garçon reçût le lapin pour rien. Mais, comme Eisi n'en voulait pas démordre, disant qu'elle avait pourtant bien le moyen de ça, Trini finit par céder, mais à condition qu'on viendrait bientôt leur faire visite. En ce cas, son garçon pourrait accepter la femelle gris-cendré, mais il donnerait en échange au petit Jean un mâle angora. Ils en avaient deux qui ne faisaient que se battre. Quand le petit Jean entendit cela, il oublia de pleurer et se mit à rêver de son mâle angora.

C'était en allant du jardin aux champs que Trini et Eisi avaient, par hasard, surpris ce trafic des

garçons. Eisi ne faisait pas cette promenade le cœur aussi joyeux que de coutume. Les pucerons avaient rongé le lin et le chanvre avait inégalement poussé. Mais Trini ne tarissait pas d'éloges, tout en se disant, à part soi, que lorsqu'elle était encore à la maison, ils avaient de bien plus belles récoltes que maintenant et que des têtes de choux comme elle en avait chez elle, on n'en voyait pas ici. Quand elle aperçut le lin : Dieu soit béni ! pensa-t-elle, il est encore plus mauvais que le mien. Mais elle se garda bien d'en rien dire, au contraire :

– C'est bien dommage, fit-elle, que les pucerons aient fait tant de mal, sans quoi ce lin serait le plus beau qu'on ait vu cette année. Le mien est bien plus misérable.

– Ça n'est guère possible, répondit Eisi.

De superbes carottes jaunes excitèrent un peu la jalousie de Trini ; elle se mit à les vanter, et dit :

– Nous n'en avons jamais vu de pareilles. Si je savais où l'on peut se procurer de la graine de cette sorte, je paierais ce qu'on voudrait pour en avoir.

Eisi se vit forcée de dire qu'elle lui en donnerait qui ne lui coûterait rien. Mais, à part soi, elle pensait : « Si j'y mêle de l'autre graine, personne n'y verra rien. » Trini finit par consentir à ne pas par-

ler de paiement, mais promet en revanche à Eisi de lui donner, quand ils viendraient chez eux, des haricots comme, sûrement, ils n'en avaient jamais eu.

Eisi se confondit en remerciements, mais se dit : « Il faut en rabattre un peu ; je ne peux pas comprendre comment Trini aurait trouvé des haricots dont je n'aie jamais entendu parler. »

Pendant ce temps, Jean était allé à l'écurie avec son beau-frère et lui avait montré toutes ses richesses. On avait sorti un cheval et Jean avait dit qu'il aurait pu gagner tant et tant en le vendant, mais qu'il ne le lâchait pas, s'il ne faisait un bénéfice d'au moins deux louis d'or. Le beau-frère avait examiné la bête et l'avait trouvée belle, mais il n'avait pu s'empêcher de donner à entendre, par quelques hochements de tête, qu'il avait aussi des yeux :

— Un peu plus de corps ne gênerait pas, disait-il. Si la marque était un peu plus petite, cela irait mieux, et s'il avait les oreilles un peu plus rapprochées, je crois bien que je me laisserais aller à en donner ce qu'on voudrait.

Déjà, ils étaient allés voir les vaches. Jean racontait depuis quand chacune d'elles portait, combien de lait elles donnaient, ce que celle-ci ou celle-là

lui avait coûté, quelle bonne chance il avait avec l'une ou avec l'autre. Les regards du beau-frère s'étaient arrêtés sur une belle jeune vache noire. Il s'informa, comme en passant, très minutieusement sur son compte, et finit par en demander le prix. Jean répondit qu'à proprement parler elle n'était pas à vendre et qu'il ne la donnerait que si on lui en offrait tant et tant. Le beau-frère répliqua que c'était beaucoup trop cher.

— Oui, c'est une belle génisse ! mais j'en ai vu de bien plus grosses. Elle a la tête un peu trop forte et n'a pas un beau *tétin* bien carré. Mais voilà ! elle fera le veau juste au bon moment. J'aurai alors deux vaches qui ne donneront plus de lait, et il faut un peu renouveler l'étable, sans quoi on criera dans la maison.

Ils marchandèrent longtemps, débattirent le prix jusqu'à un sou de différence, mais là, comme ni l'un ni l'autre ne voulait céder, on rompit le marché. En revanche, le beau-frère retint le veau, si c'était une génisse, et Jean promit qu'il ne le coterait pas trop cher, mais à peu près au cours du jour.

Ainsi se passa l'après-midi ; Trini vint chercher son mari pour l'avertir qu'il était temps de partir. C'était bien trop tôt, leur dit-on. Il fallait encore

entrer dans la chambre et, comme Eisi insistait, on s'y décida. Il y avait là une superbe cafetière, une immense motte de beurre, des beignets, du beau pain blanc, des rayons de miel, de la confiture aux cerises, du fromage, du jambon et du vin doux. Trini joignit presque les mains au-dessus de sa tête et demanda à Eisi :

– Mais, à quoi penses-tu ? nous venons de dîner. Il me semble que je suis *bourrée* jusqu'au cou. Je serai rassasiée jusqu'à demain soir. Quand vous viendrez chez nous, je ne pourrai pas vous recevoir ainsi ; je ne saurais pas où prendre tant de choses.

CHAPITRE III

Un catéchisme nocturne.



Après qu'ils eurent suspendu la lanterne dans l'écurie, donné aux chevaux à manger pour la nuit, le maître étendit lui-même la litière pour la vache, qui s'agitait, se tournait à droite et à gauche et ne pouvait se coucher, puis il dit :

— Ça durera bien encore une heure ou deux. Allons nous asseoir dehors sur le banc et fumer une pipe ; la vache nous avertira assez quand ce sera le moment.

C'était une de ces nuits tièdes, moitié du printemps, moitié déjà de l'été. Quelques étoiles scintillaient dans le bleu sombre du ciel ; parfois un gai refrain ou le roulement lointain d'une voiture coupaient le silence de la nuit.

— Eh ! bien, as-tu réfléchi, Uli ? demanda le maître, une fois qu'ils furent assis sur le banc devant l'écurie.

Uli répondit qu'il était encore au même point ; toutefois, il y mit un ton convenable. Tout accepter, non ! il ne le voulait pas, mais enfin, il pourrait s'arranger de façon à rester. — Il avait déjà admis, pour son compte, le principe qu'il ne faut jamais montrer qu'on est disposé à une chose, sans quoi l'adversaire en tire avantage. C'est ce qui donne aux paysans ce calme singulier et ce sang-froid que bien des diplomates pourraient leur envier. Mais c'est là, dans l'usage qu'on en fait, un funeste principe, qui produit des maux incalculables, brouille les hommes, fait des ennemis et engendre la froideur des sentiments quand les cœurs devraient brûler de zèle pour le bien ; cette froideur

amène à sa suite une indifférence qui donne involontairement la chair de poule à tous ceux qui aiment leur prochain.

Heureusement, le maître avait aussi le même sang-froid et il ne se choqua pas trop de celui d'Uli. Il lui dit simplement qu'il pensait absolument de même. Il n'avait rien contre lui, mais il n'entendait pas que les choses continuassent sur ce pied. Il voudrait bien savoir lequel des deux avait manqué et s'il ne pouvait plus rien dire dans sa propre maison sans s'exposer à ne pas entendre une bonne parole de toute la semaine et à avoir devant lui une mine refrognée à empoisonner toute l'Amérique.

Uli répondit qu'il n'y pouvait rien. Ça lui plaisait de faire la mine et, s'il avait l'air refrogné, ce n'était pas à cause du maître. Car il n'avait rien à dire ni sur lui, ni sur personne. Mais, voilà ! il n'était qu'un pauvre petit domestique, sans espoir d'arriver jamais à rien et d'avoir aucune joie ; il n'était dans ce monde que pour avoir de la peine et quand, pour une fois, il voulait oublier sa misère et se réjouir, tout le monde lui tombait dessus et cherchait à l'écraser. Si on voulait le jeter dans le malheur, on n'avait qu'à le faire. Il n'y avait pas là de quoi rire toujours.

Le maître répliqua qu'il devait pourtant bien voir qu'on ne désirait nullement faire son malheur, au contraire ; si quelqu'un le cherchait, c'était lui, Uli, et personne d'autre.

— Si un gaillard comme toi se compromet avec de mauvaises filles, c'est lui et pas un autre qui est l'artisan de son malheur. Je sais bien que chacun se console alors en disant que cela ne regarde personne, mais on finit toujours par être pincé et quand même on aurait échappé sept fois, en laissant un autre dans la poix à sa place, il arrive une huitième fois où l'on est pris. Tant qu'on ne l'est pas, on se moque des autres et l'on envoie promener ceux qui veulent vous donner un avertissement ; mais une fois qu'on l'est, on jette la faute sur tout le monde et l'on s'en prend à tous de ce qu'ils n'ont pas détourné ce malheur. N'est-il pas vrai, Uli, que toute cette semaine, tu as eu assez peur d'être pris au piège ? J'ai bien vu comme tu t'enfuyais, dès que tu apercevais une femme, et comme tu croyais voir Anne-Lisi derrière toutes les haies. Tu nous as fait payer tes transes à nous et aux bêtes, comme beaucoup de domestiques qui font retomber leur colère et tous les embarras qu'ils s'attirent sur leurs maîtres et leurs outils, sur les vaches et les tasses. Ta méchanceté de cette semaine n'avait pas d'autre cause que ta peur, et la

faute n'en est qu'à toi. Sans cela, tu aurais été en aussi bonnes dispositions que nous. Non, Uli, laisse là ta mauvaise conduite, tu te rends malheureux et je ne veux plus souffrir un scandale pareil à celui de cette semaine.

– Je n'ai encore point fait de mal, se récria Uli.

– Eh ! dis donc, reprit le maître, je voudrais bien savoir si c'est être brave que de se saouler ? Et ce que tu as fait avec Anne-Lisi, est-ce tout ce qu'il y a de plus propre, et cela se trouve-t-il dans le septième commandement ?

– Oh ! riposta Uli, il y en a qui sont encore bien plus mauvais que moi, et il y a pas mal de paysans avec lesquels je ne voudrais pas qu'on me *confonde*.

– Je n'ai rien à contredire, reprit le maître, mais de ce qu'un homme ne vaut rien, cela n'en fait pas un autre bon, et si plus d'un paysan est un ivrogne et un coquin, cela ne te rend pas meilleur, si tu es une canaille.

– On peut pourtant bien avoir un plaisir. Qui est-ce qui y tiendrait, si ça n'était pas permis ?

– Mais, Uli, quel plaisir est-ce là, si ensuite, pendant toute la semaine, on n'ose se montrer nulle part, si on est mal à son aise partout ?

Qu'est-ce qu'un plaisir qui peut rendre malheureux et misérable pour toute la vie ? Ces plaisirs-là sont la glu du diable. Sans doute tu peux te réjouir, chaque homme a droit au plaisir, mais il faut le trouver à des choses bonnes et honnêtes. C'est justement à cela qu'on reconnaît si un homme est bon ou mauvais.

— Oui, oui ! Vous avez bon temps de crier ! répliqua Uli. Vous avez une des plus belles fermes qui soient bien loin à la ronde, des écuries pleines de beau bétail, le grenier bourré de toutes sortes de choses, une des meilleures femmes qu'on puisse trouver, de beaux enfants, vous pouvez bien vous réjouir, vous avez de quoi. Si j'en avais autant, il ne me viendrait pas à l'esprit de faire la noce, et je ne penserais pas à Anne-Lisi, mais qu'est-ce que j'ai ? Je suis un pauvre garçon, je n'ai personne au monde qui me veuille du bien ; le père est mort, la mère aussi, et les sœurs vivent chacune pour soi. Mon lot dans ce monde, c'est de peiner ; si je tombe malade, personne ne voudra me garder ; si je meurs, on m'encrottera comme un chien, et pas une âme ne me pleurera. Ah ! pourquoi ne nous tue-t-on pas, nous autres, en venant au monde ?

Et là-dessus le grand et robuste Uli se mit à pleurer amèrement.

— Pas de ça ! dit le maître. Tu n'es pas si à plaindre que tu veux bien le croire. Quitte ta mauvaise vie, et tu pourras encore être un homme. Il y en a bien qui n'ont pas eu plus que toi, et qui, aujourd'hui, possèdent une maison, une ferme et des écuries pleines de bétail.

— Oui ! mais cela n'arrive plus, et il faudrait pour cela avoir plus de chance que moi.

— Tu dis des bêtises ! Comment peut-on parler de chance quand on jette par la fenêtre et qu'on abîme tout ce qui nous tombe sous la main ? Je n'ai pas encore vu une pièce d'argent vous rester entre les doigts, quand on la *jette loin*. Mais ce qui te manque, c'est justement de croire que tu pourrais encore être un homme. Tu t'imagines que tu es pauvre et resteras pauvre, et qu'il n'y a rien à faire ; et c'est pour cette raison que tu restes pauvre. Si tu avais une autre idée, cela irait autrement, car tout dépend de ce qu'on croit.

— Mais, pour l'amour de Dieu, maître ! comment pourrais-je devenir riche ? Quel pauvre salaire que le mien ! De combien d'habits n'ai-je pas besoin ? Et puis j'ai encore des dettes ! À quoi sert

d'épargner ? Et il faudrait n'avoir pas le moindre plaisir ?

– Mais, je te demande un peu, que deviendras-tu, si tu as déjà des dettes, toi, un homme en bonne santé, et qui n'as à te soucier pour personne ? Tu deviendras un va-nu-pieds, et personne ne voudra de toi ; tu gagneras toujours moins, et tu auras toujours plus de besoins. Non, Uli ! réfléchis un peu. Cela ne peut plus aller ainsi. Il est encore temps, et, je te le dis sincèrement, ce serait dommage de toi.

– Ah ! bah ! à quoi me servirait de m'éreinter et de ne rien m'accorder ? Je n'arriverais quand même à rien. Un pauvre diable comme moi reste toujours un pauvre diable !

– Vois donc ce que fait la vache, dit le maître.

Lorsqu'Uli revint, annonçant qu'elle s'agitait encore et que le veau n'arriverait pas tout de suite, il continua :

– Je pense toujours à ce que notre ministre nous a dit des maîtres et des serviteurs, dans l'instruction religieuse, et comment il nous a rendu la chose toute claire. On était forcé de le croire, et plus d'un qui l'a cru s'en est bien trouvé. Il nous disait : « Tous les hommes ont reçu de Dieu deux gros capitaux, auxquels il s'agit de faire rapporter

leur intérêt : c'est la force et le temps. C'est en les employant bien que nous gagnerons notre vie dans le temps et dans l'Éternité. Or il y a tel individu qui n'a rien à quoi il puisse appliquer ses forces, et à quoi il puisse employer son temps d'une façon utile et profitable ; il loue alors ses forces et son temps à quelqu'un qui a trop d'ouvrage mais trop peu de temps et de forces ; il les loue pour un prix déterminé, et c'est ce qui s'appelle être en service. Mais ce qui est une chose tout à fait malheureuse, c'est que la plupart des domestiques considèrent ce service comme un malheur, et leurs maîtres comme des ennemis ou du moins comme des tyrans. Ils envisagent comme un avantage de faire le moins possible dans leur service, de pouvoir perdre le plus de temps possible à flâner, à dormir. Ils sont infidèles ainsi, car ils dérobent au maître ce qu'ils lui ont loué, vendu : leur temps. Mais, de même que chaque infidélité porte avec elle sa propre punition, celle-là entraîne de terribles conséquences, car celui qui est infidèle envers son maître, l'est aussi envers lui-même. Chaque acte commis devient, sans qu'on s'en doute, une habitude dont on ne peut plus se défaire.

» Mais ce n'est pas tout. Si intérieurement on se forge ainsi les chaînes de l'habitude, extérieure-

ment on se fait une mauvaise réputation. Ce renom, bon ou mauvais, chacun de nous, du berceau à la tombe, travaille à se le faire ; chacun de nos actes, chacune de nos paroles y contribue. Cette réputation nous ouvre ou nous ferme les cœurs, nous donne une valeur ou nous fait mépriser, nous fait rechercher ou repousser. Si peu que soit un homme ou une jeune fille, ils ont un renom auquel les autres font attention, d'après lequel ils estiment leur valeur pour eux, qui leur ouvre ou leur ferme la carrière. Je demande maintenant : n'est-ce pas un misérable fou que celui qui a de mauvaises habitudes, une mauvaise réputation et qui perd ainsi la terre et le ciel ? »

Le pasteur disait encore : « Quiconque entre dans un service, ne devrait pas considérer cette condition comme un esclavage, ni son maître comme un ennemi, mais envisager ce temps de service comme un apprentissage, et son patron comme un bienfait de Dieu. Que deviendraient, en effet, les pauvres, c'est-à-dire ceux qui n'ont que leur temps et leurs forces, une richesse quand même au fond, si personne ne leur donnait du travail et des gages ? Ils devraient voir dans leur temps de service une occasion de s'accoutumer au travail et à l'assiduité, et de se faire une bonne réputation. Dans la mesure où ils servent conscien-

cieusement leur maître, ils se rendent service à eux-mêmes, et ce qu'ils lui font gagner, ils le gagnent pour eux-mêmes. Ils ne devraient jamais penser que leur maître tire profit de leur zèle au travail ; ils en tirent autant que lui. S'ils tombent sur un mauvais patron, pourquoi chercher à le punir en se conduisant mal avec lui ? ils ne réussiront qu'à se faire du tort à eux-mêmes à tous égards.

Enfin, le pasteur a encore ajouté une troisième chose, et celle-ci te concerne en particulier. Il a dit : L'homme veut et doit se réjouir, surtout dans sa jeunesse. Si un domestique déteste son service, si le travail lui répugne, il faut qu'il cherche son plaisir ailleurs. Il commence à courir, à fainéanter, à se livrer à de mauvaises choses ; il y met son cœur, il y pense jour et nuit. Mais, au contraire, quand un domestique ou une servante ont vu bien clairement qu'ils devraient devenir quelque chose, et quand ils ont fini par croire qu'ils le pourraient, ils aiment le travail, ils ont du plaisir à apprendre à faire bien, à voir qu'ils réussissent et qu'ils récoltent ce qu'ils ont semé.

Voilà ce que disait le pasteur ; il me semble que c'était hier, et j'ai déjà vu cent fois qu'il avait raison. Je voulais te le dire, j'ai pensé que cela

s'appliquait tout droit à toi. Si tu voulais seulement croire cela, tu pourrais devenir le plus brave des hommes et avoir ainsi un jour tout ce que tu voudrais.

CHAPITRE IV

Comment une drôlesse ouvre à un brave maître les oreilles de son domestique.

Uli allait répondre, quand la vache l'en empêcha en donnant des signes non équivoques de grands maux. Il y avait de la besogne : pas moyen de continuer la conversation. Tout alla bien, et finit par l'arrivée d'un beau petit veau noir, marqué d'une étoile blanche, tel qu'ils n'en avaient encore jamais vu, et on décida de l'élever. Uli s'était montré pendant toute cette opération aussi actif et attentif que jamais, et il maniait ce petit veau tout doucement, presque tendrement, avec une véritable sympathie.

Quand ils eurent fini de soigner la vache et qu'ils lui eurent donné sa soupe à l'oignon, l'aube était là et ne leur laissa pas le temps de reprendre leur entretien.

Les jours suivants furent des jours de labeur qui absorbèrent le paysan et ses gens ; le maître était d'ailleurs souvent absent pour les affaires de la commune, en sorte que Uli et lui ne parlèrent plus de l'incident. Mais il semblait entendu entre eux qu'Uli ne s'en irait pas, et quand le paysan rentrait au logis, sa femme ne pouvait assez raconter comme Uli s'était bien tenu et comme elle n'avait pas eu besoin de lui rien dire ; il avait de lui-même compris tout ce qu'il y avait à faire : à peine avait-elle pensé à quelque chose, que c'était déjà en ordre. Cela faisait naturellement grand plaisir au maître ; il parlait toujours plus affectueusement à Uli et lui témoignait toujours plus de confiance.

Chez Uli, quelque chose de nouveau s'était éveillé, qui lui allait jusque dans les membres, sans qu'il sût bien ce que c'était. Il ne pouvait s'empêcher de réfléchir toujours plus à ce que lui avait dit le maître, et il lui semblait toujours plus aussi qu'il y avait du vrai là-dedans. Ce qui lui faisait du bien, c'était de penser qu'il n'était pas né pour rester un pauvre diable méprisé, mais qu'il pourrait encore devenir un homme. Il comprenait qu'on n'y arrive pas par une mauvaise conduite, et que plus on *mène la vie*, plus le terrain nous manque sous les pieds. Ce qui le frappait surtout, c'est ce que le maître avait dit de l'habitude et de la bonne répu-

tation qu'on pouvait acquérir à côté de ses gages. C'était donc vrai que plus on sert fidèlement un maître, plus on amasse pour soi-même, et qu'on ne saurait mieux faire ses propres affaires qu'en faisant consciencieusement celles de son maître.

Il pouvait toujours moins se dissimuler que cela était bien vrai. Il lui venait à l'esprit maint exemple de mauvais domestiques, qui étaient tombés dans le malheur, dans la pauvreté, tandis qu'il en avait entendu louer par leurs maîtres, qui aujourd'hui étaient dans une belle position.

Il n'y avait qu'une chose qu'il ne pouvait saisir : c'est comment lui, Uli, pourrait jamais arriver à avoir de l'argent, de la fortune ; cela lui paraissait absolument impossible. Il avait, comme salaire, argent comptant, 30 couronnes, soit 50 florins, deux chemises et une paire de souliers. Or, il avait en ce moment encore des dettes pour presque quatre couronnes, et il avait déjà tiré pas mal de son salaire de l'année. Il n'avait pu jusqu'ici se sortir d'affaire avec ce qu'il recevait, et voilà qu'il lui fallait payer des dettes ; avoir des économies était chose impossible. D'après le cours naturel des choses, il ne pouvait faire autrement qu'augmenter sa dette chaque année. De ses trente couronnes, il lui en fallait dix pour s'habiller, et en-

core sans faire le glorieux ; huit autres couronnes s'en iraient pour des bas, des souliers, des chemises, dont il n'avait que trois bonnes et quatre mauvaises, et pour le blanchissage ; toutes les semaines un petit paquet de tabac, (et il lui fallait plus que cela) cela faisait de nouveau deux couronnes ; il en restait dix. Or il y avait cinquante nuits du samedi ; cinquante après-midi du dimanche, sans compter que six de ces dimanches étaient des jours extras, où l'on dansait partout ; puis il y avait des foires, Dieu sait combien ? une inspection, peut-être bien encore un service militaire, et les occasions de fainéanter ! À ne compter, pour l'ordinaire de toutes les semaines, que quatre batz pour de l'eau de vie ou du vin, cela faisait quatre couronnes de plus. S'il sautait trois dimanches de danse, il lui fallait pourtant, pour régler le violoneux, régaler une fille, et comme c'était l'usage, *rentrer pochard*, au moins une couronne et parfois deux florins, vingt kreutzer, pour chacun des trois autres dimanches. Il ne lui restait plus alors que trois couronnes pour les revues, les foires et autres flâneries. Vraiment, avec cela, il n'était pas humainement possible de s'en tirer. Deux foires et la revue absorbaient à elles seules, plus que cela ; pour le reste, il n'avait absolument plus rien.

Il recommençait toujours son calcul, essayait de retrancher sur d'autres dépenses, mais ça ne jouait pas ! Il fallait pourtant s'habiller, se faire blanchir, et il ne pouvait aller pieds nus. Il avait beau compter et recompter : il arrivait toujours à cette triste vérité, qu'au lieu d'avancer il reculait.

Un jour qu'il était plongé dans ce désolant calcul, tout en préparant de l'herbe pour les vaches, le recommençant toujours, arrivant toujours à un déficit, il se disait que, bien sûr, le maître n'avait pas son bon sens : un paysan ne savait pas ce dont avait besoin un pauvre diable de domestique ; il n'avait pas besoin de donner son linge à blanchir, il prenait des tailleurs et des cordonniers à la journée, et, à la fin de l'année, il avait oublié toutes les chopines qu'il avait bues, parce qu'il ne manquait rien à sa bourse.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'une voix retentit derrière lui. — Tu fais de l'herbe. Uli se releva, comme s'il eût été mordu par un serpent ; Anne-Lisi était debout à côté de lui.

— J'ai cru, lui dit-elle, que tu étais malade, puisque tu n'es pas venu vers moi. Je t'ai cherché partout sans pouvoir t'apercevoir. Je ne pouvais plus y tenir, tant j'avais l'ennui de toi. Ça m'a tout à fait ôté l'appétit. Je t'ai guetté hier, là, derrière la

haie, mais tu n'étais jamais seul. Ah ! Uli, mon Uli ! pourquoi n'es-tu pas venu vers moi ; voilà plus de quinze jours ? Ça n'est pourtant pas beau de ta part ! Bien des nuits je suis restée la tête sur le coude ; il me semblait toujours que tu devais venir. Pourquoi n'es-tu pas venu ?

Jamais dans toute sa vie Uli n'avait été aussi ahuri. Il connaissait Anne-Lisi, il s'en voulait de l'avoir fréquentée, et n'osait pas lui dire qu'il avait résolu de ne jamais retourner chez elle. Il y était parfaitement décidé ; il avait été trop angoissé, et son angoisse redoublait encore en ce moment. Il marmotta quelque chose d'un cheval malade qu'il avait dû soigner, d'une vache et enfin d'un mal dans les membres. Anne-Lisi ne s'inquiéta guère du passé, mais elle lui dit qu'elle ne pouvait causer là avec lui et qu'elle avait cependant bien des choses à lui raconter. Il fallait qu'il vînt cette nuit chez elle. Elle ne pouvait rester plus longtemps sans lui.

Uli ne voulut pas le lui promettre. Le maître, dit-il, était absent avec le cheval et le char ; il était obligé d'attendre son retour, puis il faudrait encore donner le fourrage à ses bêtes. Après quoi, ça ne vaudrait presque plus la peine.

– Qu'est-ce donc que tu as ? demanda Anne-Lisi. Si cela te convenait, cela s'arrangerait bien. Ce ne sont que des faux-fuyants. Quelqu'un t'a fait des remontrances et t'a monté la tête, oh ! je le sais déjà ! C'est l'Anne-Babi à Ruderjoggi qui t'a enjôlé. Mais, attends seulement ! Je lui frotterai la tête à cette sale rougeaude, de telle façon qu'elle ne l'oubliera pas. Mais, comment peux-tu aller avec un pareil rabet qui n'est pas plus gros qu'un veau de trois jours ? Ça n'est pas beau de ta part ! Mais, n'est-ce pas ? tu viendras cette nuit ?

– Je te l'ai déjà dit, je ne peux pas.

– Eh ! quoi, tu ne veux pas ? Tu ne vas pourtant pas faire le mauvais, comme les autres canailles ? Tu ne vas pas oublier ce que tu m'as dit ?

– Je ne sais rien de particulier que je t'aie dit.

– Comment ? tu ne le sais plus ? n'as-tu pas dit que, si tu en conduisais une à l'église, ce serait moi ?

– Je n'en sais plus rien. C'est du nouveau pour moi.

– Ah ! tu ne te rappelles pas ? Vilain drôle que tu es ! Je te ferai bien voir ! Mais non. Tu n'en vauds pas la peine. Une frimousse de singe comme la tienne, j'en trouverai derrière toutes les haies,

et, s'il faut que j'en prenne un, ce ne sera toujours pas un va-nu-pieds, qui n'a jamais trois kreutzer, et qui vole ses chiffons à sa maîtresse pour ravauter sa jaquette du dimanche.

Mais Uli demeura inébranlable, et, quand il en eut assez, il s'en alla avec sa charrette d'herbe à la maison, et laissa Anne-Lisi seule dans le champ de trèfle. Par devers lui, il se félicitait de l'avoir échappé belle cette fois ; c'était un avertissement.

Il était si heureux d'avoir brisé sa chaîne qu'il poussa un cri de joie tel, que ses vaches se trémoussèrent dans l'étable, que les chevaux faillirent rompre leur licou, que le chat sauta à bas du poêle, que le chien sortit de sa niche, et que la servante demanda : Mais qu'a donc Uli, qu'il est si gai ? Il y a longtemps qu'on ne l'a entendu chanter ainsi.

Un instant plus tard, le maître et le valet voiturèrent des pierres pour un nouveau poêle à installer dans la chambre. Au retour, ils entrèrent dans l'auberge. Ils avaient dû faire une longue route dans la montagne, et, comme le maître n'était pas chiche et n'avait pas commandé du vin de moindre qualité, Uli devint loquace le reste du chemin. Il raconta au maître sa rencontre avec Anne-Lisi, et combien il était content d'en être débarrassé une

fois pour toutes. Il ne pouvait assez dire quel bien cela lui avait fait, et sentait seulement maintenant quel poids de cent livres il avait de moins sur le cœur.

Le maître se réjouit de cette bonne nouvelle, mais il ajoute, en manière d'avertissement :

— Il s'agit de ne pas faire comme tant d'autres, qui se repentent tant qu'ils sentent les conséquences de leur vice, mais qui retournent ensuite rôder autour de leur péché, comme les mouches autour de la chandelle, jusqu'à ce qu'elles se brûlent les ailes une bonne fois. J'ai connu bien des ivrognes qui, chaque fois qu'ils avaient vilipendé leur argent et s'étaient grisés jusqu'à avoir mal à la tête, se promettaient de ne jamais se remettre dans cet état, et, dès qu'ils recommençaient à boire, ils se soûlaient comme des veaux. Et avec les femmes c'est la même chose pour plus d'un. Ceux qui pensent être les plus rusés sont souvent ceux qui sont le mieux roulés. Uli ! tiens-toi bien, maintenant, tu peux encore devenir un homme, comme je te l'ai expliqué.

— Écoutez, maître, reprit Uli : j'ai bien réfléchi à la chose, et le ministre qui vous a instruit n'était pas tout à fait sot. Mais il ne savait pas un mot de ce qu'un petit domestique de paysan reçoit de gage

et de ce qu'il lui faut. Il s'est figuré qu'il avait à peu près autant qu'un vicaire. Mais vous, vous devriez le savoir mieux, et savoir aussi qu'il n'y a pas moyen d'épargner et de devenir riche. J'ai calculé bien des fois un jour entier, tant que ma cervelle risquait d'y sauter ; mais je suis toujours arrivé au même résultat : avec rien on ne fait rien.

— Mais comment as-tu calculé ? demanda le maître.

Uli lui refit son calcul point par point, et, quand il eut fini :

— Eh ! bien, reprit-il en ricanant, qu'avez-vous à dire ? N'est-ce pas ainsi ?

— Oui, reprit le maître, d'après ta façon de compter, cela fait tant. Mais on peut calculer tout autrement, mon garçon. Écoute un peu : je vais te faire un compte à ma manière ; je suis curieux de voir ce que tu auras à y redire.

Je ne veux rien changer à ce que tu as compté pour tes habits. Il est possible même qu'il te faille davantage encore dans les premiers temps, si tu veux te bien remettre en état, et surtout avoir assez de chemises, pour épargner le blanchissage, et en général être mis les dimanches et les jours de semaine, comme il convient à un brave garçon. En revanche, tu as mis deux couronnes pour du ta-

bac : c'est trop. Un domestique, qui doit aller à l'écurie et à la grange n'a pas besoin de fumer toute la journée, et ne devrait jamais allumer sa pipe que le soir quand il a fini. Tu n'as pas à fumer chez moi pour te passer la faim, et si tu pouvais t'en déshabituer absolument, cela te vaudrait beaucoup comme domestique ; ceux qui ne fument pas sont partout mieux payés.

Je biffe complètement, du premier kreutzer jusqu'au dernier, les autres dix couronnes que tu comptes pour des divertissements de toute espèce. Oui ! tu me regardes la bouche ouverte, comme une cigogne qui aperçoit un toit neuf. Si tu veux te corriger et devenir quelque chose, il te faut, une bonne fois, prendre une résolution sérieuse, être décidé à ne pas vilipender un seul kreutzer de ton gage.

Voici ce que je pense : considère comme absolument mal employé chaque kreutzer que tu prends sur ton gage pour une inutilité. Reste à la maison, et tu épargneras non pas seulement dix couronnes, mais encore bien d'autres. Tous les domestiques se lamentent de ce qu'ils usent tant de souliers et d'habits, de ce qu'ils sont obligés de sortir par tous les temps. Mais veux-tu savoir où ils fripent leurs vêtements ? C'est quand ils rôdent

la nuit, par tous les temps, en effet, sans compter ce qui se passe alors. Quand on a ses habits vingt-quatre heures sur le corps, il est clair qu'on les use plus que si on ne les garde que quatorze heures. On ne va pas faire la cour aux filles avec des sabots, et quand perd-on le plus, les clous de ses souliers ? Est-ce de jour, ou bien la nuit, quand on ne voit plus ni pierres, ni trous, ni fossés ? Et, dis-moi un peu, quelle façon ont les habits du dimanche quand on s'est traîné saoul avec, qu'on les a déchirés partout et roulés dans la crotte ? Combien en as-tu ainsi mis en lambeaux ? combien de paires de pantalons n'as-tu pas ainsi abîmés ? combien de chapeaux n'as-tu pas perdus ?

Il y a bien des domestiques qui dépenseraient la moitié moins pour leurs habits s'ils restaient à la maison ; quant aux filles, je ne veux pas même en parler. Et songe donc, Uli, s'il te faut, déjà à présent, dix couronnes pour de semblables habitudes bien inutiles, il t'en faudra vingt dans dix ans quarante dans vingt ans, si tu les as. Car une habitude de ce genre, ça ne reste pas au même point ; ça grandit, et ça ne conduit-il pas tout droit au diable ?

Enfin, Uli, tu n'as pas rien que tes trente couronnes. Tu as encore bien des batz de pourboires,

quand on vend une vache ou un cheval. Emploies, ceux-là, si tu es obligé de faire une course et que tu ne puisses éviter d'entrer à l'auberge. Tu peux bien prendre là-dessus de quoi boire une chopine à la revue et trinquer avec les camarades, quand il faut aller en caserne ; ces pourboires te suffisent amplement pour cela. Tu as déjà tiré pas mal de tes gages, mais, si tu veux me croire et suivre mes conseils, tu te débarrasseras de tes dettes déjà cette année et, l'année prochaine, tu pourras aller à la Caisse d'épargne. Et si tu m'écoutes, il n'est pas dit que je ne te donnerai que trente couronnes. Lorsqu'un domestique est bien à son affaire et ne pense pas seulement à des bêtises, de telle sorte que je puisse lui confier quelque chose, sûr que tout marchera, que j'y sois ou non, et que je n'aurai pas à craindre, chaque fois que je rentre, de trouver du désordre, tu sais, Uli, je ne regarde pas à une couple de couronnes. Penses-y bien : plus les habitudes et la réputation sont bonnes, meilleur est le salaire.

En écoutant tout ce discours, Uli ouvrait la bouche toute grande ; enfin il répondit :

— Tout cela serait bien beau ; mais ce ne sera guère possible. Je ne crois pas que j'y tienne jusqu'au bout.

– Eh bien ! essaie toujours un mois ; on verra comment cela ira. Ne pense pas à courir les auberges et à chopiner, et tout s’arrangera.

CHAPITRE V

Mais le diable vient, qui sème de l'ivraie parmi la bonne semence.

Pendant plus d'un dimanche, cela alla très joliment. Uli retournait à l'église et songeait qu'il était un homme et qu'il pourrait, lui aussi, faire son salut. Il commençait à croire que le maître pouvait avoir un peu raison ; car il avait encore dans sa poche deux écus neufs, qu'il aurait auparavant dépensés dans le même laps de temps. Il était également un tout autre homme au travail ; l'ouvrage lui sortait des mains sans la moindre peine et, comme il dormait réellement la nuit, qu'il se reposait le dimanche, qu'il n'énervait pas son corps par toutes sortes de dérèglements, aucune besogne ne lui semblait pénible. C'était presque comme si la fatigue ne lui pouvait rien.

Le maître voyait avec plaisir que les choses allassent si bien : aussi, quand il pouvait être agréable à Uli, il le faisait. Il réclamait pour lui un

plus fort pourboire quand il lui semblait que le boucher pouvait le donner et qu'il tenait au bétail qu'il lui vendait ; il prenait Uli avec lui lorsqu'il allait à la foire, ou l'envoyait ici ou là faire des commissions, afin de lui procurer aussi quelque plaisir, et, si Uli buvait une chopine en chemin, il la payait.

Naturellement, le changement de conduite d'Uli frappa d'abord les autres domestiques de la maison, puis les voisins.

Les premiers commencèrent donc à lancer des mots piquants à Uli : ils ne voulaient pas être des niais et s'inquiéter tant de plaire au maître ; ils ne tenaient pas à être ses favoris, ni à espionner quand il arrivait à l'un d'eux de bavarder un quart d'heure au lieu de piocher. Le maître savait toujours bien, le soir, si l'on s'était reposé ou non.

Cela mettait Uli en colère, car il n'était pas un rapporteur. Et, plus d'une fois, il se laissa entraîner à faire cause commune avec la bande ; mais, quand il se mettait à réfléchir, il se disait que c'était bien bête de sa part. Dès qu'il se faisait leur complice, il se sentait mécontent et mal à son aise ; dès qu'il ne travaillait plus de bon cœur, il était pris d'ennui et la moitié plus fatigué. Il se faisait autant de chagrin qu'à son maître et voyait

bien que, s'il continuait ainsi, il deviendrait un être hargneux, à qui le travail serait un fardeau. Il ne pouvait se dissimuler que son maître lui voulait le plus grand bien, que, plus il lui obéissait, mieux il s'en trouvait et que, si ce maître tirait profit de sa bonne conduite, c'était encore lui qui y gagnait le plus.

C'était chez Uli comme si deux puissances contraires, un bon et un mauvais génie, se disputaient son âme. Le ministre, en effet, avait dit un jour dans son sermon que Dieu et le serpent avaient parlé à nos premiers parents, dans le paradis. Dieu leur avait défendu quelque chose pour leur bien, mais le serpent avait réussi à leur persuader qu'il ne leur donnait ce commandement que dans son intérêt, et il avait si bien su les flatter qu'ils avaient enfreint la défense, étaient devenus malheureux et avaient entraîné tous leurs descendants dans ce malheur.

Bien souvent, Uli se disait que c'était là précisément ce qui lui arrivait ; mais, le plus souvent aussi, il n'était pas maître de lui-même et les voix mauvaises le dominaient. C'était surtout le cas, quand des voisins qui l'avaient remarqué, glosaient sur son compte et cherchaient à l'influencer. L'un d'eux était l'ennemi du maître d'Uli et

s'entendait à merveille à attirer des domestiques étrangers. Dès qu'il les avait chez lui, il les exploitait d'une façon incroyable. Il était rare qu'il leur adressât un blâme ; il les louait à tout rompre, les poussant ainsi à se donner du mal au delà de leurs forces, et se faisait une bosse de rire quand ils s'exténuaient. Il ne voyait pas de mauvais œil qu'ils fissent la noce ; ils avaient chez lui pleine liberté de libertinage ; garçons et filles pouvaient s'en donner à cœur joie, et cela en retenait beaucoup chez lui, malgré leur maigre salaire. Il leur faisait volontiers des avances ; car, du moment qu'ils devenaient ses débiteurs, ils étaient plus ou moins ses esclaves : les dettes étaient la corde qu'il leur mettait au cou.

Depuis longtemps Uli lui avait donné dans l'œil, car il semblait fait exprès pour lui ; un joli appeau pour les filles qui se plaisent volontiers dans une maison où l'on est libre, en outre, un joli gars de valet, un bon bête, qui comprenait ce que c'est que travailler, mais qui était à la fois libertin et un peu naïf ; c'était précisément ce qu'il lui fallait pour l'exploiter.

Il commença par se moquer d'Uli quand il le vit rester à la maison le dimanche. — Il voulait donc se faire ministre ou aller dans les réunions ! Après

tout, on ne s'y ennuyait pas, sans doute ; on ne savait pas ce qui s'y passait sous la table, ni surtout quand on éteignait les lumières.

Rien n'irritait plus Uli que de se voir pris pour un homme d'église, et il avait alors des démanagements de se conduire fort mal, afin qu'on ne crût pas qu'il était meilleur qu'un autre. Il est bien curieux, en effet, de voir la quantité de choses dont les jeunes gens croient devoir avoir honte. Ce n'est pas tant d'avoir moins d'argent que les autres, d'être moins beaux garçons, moins forts, moins bien habillés, que de se conduire moins mal !

Pendant Uli se tenait encore. Le voisin, voyant que ses railleries n'avaient pas de prise, essaya d'une autre chanson. Il commença à vanter Uli, à lui dire que, depuis longtemps, il l'avait observé et que pas un ne lui allait à la cheville. Il y avait longtemps qu'il cherchait un domestique pareil, mais il n'avait pas eu cette chance. Dommage qu'il fût chez son maître ! Celui-ci ne savait pas quel trésor il avait !...

Il réussit ainsi à monter la tête à Uli et à lui faire prendre en grippe son service. Il lui représentait comme on lui mettait tout sur le dos, comme on exigeait de lui ce que jamais on ne réclame d'un domestique, comme son maître paressait tandis

qu'il lui faisait faire la besogne la plus rude. Le maître, avait, en effet, en automne, fait ensemencer un champ par Uli, pendant que lui-même hersait ; il lui avait fait tenir la charrue pendant qu'il conduisait les chevaux. Il avait dit à Uli qu'il devait apprendre tout cela s'il voulait devenir maître-valet. Il avait ajouté qu'il y a service et service et que le meilleur est celui où un domestique apprend à tout faire. Y a-t-il rien de plus triste, disait-il, qu'une espèce de valet qui ne comprend pas la moitié des travaux d'un paysan ? On en a à foison de ces types qui ne savent que piocher, fendre du bois et faire les foin.

C'est là ce que le maître disait, et il avait mis Uli à la charrue. Or, il va des centaines de pères qui ne font pas cela pour leurs propres fils, qui ne les laissent ni labourer, ni semer, tant qu'ils ont encore la force de faire une enjambée, de peur qu'on n'emploie une poignée de sements de trop ou qu'on ne commette quelque autre faute. Et voilà que ce bon vouloir du maître était précisément ce qu'Uli interprétait mal. Il se montait la tête tous les jours davantage et se figurait que le maître lui laissait toute la charge et ne pouvait rien faire qu'il ne fût là.

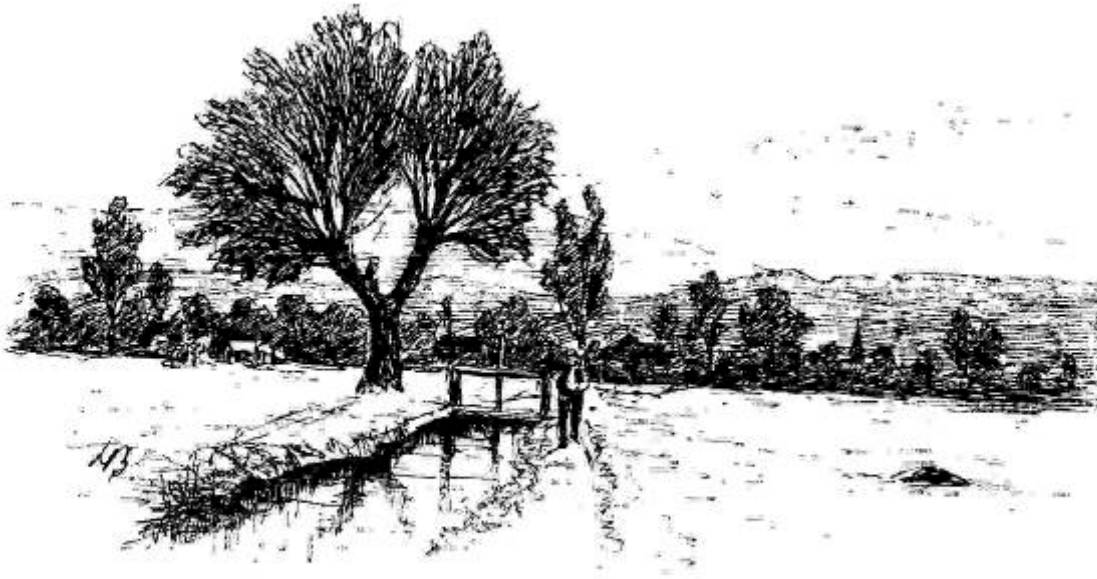
— Je voudrais bien savoir comment cela ira, lui disait le rusé voisin, quand tu ne seras plus là ; ils verront alors qui tu es et ce que tu fais.

Uli continuait ainsi à se monter la tête. Ils sont rares les hommes, non seulement les plus haut placés (ceux-là surtout), mais encore les plus cultivés, qui savent résister à cette tentation. Il ne faut donc pas trop en vouloir à Uli s'il ne pouvait se décider à se défaire de cette marotte. Tout ce que le maître lui faisait faire par pure bienveillance pour lui, lui paraissait un fardeau dont on chargeait injustement ses épaules. Il pensait toujours moins aux bonnes et aux mauvaises voix, il était intérieurement toujours plus excité, et le voisin voyait avec une joie maligne l'effet de son venin et Uli s'approcher peu à peu de son filet.

D'un autre côté, le maître d'Uli remarquait avec chagrin qu'un nuage s'était élevé entre eux deux ; il ne devinait pas ce que c'était et attendait avec son sang-froid habituel que le temps le lui fît découvrir. Car, extérieurement, rien dans la conduite d'Uli ne lui fournissait l'occasion de lui en parler.

CHAPITRE VI

Comment la guêpe délivre Uli de l'ivraie.



Il était depuis longtemps question d'une partie de *guêpe* entre les garçons de la commune d'Uli, les *Sacs à pommes de terre* et ceux de Brunzwyl. La *guêpe* est une espèce de jeu de balle auquel on

se livre dans le canton de Berne, au printemps et en automne quand il n'y a rien à gâter dans les prairies et les champs. Tous, même les enfants et les vieillards, y prennent part. On trouverait difficilement un jeu qui exige plus de force et d'agilité et qui mette plus en œuvre les mains, les pieds et les yeux.

Les joueurs se partagent en deux camps, dont l'un doit abattre la guêpe et l'autre l'attraper. La guêpe est un petit disque d'à peine deux pouces de diamètre, renflé au milieu et dont les bords, épais de deux lignes, sont arrondis. Ce disque est fixé perpendiculairement au moyen de terre glaise, à une poutrelle appuyée sur un chevalet, de telle sorte qu'une des extrémités touche le sol, tandis que l'autre est élevée d'environ un pied et demi au-dessus. Il s'agit de frapper sur cet engin avec de longs bâtons. À une vingtaine de pas en avant, on fixe la limite au dedans de laquelle la guêpe doit tomber ou être arrêtée. Cette limite, soit ce but, a une longueur d'environ dix à vingt pas, mais parfois elle s'élargit peu à peu, à droite et à gauche ; l'espace ainsi réservé s'étend en avant à l'infini dans la campagne, mais jamais en arrière. On frappe la guêpe de toute sa force. Celle-ci part comme une flèche, et il s'agit de l'attraper dans sa course dans l'espace réservé. On se sert pour cela

de grandes palettes en bois, à manche court. Si la guêpe tombe dans l'enceinte du jeu, sans avoir été attrapée, c'est un bon point pour le lanceur ; mais si elle est atteinte ou si elle tombe trois fois de suite en dehors du jeu, le lanceur doit s'arrêter. Les deux camps sont composés d'un nombre égal de joueurs et, à tour de rôle, lancent et attrapent la guêpe. Si tous les joueurs d'un camp ont perdu le droit de lancer, soit que la guêpe ait été prise, soit qu'elle soit tombée en dehors du jeu, on compte les bons points, puis les lanceurs cèdent la place aux joueurs de l'autre camp et prennent la leur jusqu'à ce que ceux-ci, à leur tour, aient perdu le droit de lancer. Le camp qui a réussi à faire le plus de points en lançant la guêpe dans le jeu, sans qu'elle ait été abattue, a gagné la partie.

Or, il faut que cette guêpe lancée monte jusqu'à cinquante, septante pieds, et parfois s'éloigne jusqu'à six ou sept cents pieds du point de départ, et cependant, quand on a affaire à des joueurs exercés, il arrive souvent que les lanceurs ne réussissent pas à avoir un seul bon point, tout au plus trois. C'est une chose tout à fait surprenante que l'adresse avec laquelle des joueurs habiles savent, comme on dit, ramer avec leur palette contre la guêpe qui file au dessus d'eux, l'attraper avec leur instrument qui rend un son clair et retentissant,

courir au devant d'elle, ou sauter derrière elle pour l'empêcher de sortir du jeu. Plus un joueur est adroit, plus on lui laisse d'espace pour surveiller la guêpe. Plus un lanceur a de force pour la faire partir, plus les joueurs de l'autre camp sont obligés de se diviser pour l'attraper, ensorte qu'ils sont souvent à de grandes distances les uns des autres. C'est une véritable chasse à cet oiseau de bois.

Depuis longtemps, de village à village, on s'était provoqué, injurié, et plus ou moins assommé, avant de fixer un jour pour la lutte à la guêpe. Dès ce moment, ce fut dans chaque village une agitation extraordinaire. Chaque soirée était employée à des préparatifs. Les vieux marronnaient sur toutes ces pertes de temps, prédisaient que cela ferait une belle histoire et, cependant, ils prenaient part à tout avec le plus grand zèle. Ils examinaient les palettes, essayaient les bâtons pour voir comment on les avait en main, quel coup on pouvait frapper et finalement ne se tenaient plus qu'ils n'eussent donné leur coup. En même temps, ils haussaient les épaules en regardant ces jeunes, qui n'y pouvaient rien et auxquels les autres en remontreraient. Il y avait même quelques vieilles célébrités à cheveux blancs qui ne se seraient pas fait prier pour prendre effectivement part à la lutte.

On apporta le plus grand soin au choix des champions, après avoir longuement tout pesé et examiné, car l'honneur du village était en jeu, et c'était chose fort amusante de voir comment les élus prenaient leur rôle au sérieux, tandis que ceux qui étaient restés sur le carreau se faisaient tout petits et regardaient les autres avec une humble déférence. Uli ne pouvait manquer de se trouver parmi les élus, car il était passé maître à ce jeu et si, par ci par là, il manquait un coup au lancer de la guêpe, il était un des meilleurs pour l'attraper au saut et à la palette.

Son maître lui conseillait de ne pas accepter sa nomination.

– Ce n'est pas une chose pour toi, lui disait-il. Si tu perds la partie, tu ne t'en tireras pas à moins de vingt-cinq à trente batz. Ce soir, on se disputera, et qui sait ce qu'il t'en coûtera ? Si cela va mal, ça peut aller jusqu'au bannissement. On a déjà vu que ces batteries coûtaient des centaines d'écus. C'est bon pour de riches fils de paysans, qui aiment à faire sonner leur argent, et dont les parents ne seraient pas contents s'ils n'avaient pas un procès tous les six mois et s'ils ne dépensaient pas quelques centaines d'écus en amendes et en dom-

mages-intérêts, pendant qu'ils sont encore garçons. Il y a déjà plus d'un paysan qui s'y est ruiné. Que serait-ce d'un pauvre petit domestique ? Reste à la maison. Sans cela, tu pourrais bien te mettre dans l'embarras pour plusieurs années, et qui sait ? peut-être ne jamais rentrer dans la bonne voie !

Uli sentait que le maître avait raison, bien qu'il lui semblât dur de ne pas participer à l'honneur, ce dimanche-là et devant un grand public, de se montrer comme un vaillant champion.

Il s'en alla, la veille, donner sa démission. Naturellement, on ne l'accepta pas volontiers et, malheureusement pour lui, il y avait là le voisin en question. Après qu'on eut longtemps prié en vain Uli de ne pas se retirer, ce dernier le prit à l'écart et lui expliqua les choses tout autrement. Il lui représenta que son maître ne songeait qu'à profiter de lui et à s'éviter d'avoir un jour la peine de fourrager lui-même.

— C'est le plus fin renard et le plus hypocrite compère qu'il y ait sous la voûte des cieux, lui dit-il ; il n'y en a pas un comme lui pour exploiter les domestiques. Il leur donne tout au monde et fait le bon apôtre pour les retenir à la maison, afin que pas un d'eux ne perde un moment et qu'il puisse

les faire travailler jour et nuit. Il ne veut pas non plus qu'ils aillent avec d'autres gens et fassent des connaissances, de peur qu'ils n'apprennent combien de gages on donne ailleurs et comme les domestiques y sont bien traités. Il fait comme cela avec tous ses gens et, quand il a bien abusé de l'un d'eux, qu'il l'a bien surmené et que celui-ci, finalement, réclame un salaire plus élevé, il le met à la porte, pour en prendre un autre qui lui coûte moins. Aujourd'hui, il ne veut pas même te permettre de faire bonne connaissance avec de riches fils de paysans et peut-être de faire ta fortune, on ne peut pas savoir !... Dis-lui seulement qu'on n'a pas voulu te lâcher. Il vaut mieux qu'il grogne un peu que de ce que tout le village te prenne en grippe.

Uli se laissa ébranler, puis finit par céder ; un pareil langage était pour le persuader et, ce qui lui plaisait surtout, c'était d'entrer en camaraderie avec de riches fils de paysans. Il ne savait pas encore combien est vrai le proverbe : qu'il ne faut pas manger des cerises avec les grands seigneurs, parce qu'ils vous jettent au visage les noyaux et les queues et gardent le reste pour eux.

Quand Uli vint raconter au maître qu'il serait de la partie, qu'on ne voulait pas le lâcher, celui-ci ne

lui répondit pas grand'chose ; il lui recommanda seulement de se tenir sur ses gardes.

— Cela me ferait chagrin, lui dit-il, si tu te trouvais dans l'embarras et si tu retombais dans ton ancien état.

Cette douceur toucha Uli, et peu s'en fallut qu'il ne revînt en arrière ; mais la mauvaise honte fut plus forte en lui que ce bon mouvement.

Le dimanche tant désiré arriva enfin, et avec lui pour plus d'un la fin d'une nuit sans sommeil. Quelques-uns seulement eurent le temps d'aller à l'église ; tous les champions devaient se mettre en mesure d'essayer leurs palettes et leurs bâtons ; les autres avaient à les aider et toutes les ménagères à tenir le dîner prêt pour une demi-heure au moins plus tôt qu'à l'ordinaire.

On était heureux d'arriver à cet après-midi, où l'honneur du village allait triompher pour la postérité.

Il s'en fallait encore beaucoup que l'heure eût sonné que déjà on voyait les champions se diriger vers la place du rassemblement, leur attirail sur le dos, et là se passer de main en main palettes et bâtons pour les essayer.

Enfin, on se mit en route, la jeunesse bruyante en avant, le visage rayonnant, ceux qui pouvaient porter une palette ou un bâton criant et se disputant, les autres courant à côté d'eux, les mains vides. Fiers, arrogants, faisant de temps à autre un saut plus ou moins gauche quand ils apercevaient un visage de jeune fille qui ne leur était pas indifférent, marchaient les champions dans un ordre à demi-militaire. Derrière eux cheminaient les vieux, d'un air à moitié insouciant, la petite pipe crânement à la bouche, les mains dans les poches et se glorifiant des prouesses de leur jeunesse.

Dès que le cortège des hommes fut hors du village, les commères tinrent conseil pour savoir quel prétexte elles pourraient bien imaginer pour se montrer sur le champ de fête, ou du moins pour regarder de loin. Elles se gênaient de courir l'une sans l'autre derrière le cortège. Les prétextes furent vite trouvés. Les jeunes filles s'en allaient en longues files, en se tenant par la main et se mirent à papillonner jusqu'à ce qu'elles fussent au milieu des garçons.

Les deux camps se rencontrèrent en une vaste prairie et s'organisèrent pour le jeu, ce jeu cent fois plus national et plus beau que toutes les grimaces des comédies, où le corps n'a point

d'exercice, où l'âme n'a point de part, qui ne sont qu'une froide copie de la vie et une occasion de passer et de se dérouter.

On choisit l'emplacement le plus favorable. Les joueurs qui devaient attraper la guêpe avaient le dos tourné au soleil ; la planchette portant la guêpe à frapper avait été soigneusement disposée, de telle façon qu'aucun arrière-plan trop sombre ne pût empêcher de la voir partir en l'air, mais que, au contraire, on pût en suivre aisément la course dès qu'elle quitterait sa place. Lorsqu'on ne prend pas cette précaution, ou que le jour est un peu sombre et que celui qui frappe le disque le fait rapidement et violemment, il arrive que celui-ci part avec une telle rapidité qu'on ne le voit pas jusqu'à ce qu'il atteigne quelqu'un à la tête ou qu'il aille s'abattre sur le sol avec un bruit sourd. C'est pourquoi les joueurs qui sont le plus en avant sont tenus, dès qu'ils aperçoivent la guêpe, de l'indiquer de la main et de leur palette à ceux qui sont derrière eux, et c'est alors que retentit au loin ce cri tout vibrant d'émotion : Là, là... ici... ici !

Il s'écoula longtemps avant que la poutrelle fût dressée à la hauteur voulue, que l'enceinte fût délimitée en largeur et en longueur, que les règles du jeu fussent fixées et qu'on eût tiré au sort celui qui

devait commencer. Chaque parti cherchait son avantage réel ou supposé, et il suffisait que l'un proposât quelque chose pour que l'autre s'y opposât avec ténacité, comme s'il flairait là-dessous quelque chose de louche. On se disputa, jusqu'à ce que les vieux s'en mêlèrent, appelèrent l'un ou l'autre des champions et leur glissèrent à l'oreille des conseils qui généralement revenaient à ceci : savoir abandonner un petit avantage pour en extorquer un plus grand.

Il était déjà plus de deux heures avant que les champions fussent entrés dans le jeu et eussent pris position. Enfin, le signal retentit : « La voulez-vous ? » — « Donnez-la ! » fut la réponse. Un lanceur s'approcha rapidement de l'engin, leva son bâton sur la poutre, la toucha de façon qu'on entendît le coup. Tous les cœurs battirent, toutes les bouches s'ouvrirent, tous les yeux se dirigèrent dans une attente fiévreuse vers le disque, puis le cherchèrent dans les airs, mais on n'aperçut rien. Pendant que tous les yeux s'écarquillaient, un second coup résonna ; la guêpe s'élança bien haut dans l'arène, fut aperçue trop tard et gagna un bon point. Le premier coup n'avait été que simulé.

Je ne continuerai pas comme j'ai commencé ; je ne raconterai pas les péripéties de tout le jeu, je ne

dirai pas combien on disputa sur des tricheries réelles ou prétendues, combien de fois on se fit le poing sur le nez, comment les vieux durent s'interposer, comment les jeunes acceptèrent leur jugement, de bon ou de mauvais gré, comment les vieux ne purent se tenir de leur donner une leçon pratique, criant à un lanceur qu'il devait se placer plus en arrière ou plus en avant, ou aux abatteurs qu'ils eussent à s'espacer mieux, à ne pas manœuvrer trop vite avec leur palette, ce qui ne servait à rien. Je veux seulement ajouter que les « sacs de pommes de terre » perdirent la partie. Ils se disputèrent longtemps avant de vouloir le croire, essayèrent de toutes les ruses et de tous les artifices ; ils réussirent effectivement à faire lancer la guêpe encore une fois par un des leurs qui n'en avait plus le droit, poussèrent hors du jeu le disque, alors qu'il était bien tombé à la bonne place, et prétendirent que cela n'était pas vrai, quand même un vieux de Brunzwyl les avait surpris. Tout cela ne servit de rien. Ils furent bien, à la fin, forcés de s'avouer vaincus.

Ils étaient de fort méchante humeur et criaient à l'injustice du sort, attendu qu'ils étaient évidemment les plus forts. Ils ne pouvaient s'empêcher de s'accuser l'un l'autre soit d'avoir mal lancé, soit d'avoir mal abattu. Les vieux quittèrent la place en

grommelant, prétendant qu'ils avaient depuis longtemps prédit que cela finirait ainsi. Autrefois, cela ne se serait pas passé de cette façon ; ils avaient bien des fois lutté, eux aussi, mais jamais ils n'auraient été si maladroits. Les femmes et les filles s'en retournèrent à la maison la tête basse, se disant qu'après tout, cela ne leur ferait encore rien que les leurs eussent perdu si seulement, cette nuit-là, il n'arrivait pas de malheurs. Mais elles avaient grand'peur que cela ne finît par des coups.

— Et après ? répliquait un vieux lanceur, qu'est-ce que cela fait ? J'ai été souvent où l'on se donnait des volées, et de tout autres que celles d'aujourd'hui, et je ne suis pas mort pour tout ça.

Uli s'était bravement comporté ; cependant un fils de paysan qui avait, plus d'une fois, laissé passer la guêpe d'une façon scandaleuse, l'asticotait comme s'il était cause que la partie avait été perdue. Cela, et la perspective d'en être pour deux à trois francs, le rendait mauvais, irritable. Il disait qu'il n'avait pas l'intention d'aller boire ; il ne s'en souciait pas et d'ailleurs il devait rentrer pour fourrager, c'est à peine si le maître serait de retour. Un autre n'avait qu'à payer sa quote-part pour lui, il le lui rendrait. Mais on lui répliqua qu'on n'entendait pas qu'il se tirât ainsi les pattes

du feu. Il s'était aidé à perdre la partie, il fallait qu'il s'aidât à payer et qu'il fût comme les autres, arrive que pourra. Il serait drôle, vraiment, que l'un d'eux voulût aller se coucher à la maison sous le tablier de sa maman ! Uli ne put faire autrement que d'aller avec eux, mécontent de lui-même et du monde entier. Il avait en secret espéré boire un bon coup aux frais d'autrui, et voilà que c'était tout le contraire.

Il faut avouer que c'était une amère pilule à avaler pour les « Sacs de pommes de terre, » que d'être ramenés par leurs vainqueurs triomphants dans l'auberge choisie, de voir en passant les visages rayonnants des femmes et des filles de Brunzwyl, et de s'entendre dire qu'on n'aurait pas cru que les autres s'en tireraient si bien ; mais aussi, ils n'avaient pas laissé passer une seule fois la guêpe, si haut qu'elle fût lancée, et si rapide qu'elle le fût. En attendant, il fallait bien s'en arranger ; mais ils gesticulaient avec autant d'arrogance que possible, et quand les jeunes filles leur lançaient des regards moqueurs, ils ripostaient par des propos scabreux.

À l'auberge, le feu qui couvait sous la cendre, attisé par le vin, commençait à flamber bel et bien. Déjà les lazzis se croisaient, les poings se levaient,

les bouteilles étaient prêtes à voler. Cependant les vieux réussissaient encore à contenir les jeunes, en leur recommandant de ne pas commencer, et, si les autres commençaient, de se garer du diable. Mais, peu à peu, le vin montait toujours plus à la tête même des vieux. Ils commençaient à raconter les faits du temps passé : comment, ici et là, ils s'étaient battus, si bien que le sang coulait dans les ornières des chemins, que tous les gens sortaient des maisons, comme si l'on avait sonné le tocsin, et comment, quand même, ils étaient restés maîtres du terrain. Les « Sacs de pommes de terre » jetaient à la tête des Brunzwylois combien de fois ils les avaient chassés, et leur avaient donné une tannée. Les Brunzwylois avaient bien d'autres hauts faits à citer, n'y eût-il que ce même jour, et si les autres avaient si mal joué, il n'y avait pas de quoi se donner des airs pareils ; tout le monde avait bien pu voir qu'ils étaient les plus faibles. L'un d'eux commença à rappeler à un de ses adversaires comment il l'avait roulé dans un ruisseau, ou traîné sur un fumier, et si bien rossé avec un pieu, qu'il ne valait guère mieux qu'un veau. L'autre leva le poing : on verrait bien qui serait le maître aujourd'hui. Les plus âgés, qui d'abord avaient retenu les jeunes, étaient devenus les plus violents. Une couple d'entre eux s'étaient

empoignés dans un coin ; ailleurs quelques autres se cognaient contre la paroi ; tandis qu'un groupe de robustes gaillards, assis tranquillement derrière la table, regardaient cette bagarre avec un calme étonnant, lançant seulement un mot de temps en temps : « Je ne veux pas, laisse-les aller, assieds-toi, sans quoi tu auras affaire à moi. »

Leurs propos ne manquèrent pas leur effet. C'étaient les héros bien connus des temps passés, desquels on savait bien que, s'ils se levaient, il en tomberait plus d'un. Mais ils ne jugeaient pas souvent qu'il valût la peine de jeter dans la balance le poids de leur force herculéenne. Leurs paroles soutenaient les efforts de l'aubergiste, qui tenait à avoir la paix à cause de ses tables, de ses chaises, de ses bouteilles et de ses verres. Cet hôtelier était un robuste gaillard, très aimé, qui ne craignait pas de se fourrer au milieu des combattants et de les séparer, les repousser de ci, de là, quand ils voulaient lui résister, et jetait hors de la chambre d'un bras vigoureux ceux qui refusaient de se tenir tranquilles.

La sueur coulait du front de ce brave homme ; pas plutôt il en avait séparé quelques-uns, que d'autres se crochaient ailleurs ; mais il ne cédait pas et criait toujours plus fort qu'il était maître

chez lui et n'y souffrirait pas de disputes. Si quelqu'un voulait par tous les diables recevoir des coups, il n'avait qu'à sortir, il y avait assez de place dehors, et ils pourraient s'y arracher la tête, si cela leur faisait plaisir. Les plus échauffés ne se le firent pas dire deux fois. Ils disparurent l'un après l'autre ; l'un d'eux voulut faire le malin, mais, avant que son adversaire fût tout à fait dehors, l'aubergiste lui asséna une grêle de coups qui semblaient tomber d'une main invisible. C'est à peine si ce dernier put garer sa tête et tenir à coups de poing son antagoniste à distance. En entendant ce tapage dehors, ceux qui étaient restés dans l'auberge ne se tinrent plus d'aller voir ce qui se passait. Ils se précipitèrent à leur tour et se mêlèrent à la bagarre, qui devenait toujours plus sanglante, tandis que les étoiles versaient sur cette scène de sauvagerie leur douce lumière, trop faible, hélas ! pour que l'ami pût se garer du coup de son ami, l'ennemi reconnaître son ennemi.

La bataille continuait, terrible, et de temps en temps un des champions rentrait tout sanglant dans la salle, et, presque à bout de forces, demandait un verre d'eau. L'aubergiste, qui avait voulu aller chercher de l'eau, rentra tout ensanglanté aussi avec sa bouteille cassée, et finit par dire aux vieux matadors qui étaient restés assis à la table,

qu'il serait bien temps qu'ils allassent voir ce qui se passait. C'était assez comme cela, lui semblait-il.

Les gaillards vidèrent leurs verres, secouèrent leurs pipes, étirèrent lentement leurs membres de géants, et sortirent à pas comptés ; ils seraient allés plus vite, si on les eût appelés pour chasser les mouches à leur cheval. Une fois dehors, ils se campèrent, regardant fort posément l'entassement de ceux qui gisaient à terre, la confusion de ceux qui cognaient. À la fin, l'un d'eux cria d'une voix tonnante que c'était assez, qu'ils devaient cesser, sans quoi on leur ferait une distribution qui ne serait pas mince. « Halte ! cria un autre, voulez-vous finir ? oui ou non ? » Mais, comme la bagarre continuait, il empoigna celui qui était le plus près de lui, et d'un coup dans le dos, il le lança comme un boulet de canon à travers un groupe de combattants avec une telle force, qu'il alla rouler dans une haie où il resta accroché. Les autres donnèrent à leur tour, et c'était merveille de voir comment les plus féroces se débattaient au bras de l'un de ces vieux champions, comme des poissons dans la main d'une cuisinière. En un instant la place fut déblayée. On n'entendit plus que, çà et là, et dans un éloignement toujours plus grand, des coups pleuvoir, et des jurons s'étouffer. On releva les

blessés du champ de bataille, et, une fois débarbouillés, ils se mirent en devoir de regagner leur logis sous la conduite de leurs juges de camp à la poigne solide. Il n'y en eut que deux qui refusèrent de bouger, et restèrent, comme on dit, à leurs pièces, demandant un docteur. En d'autres termes, ils restèrent couchés jusqu'à ce que l'affaire fut liquidée et qu'on leur eut promis un dédommagement de par la justice. Il est vrai que cela ne plaisait pas aux vieux : — « De notre temps, disaient-ils, on n'aurait pas seulement fait attention à ces piquûres de puces. Mais les gens ne valent plus rien. » N'importe, les gars ne voulurent pas entendre parler de cette oreille ; ils n'étaient pas des plus riches, et il s'agissait pour eux de décrocher un peu d'argent.

Uli s'était mis à boire, déjà excité, et il avait bu beaucoup. Il se disait que, s'il fallait qu'il payât sa part d'écot, il voulait avoir au moins son compte. Il avait, lui aussi, été dans la bagarre, mais *grosso modo*, car il n'avait de rancune spéciale contre aucun de ceux de Brunzwyl. Il avait distribué quelques rudes coups, mais sans maltraiter personne en particulier ; il avait, de son côté, reçu quelques horions ; il saignait, et sa veste du dimanche pendait en lambeaux à son dos.

Quand il se réveilla le lendemain, la tête en feu et meurtrie, avec un bras qu'il ne pouvait presque pas remuer, quand il contempla ses habits du dimanche tout déchirés, et qu'il se rappela la carte à payer, il eut presque envie de pleurer. — « C'est fini, se disait-il ! Épargner ? cela n'en valait pas la peine ; n'avait-il pas raison ? un pauvre diable de valet n'arriverait jamais à rien. Il suffisait qu'il fût une seule fois une folie pour que tout fût nettoyé. » Il avait perdu tout courage ; non seulement il faisait mauvaise mine à tout le monde, mais il rôdait autour de la maison, pareil à un canon chargé dont personne n'ose approcher de peur que le coup ne parte.

Sur ces entrefaites, les deux Brunzwylois restés sur le carreau avaient envoyé deux parlementaires aux « Sacs de pommes de terre » pour leur demander s'ils voulaient liquider l'affaire à l'amiable, ou si ceux de Brunzwyl devaient les dénoncer au bailli. Ces deux hommes s'étaient adressés au paysan qui avait monté la tête à Uli contre son maître, et celui-ci leur avait répondu : « On s'arrangera, si les blessures valent la peine qu'on en parle. On pourra vous dire demain ce qu'il en est. »

Le rusé compère avait déjà dressé son plan de campagne, pour s'en tirer, lui et ses pareils, sans

qu'il leur en coûtât rien. Il persuada par dessous main aux autres de pousser Uli à se déclarer coupable des mauvais traitements en question, et à négocier avec les victimes ou à se laisser dénoncer au bailli. — « Uli le fera, leur disait-il, si on l'amadou, en lui promettant non seulement de le dédommager, mais de lui donner en sus une bonne récompense. On pourra toujours tenir de ces promesses ce qui sera raisonnable. En même temps nous graisserons également la patte aux Brunzwylois qui ne pourraient rien tirer d'Uli.

La plupart furent parfaitement d'avis qu'il fallait *faire porter à Uli la pâte au four*. Ils n'étaient pas sans craindre que, cette fois-ci, le bailli ne se contentât pas d'une amende, mais prononçât l'expulsion des coupables. Or, si un riche fils de paysan tient déjà à l'argent, il aime encore dix fois mieux payer que d'être obligé de quitter son coin de terre, et son père débourserait plutôt cent fois autant, et sa mère mille fois.

Resli — c'était le nom du vieux renard, — s'approcha donc d'Uli, comme celui-ci fourrageait le soir, et lui dit :

— L'affaire va mal. Les Brunzwylois ont envoyé deux hommes ; il s'agit de savoir comment on s'en tirera. En tout cas, ça coûtera beaucoup d'argent.

Ce fut pour Uli la mèche au canon ; le coup partit et atteignit Resli en pleine poitrine. Uli le traita de vieux coquin, qui l'avait jeté dans le malheur.

— Je ne voulais pas y aller. C'est toi qui m'as persuadé. Ce n'est pas moi qui ai commencé la dispute. C'est vous, les vieux, qui auriez dû être les plus raisonnables ; c'est vous, et surtout toi, Resli, qui vous êtes le plus mal conduits. Et il faudrait que moi, un pauvre petit valet, je sacrifie la moitié ou la totalité de mon gage, que je travaille toute une année pour rien ? Ah ! mais non ! Ce serait une injustice devant Dieu et devant les hommes ! mais c'est comme ça, avec vous autres, satanés paysans ! Si vous pouviez ruiner un pauvre diable de domestique, vous ne vous le feriez pas dire deux fois !

Resli laissa passer l'orage, puis reprit enfin :

— Si tu voulais me laisser parler, tu entendrais justement le contraire. On ne veut que ton bonheur, et, si tu es raisonnable, on arrangera les choses de telle façon que c'est toi qui tireras tout le profit de l'affaire.

Il eut de la peine à obtenir qu'Uli se tût et l'écoutât. Lorsqu'enfin il réussit à insinuer qu'Uli devait se déclarer l'auteur des blessures, un nouvel orage éclata. Uli ne voulait absolument pas en en-

tendre parler. Enfin Resli parvint à lui faire comprendre qu'on serait derrière lui, et que non seulement on supporterait tous les frais, mais on lui ferait encore un beau cadeau. Il n'avait qu'à demander, on lui donnerait tout ce qu'il voudrait. Si Uli se dénonçait, on s'en tirerait à bien meilleur compte, et si, finalement, il fallait aller devant le bailli, et qu'Uli fût expulsé, après tout cela ne lui faisait rien. Un gaillard comme lui trouverait des patrons partout, n'y en avait-il pas bien d'autres qui avaient fait leur fortune à l'étranger, et qui n'y seraient jamais allés, si on ne les avait pas chassés ? Et les cinquante ou cent couronnes qu'on lui donnerait, — il n'avait qu'à demander — lui viendraient bien à point. Il pourrait travailler longtemps avant de gagner autant. Et si, plus tard, on pouvait lui rendre encore service, il n'avait qu'à dire, on ne le laisserait jamais dans l'embarras ; au contraire, sa vie durant, on penserait à lui.

Bref, Resli sut si bien endoctriner Uli, lui persuader si bien qu'au lieu d'avoir des désagréments de toute cette histoire, il en tirerait un grand profit, que le malheureux promit de venir le soir à l'assemblée où l'on discuterait la chose.

– Ainsi, tu viendras, dit Resli ; mais ne dis rien à ton maître, il n’a pas besoin de savoir ce que nous faisons entre nous. Cela ne le regarde pas.

À peine Resli était-il parti, que le maître vint trouver Uli dans l’écurie et, après quelques propos insignifiants, lui demanda :

– Resli n’est-il pas venu te trouver ? Que te voulait-il ?

– Nous avons encore parlé d’hier, répondit Uli.

– Oui ! oui ! je sais bien. Pendant que vous causiez, Resli et toi, j’ai été tout le temps dans la grange à fourrager, j’ai tout entendu.

Le maître n’eut pas de peine à faire avouer à Uli la vérité en le questionnant. Il avait eu à livrer un véritable combat intérieur à sa circonspection native. Irait-il se mêler davantage d’une affaire qui, après tout, ne le regardait pas ? s’était-il dit. Se brouiller avec ses voisins pour un domestique ? Cependant, son bon vouloir pour Uli l’emporta, sans compter qu’il était irrité qu’on trafiquât derrière son dos avec son domestique, pour l’exciter d’abord et le malmener ensuite.

– Mon Dieu, dit-il à Uli, tu peux faire ce que tu voudras ; tu ne m’as pas écouté quand je t’ai déconseillé d’aller avec eux. Ça te regarde. Cepen-

dant, si j'ai un bon conseil à te donner, ne t'y laisse pas prendre. On veut te mettre dedans pendant que les autres se tireront d'affaire à tes dépens. On te promettra tout ce que tu voudras et on ne tiendra rien. Si tu négocies avec les Brunzwylois, tu n'auras qu'à payer. Si l'on te chasse, tu n'as qu'à aller où tu voudras, personne ne pensera jamais à toi. Crois-moi ! c'est ainsi ! J'ai déjà vu plus d'une fois de pareilles histoires.

– Eh ! ce serait bien le diable, répliqua Uli, si l'on ne tenait pas ce qu'on m'a promis ou alors il ne faut jamais croire aux gens !

– Mais, gros benêt que tu es, reprit le maître, on tient ce qu'on veut bien, ou ce qu'on est obligé de tenir, mais rien de plus, surtout pas quand il s'agit de pareils tripotages. Ce sont les plus sales du monde. Quand on voit un bête s'y jeter, on en rit tout son saoul.

Uli commença à avoir peur. C'était pour lui presque comme s'il avait déjà fait le saut et, les larmes aux yeux, il se disait : « Je n'aurais jamais cru que les hommes fussent si méchants ; si c'est comme ça, c'est une pitié que de vivre avec eux ; il vaudrait bien mieux en être débarrassé pour toujours et quitter ce monde.

– Prends les hommes comme ils sont, lui répondait son maître, tu ne les rendras pas meilleurs. Plus on est avisé, mieux on s'en trouve avec eux, car ils n'ont pas l'occasion de vous rouler. C'est pourquoi il faut être rusé comme un serpent et, en même temps, simple comme une colombe. Un niais est toujours une tentation perpétuelle pour d'autres à le tromper, à le subtiliser. Sois seulement droit ; tout cela ne signifie rien.

– Oui, mais que me faut-il faire ? demanda Uli.

– Peut-être le parti le plus sage serait-il que tu n'aïlles pas du tout à cette assemblée, et que l'on ne te trouve nulle part. Ils seraient bien forcés de te laisser de côté. Mais non ! va tout de même et tiens-toi sur tes gardes. Ils te feront les plus belles promesses et iront toujours plus loin et jureront tout ce que tu voudras, si bien que tu en auras la berlue, que tu diras que cela ne peut pas manquer, et que tu serais un imbécile si tu ne consentais pas pour faire ta fortune. Alors, pour Dieu ! dis-leur oui, mais demande qu'on mette la chose par écrit. Tu verras quelles têtes ils feront et comment ils te diront que cela n'est pas nécessaire ; que, s'ils te promettent quelque chose, c'est dit, et qu'ils auraient honte de ne pas le tenir. En attendant, tiens bon ; fais attention au papier qu'on te donnera, re-

garde bien qui le signe et veille à ce qu'ils y soient tous et réciproquement responsables.

– Oui, répondit Uli, ce serait bon ! mais je ne sais pas lire l'écriture.

– Eh ! bien, cela ne fait rien. Apporte seulement le papier à la maison ; on verra bien ce qu'il contient et demain tu pourras toujours faire ce que tu voudras.

– Mais, pensez-vous, maître, que cela n'est pas dangereux, et que je ne ferai pas une bêtise ?

– Cela dépend ! Si tu veux avoir confiance en moi cette fois-ci et ne pas te laisser entortiller, je te promets de t'aider à en sortir. Mais, si tu veux de nouveau croire les autres plutôt que moi, à ton aise ! vois alors ce qui se passera. Je t'ai dit d'avance comment la chose tournerait, mais tu as préféré croire les autres plutôt que moi.

Je sais comment ils ont cherché à me rendre suspect à tes yeux et ce qu'ils t'ont dit : que ce n'était de ma part que de la mauvaise volonté, que je ne voulais accorder aucun plaisir à mes gens. Et ce n'était pas beau de ta part, Uli, de croire de pareilles choses de moi. Tu devrais bien connaître mes intentions à ton égard, et tu mériterais vraiment que je te laisse dans la poix. Mais, je te le dis carrément, si tu me manques encore une fois de

confiance, si tu écoutes, plutôt que moi, le premier gredin venu, si tu te laisses monter la tête contre moi, c'est fini entre nous pour toujours. Si je veux être un père pour toi, j'ai le droit d'exiger que tu aies confiance en moi.

Uli reconnut ses torts et répéta qu'il n'avait pas cru que les hommes fussent aussi méchants.

Le lendemain matin, il vint de bonne heure trouver son maître et lui raconta, ce qu'il n'aurait jamais cru, que tout s'était passé de point en point comme il le lui avait dit. Le maître était un vrai sorcier ! Ils l'avaient presque mangé de caresses ; puis l'un ou l'autre avait cherché à l'épouvanter et ils avaient fini par lui promettre cinq cents florins. Alors, il avait consenti, mais en exigeant qu'on mît la chose par écrit. Là-dessus, ils avaient longtemps disputé et Resli avait dit à la fin qu'ils pouvaient bien les lui donner et qu'il n'avait qu'à écrire lui-même le papier comme il l'entendait. Mais il avait répondu qu'il ne savait pas écrire, et Resli avait dit qu'il le ferait et que deux signeraient au nom de tous. Sur quoi, ils lui avaient donné ce papier, mais en lui faisant promettre sur sa vie qu'il ne le montrerait à personne, sans quoi tout pourrait aller de travers. Ils lui avaient lu ce papier et il avait trouvé la chose en ordre. Mais ce qui lui avait dé-

plu, c'est qu'ils lui avaient lancé des regards moqueurs et avaient tous eu l'air de rire quand il avait examiné cette pièce.

– Faut-il te lire ce qu'il y a là dessus ? Écoute ! dit le maître :

« Dimanche passé, le jeu de guêpe a mal fini et l'on s'est battu. Or, c'est la faute du domestique de Bodenbauer, ainsi qu'il l'a reconnu et confessé, ensorte que tous les autres sont libérés. En foi de quoi, ont signé ici pour eux et les autres :

Heuschrecken, le 77 janvier 1000,8005.

JOHANNES FURFUSS
BENEDICT HEMMLISCHILT »

Quand Uli entendit ce que contenait le papier, il changea de couleur et brandit ses deux poings sans pouvoir articuler autre chose que : Les gueux ! Les gueux !

– Eh ! bien, demanda le maître, qui veux-tu croire à présent ?

– Taisez-vous ! maître ! mais, attendez, je vais sur le champ rompre les os à ce maudit Resli.

– Qu'en auras-tu de plus ? Tu te sauverais de la pluie pour tomber sous la gouttière.

– Mais que faut-il faire ? Je ne saurais accepter ça !

– Va à ton travail et laisse-moi ce papier. J'arrangerai les choses sans rien dire. Il n'en résulterait rien de bon pour les deux parties. On ne ferait que nourrir les vautours qui vivent des querelles de paysans.

Après avoir tranquillement pris son déjeuner, le maître se dirigea à petits pas, comme par hasard, du côté du verger de Resli, où celui-ci cueillait des pommes, et se mit à lui faire compliment sur ses arbres et sa belle récolte.

Puis, après avoir fait quelques pas en avant, il se retourna et dit :

– Ah ! j'avais presque oublié. Uli ne va pas aujourd'hui à la convocation. Le papier en question ne lui a guère plu.

Resli se pencha sur ses pommes.

– Eh ! bien, comme il voudra, dit-il, mais qu'il fasse attention à ce qu'il fera !

– Oui ! oui ! reprit le maître, j'ai seulement voulu te dire qu'il s'agit de laisser Uli tranquille. Il vaut mieux pour vous que vous vous exécutiez et payiez et ne réclamiez pas un kreutzer à Uli, plutôt que de ce qu'il montre ce papier au bailli.

Resli ne répondit rien à cela, mais dit :

– Jean ! j'aimerais bien que tu tiennes ta clôture en meilleur état. Tes moutons sont toujours dans mon verger et si l'un d'eux s'étouffe en avalant une pomme, je ne veux pas en être cause.

Jean répondit que ce serait fait le jour même : cela aurait eu lieu depuis longtemps si l'on en avait eu le loisir. Il ne fallait pas le prendre en mauvaise part.

– Eh ! non, répliqua Resli, mais j'ai pensé que ce serait le moment.

– Je n'ai rien contre, ajouta Jean, mais, tu sais, Resli, si l'on n'avait pas eu cette partie de guêpe, il y a bien des choses qui auraient été faites et qui ne le sont pas, et bien d'autres qu'on n'aurait pas faites et qui ne rapporteront rien.

Une bouffée de tabac s'arrêta dans le tuyau de pipe de Resli et le fit tousser, pendant que Jean continuait son chemin. Quant à Uli, personne ne lui parla plus d'argent à déboursier.

CHAPITRE VII

Comment le maître chauffe un poêle pour faire pousser la bonne semence.



C'est ainsi qu'Uli avait échappé presque sans dommage à un grand danger. Assurément, il regrettait son argent vilipendé, son habit gâté, et ne pouvait oublier ce qu'il avait perdu. Cependant, il ne pouvait se dissimuler le gros gain qu'il avait réalisé : il avait compris une fois pour toutes qu'il avait de bonnes ou de mauvaises intentions à son

égard et que ceux-là sont du diable qui entraînent un homme dans la voie large, tandis que ceux-là sont de Dieu qui recommandent de suivre le chemin étroit. Si les premiers pas y sont pénibles, l'issue en est d'autant plus glorieuse.

Il se tenait bien, quoique la chair et le sang, ainsi que maintes occasions, fussent toujours là pour le faire tomber. Ce qui lui était le plus pénible c'étaient les soirs d'hiver, où il n'avait rien à faire, et les dimanches. Il lui semblait alors que quelqu'un le tirait par tous ses cheveux pour l'entraîner dans quelque lieu de rassemblement de la jeunesse, où l'on commence par ne rien faire en apparence que d'innocent, où l'on joue pour des noix puis pour de l'argent, et d'où l'on finit par se sauver pour aller achever de s'amuser ailleurs.

Un dimanche, le maître l'aborda sous l'auvent du toit, au moment où il avait déjà une jambe dehors, mais sans avoir encore franchi le seuil. Après l'avoir longtemps considéré, il lui dit enfin :

– Qu'as-tu ? Es-tu cloué à la place que tu ne peux pas bouger ?

– Non ! maître ! mais je suis comme partagé en deux ; quelque chose m'attire dehors, et une autre chose me repousse dedans ; et de ces deux choses aucune ne l'emporte. Ça fait que je suis mal à mon

aise, et comme ensorcelé. Je voudrais bien que quelqu'un m'aide à sortir ou à rentrer, car j'ai si froid que je ne sens presque plus mes pieds.

Le maître se prit à rire :

— Qu'est-ce donc de si extraordinaire qui te tire ainsi en sens contraires ? Raconte-moi cela.

— Eh ! bien, maître, j'ai terriblement l'ennui, et je ne sais que faire ; alors je me suis dit que je voulais un peu aller chercher de la compagnie. Mais je ne sais pas comment j'en sortirai, et j'ai pensé que je ferais mieux de rester à la maison. Mais que faire à la maison ? Je ne peux pas aller dans mon lit, je ne me plais pas dans l'écurie ; autour de la maison le vent est si fort qu'il vous enlève presque vos habits, ensorte que quelque chose me pousse absolument à sortir. Maître, que dois-je faire ?

— Tu es un niais ; ne peux-tu pas aller dans la chambre ? Il y a là un poêle chaud, le vent n'y souffle pas, et quand tu lirais une fois un chapitre, cela ne te ferait pas de mal.

— Oui ! la chambre ! Je ne sais pas trop si tout le monde serait d'accord que j'aie m'y asseoir. J'ai voulu essayer une fois, mais il m'a semblé que j'étais au chemin de chacun.

– Hé ! ce serait plaisant ! S'il me convient à moi que tu y sois, il faudra bien que les autres s'arrangent.

– J'en doute presque.

Uli cependant consentit à se garer du vent et à suivre son maître dans la chambre. Mais là il avait l'air aussi emprunté que s'il eût été en visite, et ne savait pas où s'asseoir. Enfin il alla se placer au bout de la table ; le maître lui donna la Bible qui se trouvait à l'autre bout, lui montra encore d'autres livres rangés sur des rayons et lui dit :

– Quand tu ne voudras plus lire dans la Bible, tu n'as qu'à choisir là ce qui te plaira.

Uli, collé à son banc et à la table, se mit à lire ; mais il gênait les deux servantes. L'une voulait justement placer une écuelle avec de l'eau pour carder à l'endroit où il avait sa Bible ; il se recula plus loin. L'autre alors voulut repasser une chemisette précisément à cette place, il alla encore ailleurs ; mais voilà que ses jambes les gênaient pour circuler autour de la table. Il commença alors à récriminer à son tour :

– J'ai autant que vous le droit d'être là. C'est le maître lui-même qui m'a dit d'entrer, et il me semble que la Bible a aussi bien sa place sur la table qu'une chemisette toute froissée.

Les servantes répliquèrent :

– Qu'avons-nous à nous inquiéter du maître ? Depuis que nous sommes ici, il n'a jamais été de mode que les valets viennent accaparer une place à la table. Il serait vraiment drôle que le maître veuille tous les jours introduire une nouvelle mode et qu'il nous faille avoir toute la journée dans le nez des odeurs de culottes pleines de boue. C'est déjà assez que nous devions les sentir pendant les repas. Ça ne regarde pas le maître, il n'a rien à commander.

– Je pense que le maître a autant à commander qu'une espèce de servante de rien du tout ; mes culottes ne sentent pas si mauvais que d'autres que vous avez eues des nuits entières sous le nez.

Ils en étaient là de leur dispute, quand la maîtresse de la maison sortit du cabinet et leur dit :

– C'est pourtant trop fort ! Les jours de semaine des gens comme vous ne trouvent jamais le temps de toucher un livre, et, le dimanche, quand on veut en prendre un et faire ce qu'on devrait, on ne peut pas seulement lire un chapitre en paix. Autrefois ça ne se passait pas ainsi, et les domestiques savaient pourtant ce qui était l'usage.

– Pardon, maîtresse, reprit Uli qui avait bien compris à qui s'adressait l'atout ; c'est le maître

qui m'a fait entrer, je ne serais pas venu de moi-même. Mais je veux repartir.

— Reste seulement, Uli, répondit la paysanne, dès qu'elle entendit parler du maître. Je ne t'ai pas dit de t'en aller, mais je ne puis souffrir les disputes, et vous n'avez qu'à vous tenir tranquilles. Quand je veux lire quelque chose, je n'entends pas qu'on se querelle à côté de moi.

La dispute s'apaisa, mais Uli se sentait mal à l'aise et fut content de pouvoir s'esquiver quand vint le moment de donner à manger au bétail.

Le maître, qui rentrait à ce moment d'une course, le trouva à l'écurie et lui demanda comment il avait passé son après-midi.

— Oh ! voilà, répondit Uli, la lecture de la Bible m'a encore fait paraître le temps plus court que je ne l'aurais cru ; mais, je ne sais trop, il m'a semblé que j'aurais mieux fait de n'être pas dans la chambre.

— Quelqu'un a-t-il voulu te chasser ? demanda le maître.

— Oh ! pas précisément, mais j'ai pu le remarquer quand même.

Le maître n'ajouta rien, mais, lorsqu'il entra dans la chambre, sa femme lui dit :

– Tu ne te fâcheras pas, seulement je voudrais bien savoir ce qui te prend de permettre aux domestiques d'entrer dans la chambre un dimanche après-midi ? Ça n'a jamais été admis chez nous ! Où faut-il se tenir si, à chaque banc, on *s'encouple* sur une souche ? Et si quelqu'un vient faire une visite, où veux-tu qu'on cause *entre soi* quand la chambre est pleine de domestiques ? En été, on peut aller dans la chambre derrière, mais, en hiver, il y fait trop froid, et il faut recevoir le monde dans la chambre devant, où il fait d'ailleurs bien plus beau, à cause du soleil qui y luit toute la journée.

Le maître avait écouté sa femme avec un grand sérieux, puis il répondit :

– Écoute-moi, femme, à ton tour et ne te fâche pas non plus. Je veux te dire ce que j'ai fait et à quoi j'ai réfléchi pendant que je circulais de côté et d'autre. La question m'a paru beaucoup plus importante que je ne l'avais d'abord pensé.

Il raconta alors comment il avait, tout à fait par hasard, rencontré Uli et dans quelle disposition d'esprit il lui avait dit d'entrer dans la chambre, par pure compassion.

– Mais que diront les gens, si nous établissons une pareille coutume ? demanda sa femme.

— Eh ! ma bonne, répondit Jean, n'as-tu pas encore remarqué que les gens ont toujours à gloser, que l'on fasse du vieux ou du neuf ? On ne leur échappe jamais ; mais le meilleur moyen de s'en tirer, c'est de faire avec eux comme avec les chiens : plus on les craint plus on est mordu.

— Mais, Jean, tu ne songes pas à tes enfants. Ils voudront toujours être avec les domestiques, et tu sais bien toutes les vilaines choses qu'ils apprendront ainsi. Dieu me pardonne ! c'est comme si le diable les poussait à leur dire des horreurs.

— Mais, ma femme, tu ne peux pas empêcher les enfants d'être auprès d'eux et, quand ils ne les trouvent pas dans la chambre, ils vont les chercher dans l'écurie. Je viens justement d'en trouver deux auprès d'Uli. Eh bien ! ils ne leur diront pas, en notre présence dans la chambre, de plus vilaines choses que dehors ou dans l'écurie. Et si, quand ils sont dans la chambre, ils se conduisent raisonnablement, j'aime bien mieux que les enfants soient avec eux que dans la rue, d'où ils rentrent habituellement dans un état tel qu'on dirait qu'on les a traînés dans des buissons d'épines ou roulés dans des bourbiers.

La femme avait encore plus d'une objection à faire ; elle finit cependant par céder, et Jean intro-

duisit chez lui cette nouvelle coutume : que ses gens auraient, le dimanche et le soir après l'ouvrage, un refuge tranquille dans un endroit chaud et éclairé. Il y avait bien toujours quelque mauvaise humeur toutes les fois que, le soir, il fallait deux lumières. La paysanne se mettait presque hors d'elle-même quand Jean allumait une seconde lampe pour qu'un domestique pût lire l'almanach. En bien des endroits, pensait-elle, les domestiques vont pourtant se coucher sans lumière, et voilà que Jean leur en donnait une rien que pour qu'ils pussent se distraire ! Cela n'avait pas de bon sens !

En attendant, elle s'accoutumait à cette manière de faire, et plus cela durait, plus elle finissait par y trouver même de la satisfaction. Les domestiques s'habituaient à jouir de cette place réservée pour eux, le dimanche, soit dans la chambre du ménage, soit dans celle de derrière, suivant les circonstances. Ils pouvaient, à leur gré, se coucher sur le poêle ou s'asseoir à la table, et le plus souvent, c'est cette dernière alternative qu'ils préféraient. L'un lisait, un autre s'exerçait à écrire, deux autres s'amusaient à un calcul. Ils s'aidaient l'un l'autre, et quand personne ne savait plus rien, tous étaient d'accord de s'adresser au maître ; ou bien, quand on rencontrait, par exemple, un mot que ce

dernier ne pouvait expliquer, on recommandait à l'un des enfants d'en demander le lendemain l'explication au maître d'école. Celui-ci n'avait, sans doute, pas une tête à contenir toute la science, mais les autres n'en savaient rien. Les enfants prenaient part à toutes ces récréations, et l'on ne pouvait contenir leur joie quand ils réussissaient à épater ces grands garçons de domestiques et que l'on disait d'eux : « Ce petit Jean, comme il en sait long ! Vrai, le maître d'école ne pourra bientôt plus rien lui apprendre ! » Mais ce n'est pas eux seulement qui y trouvaient du plaisir. La paysanne était obligée de convenir qu'il n'y avait pas encore eu d'hiver où les enfants eussent autant appris ; en outre, on n'avait point de peine avec eux et l'on savait toujours où ils étaient.

Les domestiques, de leur côté, semblaient devenir tout autres. On avait infiniment moins de déboires avec eux et ils se querellaient beaucoup moins. Ils avaient quelque chose qui occupait leur esprit, et ils n'avaient plus besoin, pour penser à un sujet quelconque, d'écouter leurs mauvais instincts, leurs jalousies contre leur maître et de les ruminer. Des sentiments meilleurs s'éveillaient en eux et ils comprenaient toujours mieux qu'il y a pourtant une différence entre un veau et un homme sensé. De même que chez un convalescent

l'appétit revient, de même ils recommençaient à avoir faim et soif de la Parole de Dieu : ils allaient volontiers au sermon, parfois même, de temps à autre, au catéchisme et savaient raconter, au retour, non seulement où le pasteur avait pris son texte, mais encore ce qui dans le prêche les avait plus particulièrement frappés. Là-dessus, ils se mettaient à discourir sérieusement autour de la table, et si l'un s'avisait de faire quelque mauvaise plaisanterie, on le rappelait à l'ordre.

Ils avaient toujours plus conscience de l'importance qu'il y a à être pieux et comprenaient qu'un domestique chrétien a toutes sortes d'avantages, même sur un vrai païen qui ne sait pourquoi il est dans ce monde, tandis qu'un valet élevé chrétiennement sait qu'il est ici-bas pour devenir un enfant de Dieu et pour hériter le royaume des cieux.

Les après-midi s'envolaient et quand sonnaient quatre heures, personne ne voulait le croire. « Impossible ! disaient-ils, on sort de manger ! » La paysanne elle-même disait qu'elle ne l'aurait jamais cru et que le temps avait passé bien vite. Il arriva même, à plus d'une reprise, qu'elle fit après midi du café pour toute la maisonnée, sans songer à ce que les gens en diraient.

Une circonstance imprévue faillit gâter toute l'affaire.

Il ne s'écoula pas longtemps avant que l'un ou l'autre des domestiques du village remarquât que, le dimanche, il y avait une chambre chaude chez les Bodenbauer. Or, quand quelque chose l'attire, un valet ne fait pas de longs compliments : « Viens donc ! dit-il à son camarade, allons voir un peu là-dedans, ils ne nous mangeront pas, je l'espère. Ce n'est pas encore un maître et il nous laissera bien entrer dans la chambre. Il y a là deux gentilles servantes, qui aiment bien les garçons. Elles seront sûrement aussi dans la chambre. »

Pleins de ces belles intentions, deux d'entre eux se poussèrent l'un l'autre chez le paysan et, une fois dedans, voulurent faire les fous. Il vint ainsi non seulement des valets de ferme, mais derrière eux des servantes, qui ne songeaient non plus à rien de sensé et qui en voulaient aux garçons. Il en résulta un tel entraînement, un tel dévergondage de paroles et de conduite, de chansons et de manières, que le Bodenbauer, quoiqu'il lui en coûtât, dut y mettre le holà.

Rien n'est plus désagréable à un paysan que de devoir remettre à l'ordre des domestiques qui ne sont pas les siens et, en général, de se permettre

un blâme, une remontrance qu'on interprétera mal, qu'on prendra en mauvaise part et qu'on rapportera inexactement. Mais cela devait arriver. Il s'en expliqua un jour :

– Je ne veux, dit-il, empêcher personne de venir dans ma maison, mais elle n'est pas faite pour qu'on y tienne la foire tout le long de l'année. Ceux qui voudront se mal conduire n'ont qu'à aller plus loin. Je n'ai pas besoin de tout ce monde. On ne peut bientôt plus tenir dans la chambre ; elle pue le tabac à nous étouffer.

Ce discours fit son effet. Quelques vauriens de valets et quelques drôlesses de servantes récriminèrent et froncèrent le nez, mais le Bodenbauer s'en moquait bien.

CHAPITRE VIII

Un valet gagne de l'argent, et les spéculateurs arrivent aussitôt.

Pendant l'hiver, Uli avait dépensé si peu d'argent et usé si peu d'habits qu'il en était tout surpris. Il n'était allé à l'auberge qu'une seule fois, et encore était-ce le maître qui l'y avait engagé. Il lui avait dit : « Vas-y donc une fois et bois-y une bouteille de vin, pour voir comment il y fait. J'irai moi-même plus tard et nous reviendrons ensemble à la maison. » Et la chose s'était passée ainsi. Le maître lui avait payé encore une chopine et, pour la première fois de sa vie, Uli sortit de l'auberge avec un écot de quelques batz et comme un homme raisonnable.

– Je n'aurais jamais cru, disait-il à son maître, que cela serait possible !

En attendant, ses affaires allaient très bien. Il secondait son maître avec autant de zèle que s'il se fût agi de ses propres intérêts et, chaque jour, il

sentait que, de cette façon, il devenait un tout autre luron que dans le temps où il eût été honteux de faire son devoir et où il mettait son amour-propre à se moquer de son maître en mangeant trop et en travaillant trop peu. Il se faisait désormais un point d'honneur de ne point toucher à son gage durant toute l'année, de le laisser, au contraire, s'accumuler, et il y parvenait. Il se tenait pour dit qu'il ne faut pas escompter l'avenir ou un gain futur, mais que ce gain appartient à l'avenir et que le passé doit nourrir le présent ; en d'autres termes, qu'on doit régler ses besoins sur le salaire qu'on a effectivement gagné. Et comme, dans l'avenir, la dépense est plus certaine que le gain, il faut que le passé nous procure les ressources nécessaires pour les jours dont on dit « qu'on n'y trouve plus de plaisir. »

Aussi fut-ce un jour de grande joie pour Uli lorsque, dans l'après-midi de Noël, le maître l'appela dans la Stübli, lui compta trente couronnes et y ajouta encore un écu comme étrennes. La main de notre robuste gars tremblait quand il mit tout cela dans sa poche, car il n'avait jamais encore eu autant d'argent à la fois. Et quand le maître lui témoigna son contentement et, pour l'encourager, lui promit qu'il deviendrait encore

un crâne compagnon s'il continuait ainsi, les larmes lui vinrent aux yeux.

Il se mit alors à calculer et à raconter ce qu'il comptait faire de son argent. Il lui fallait des habits, des chemises surtout ; mais il mettrait de côté, sinon la moitié, du moins le tiers de son gage. Il n'aurait pas cru, disait-il, que trente couronnes faisaient autant quand on en avait du souci. Que sont trente petites pièces, en apparence ? Et pourtant on en peut faire bien des choses, quand on sait les répartir. Jamais il n'aurait cru que l'argent pouvait ainsi profiter ; jusqu'ici, il l'avait toujours manié comme le paysan le foin qu'il a acheté et qu'on lui amène : on a à peine mesuré de l'œil le tas qu'il n'y en a déjà plus. Mais, désormais, il allait faire avec l'argent comme avec un tas de foin qu'on a arrangé soi-même et qu'on a bien pressé ; il semble, quand on en prend, qu'il ne diminue pas et qu'on en a toujours beaucoup.

Le maître ne pouvait s'empêcher de rire de cette comparaison ; la paysanne, au contraire, en fut touchée et dit à Uli qu'elle l'aimait bien maintenant et que, quand la couturière viendrait en journée à la maison, elle lui ferait une chemise. C'était son cadeau de Noël et elle avait déjà préparé la toile depuis longtemps. Uli répondit que le maître

lui avait déjà trop donné et qu'il n'osait tout accepter, car il ne l'avait pas mérité.

— Le maître a tant fait pour moi, dit-il, qu'il aurait le droit de réclamer un argent d'apprentissage ; mais, si vous voulez me faire plaisir, ayez la bonté de me vendre de la toile pour trois chemises. Je veux tout de suite en faire faire assez ; j'en aurai pour un bon moment. Quand on les achète l'une après l'autre, on n'a jamais rien et il faut toujours avoir la main au gousset. Je ne m'entends pas à la toile ; j'ai été trompé toutes les fois et ça n'allait pas longtemps que j'avais des chemises comme des toiles d'araignée.

— Je veux bien te faire ce plaisir, répondit la paysanne, mais je ne réponds pas que je trouverai exactement ce qu'il te faut. Les tisserands et les colporteurs deviennent trop rusés pour une paysanne comme moi.

— Mais, peut-être auriez-vous de votre toile dont vous pourriez me céder de quoi faire trois chemises ? demanda Uli.

— Oui ! j'en ai, reprit-elle, mais je n'aime pas vendre quelque chose aux domestiques. Je l'ai déjà fait et je n'ai eu que des ennuis. Les domestiques sont les meilleures pratiques des colporteurs qui profitent d'eux et leur enfilent les plus bêtes de

choses ; mais, si une paysanne a le malheur de vendre quelque chose à un domestique, aussitôt tous les revendeurs, les tailleurs, les couturières, bref, tous ceux qui font du trafic avec les domestiques et les considèrent comme leur propriété, absolument comme les moineaux un champ de millet, se le redisent et vont leur persuader qu'ils auraient eu les choses à bien meilleur compte ailleurs, et que les paysans ne les leur auraient pas vendues s'ils avaient cru pouvoir les employer. C'est pourquoi, Uli, je verrai où je peux acheter pour toi, comme si c'était pour moi. J'emploierai alors ma toile de telle façon que pas un marchand ne pourra crier après moi et pas un tailleur faire croire que je profite de toi.

Uli jouissait beaucoup de son trésor et le considérait souvent en secret. Mais, d'autres gens aussi avaient les yeux dessus. Un gars qui a de l'argent est un rayon de miel pour les guêpes ; tous ceux qui voudraient bien en avoir, mais qui ne savent pas en gagner, cherchent à venir rôder autour. À l'un il faudrait prêter cinq batz, parce qu'il n'est pas en fonds dans ce moment ; un autre voudrait seulement un batz pour acheter un paquet de tabac. Le camarade d'Uli connaissait un superbe coup à faire avec une montre, mais il lui manquait un écu ; une des servantes voulait acheter un ma-

gnifique mouchoir bleu d'un Argovien qui s'était fauflé dans la maison et y vendait des articles de coton pour de la soie : Uli devrait bien lui prêter treize batz, parce qu'elle n'osait pas le dire à la maîtresse.

Le cordonnier qui était en journée dans la maison avait absolument besoin de quatre couronnes et promettait de les rendre avant Pâques avec une couronne de plus pour les intérêts. Le séranceur, qui survint bientôt après, aurait voulu avoir quatre couronnes ; il savait où faire une bonne affaire en chanvre et il partagerait le bénéfice avec Uli. Ce dernier trouvait la chose superbe, l'or l'éblouissait d'avance. Il se disait : « Je serais bien fou de garder mon argent dans mon coffre, tandis que je pourrais gagner une grosse somme. » Sur la promesse solennelle qu'on lui tiendrait parole, il le lâcha.

De cette façon, il ne lui resta plus rien, mais il avait des reconnaissances, il était capitaliste : quatre couronnes à une place, plus de six à l'autre. « Ça vaut bien mieux, se dit-il, que ces petits prêts de un à deux batz, qui ne vous rapportent pas d'intérêt. D'ailleurs, je pourrai dire, maintenant, que je n'ai plus d'argent, que j'ai tout prêté. »

Uli se fit à lui-même l'effet d'un homme important au milieu de ses débiteurs, mais il se garda bien de rien dire à son maître. Il n'avait, pensait-il, pas besoin de tout savoir et, qui sait ? il aurait peut-être eu envie de faire l'affaire lui-même et aurait avancé l'argent au séranceur. Il voulait, lui, Uli, commencer quelque chose sans que les gens le sussent. Sans doute, il avait toute confiance en son maître ; cependant, il conservait un reste de méfiance, et il y a bien peu de domestiques qui laissent savoir à leur patron ce qu'ils ont d'argent et encore moins qui lui confessent l'emploi qu'ils en font.

Cela alla bien pendant un certain temps. Uli calculait souvent combien il avait déjà d'intérêts à tirer. Pâques se passa sans que le cordonnier apportât rien, mais il avait d'excellentes excuses : il lui était venu des pratiques de la haute société, il avait dû acheter des tiges de bottes et les payer comptant ; il promettait de compter les intérêts au prorata du temps. Là-dessus, Uli se mit à calculer combien, par semaine, le cordonnier aurait à lui compter pour intérêts arriérés, mais, malgré toutes ses peines, ce dernier n'arriva pas à payer. Du reste, cela ne pressait pas tant, mais la St-Michel était là qu'Uli n'avait pas encore revu ses quatre couronnes.

Le séranceur avait eu bien mauvaise chance. Le chanvre, au lieu de monter, avait baissé. Il avait décidé que pour une partie, il valait mieux attendre que de le vendre à perte. L'autre partie, il l'avait cédée à crédit à un marchand, mais pas moyen de rencontrer son acheteur dans aucune foire ; il avait oublié de lui demander son nom. Il avait eu beau s'informer auprès d'une foule de gens, personne ne le connaissait.

Cette fois, Uli commença à prendre peur. Il lui semblait que s'il revoyait la couleur de son argent, il serait content, sans parler d'intérêts, ni de profits. Mais ravoir son argent, c'était justement là le diable ! Chaque fois qu'il le réclamait, c'étaient de nouvelles excuses et, quand il s'emportait, on n'était pas en reste pour lui répondre : on ne pouvait pas, après tout, faire sortir l'argent des pierres ; quand on l'aurait, on le rendrait. Il n'avait qu'à faire ce qu'il voudrait, on n'aurait jamais cru qu'il serait si méchant, sans quoi on se serait bien gardé d'avoir affaire à lui.

Le pauvre Uli ne savait plus à quel saint se vouer, et était tout abasourdi. L'idée qu'il pouvait perdre si sottement ce qu'il avait eu tant de peine à gagner et ne rien recevoir en échange, l'épouvantait tellement qu'il ne mangeait plus, ne dormait

plus. — Autrefois, se disait-il, quand je faisais la noce, je savais au moins que je vilipendais mon argent pour moi. Et maintenant que je me conduis bien, ça va plus mal qu'auparavant ; je suis plus misérable que le dernier des rôdeurs. C'est pourtant épouvantable ! je suis l'homme le plus malheureux de la terre et il faut qu'il soit écrit quelque part que je n'arriverai jamais à rien. À présent, je vois bien ce que mon rêve signifiait : ce sont les sacs d'écus que je ne pouvais plus retrouver.

Le maître ne pouvait comprendre ce qu'avait Uli. Il finit par le croire malade, car il ne découvrait aucune autre cause à sa singulière façon d'être. Il l'observa encore quelque temps, mais, comme Uli avait toujours plus mauvaise mine, il se décida à lui demander un jour ce qu'il avait. Il ne put tirer de lui aucune réponse. Ce ne fut que lorsqu'il lui dit que s'il voulait faire ainsi le nigaud, cela le regardait, mais qu'il aurait cru à plus de confiance de sa part, car Uli savait bien que jamais il n'aurait refusé de l'aider. — Ce ne fut qu'alors, et encore après bien des tergiversations, qu'Uli finit par lui confier son chagrin. Il lui raconta comment toutes ses épargnes, dont il s'était tant réjoui, étaient allées au diable, si bien qu'il ne reverrait pas un kreutzer.

– Oui, tu aurais dû réfléchir, répondit le maître, il y a tant de domestiques qui ne savent rien faire de leur argent, se le laissent soutirer et perdent tout. Je ne me mêle pas volontiers des affaires pour lesquelles on ne me consulte pas. On croit toujours que je veux faire le bailli ou garder l'argent pour moi, et l'on se méfie. Tant pis pour toi ! tu devais connaître le séranceur et le cordonnier ; tu savais quels oiseaux ce sont là ! Mais, n'est-ce pas, Uli, c'est le démon de l'avarice qui s'est emparé de toi ! Sais-tu que le cordonnier t'a promis pas moins de cent pour cent d'intérêt par année, tandis que les honnêtes gens ne donnent que le quatre pour cent ? Et le séranceur t'a enjôlé aussi, mais c'est ainsi qu'on prend les naïfs, et quand on vous fait de belles promesses, on devrait pourtant penser qu'on ne pourra pas les tenir, sans quoi on ne les ferait pas.

– Oui, répondit Uli, je commence à comprendre trop tard ! mais, aidez-moi, maître, à retrouver mon argent ou bien je perdrai la tête.

Le maître secoua la sienne comme pour dire qu'il y réfléchirait ; il consentit, cependant, à se charger de l'affaire et il réussit, en effet, à sauver du naufrage plus qu'il ne l'espérait d'abord, et cela

parce que le séranceur et le cordonnier eussent été fort marris de perdre sa pratique.

Lorsqu'il remit l'argent à Uli, celui-ci lui dit :

– Maître, gardez-le et conservez-le-moi ! Je n'en ai pas besoin et s'il est entre mes mains, je ne le conserverai pas longtemps. J'ai mauvaise chance avec l'argent : ou bien je le dépense mal, ou bien on me trompe et on me vole, et, en fin de compte, si personne ne m'aide, les souris le mangeront.

– Non, répondit le maître, je ne veux pas le garder. J'ai assez à faire de mettre le mien à l'abri, quand même je n'en ai pas beaucoup, mais as-tu songé à la Caisse d'Épargne ?

– Qu'est-ce que cela ? dit Uli.

– Eh ! bien, c'est une caisse dans laquelle on dépose l'argent qu'on n'emploie pas, jusqu'à ce qu'on en ait besoin et, entre temps, on en reçoit un petit intérêt. L'argent y est si bien en sûreté qu'on n'a rien à craindre.

Uli fit observer à son maître que c'était bien dommage qu'il ne le lui eût pas dit plus tôt car il n'aurait pas subi tant de pertes.

– Tu l'as entendu, reprit celui-ci, je ne puis pas traiter un domestique comme un petit enfant, mais, si tu veux que je te considère comme mon

enfant, commence par avoir confiance en moi et par t'ouvrir à moi. Un enfant vient trouver son père et lui demande conseil : « Que penses-tu ? que crois-tu ? » lui dit-il.

Uli se sentait en faute et pria son maître de porter son argent à la Caisse d'Épargne ; il lui restait, à ce qu'il croyait, quinze écus. Ça ne rapporterait pas grand'chose, mais ce serait en sûreté.

– Cela te séduit, lui dit le maître, mais c'est précisément cette impatience qui mine tant de gens. Celui qui trouve que la bonne voie est trop lente devient un vaurien ou un noceur. Attends seulement quelques années, tu verras à quel capital tu arriveras si tu y ajoutes toujours.

CHAPITRE IX

Uli gagne en considération et donne dans l'œil aux filles.

Ainsi fut fait. Uli resta économe, toujours plus ingénieux, plus zélé. Il grandit en sagesse, en intelligence et en grâce devant Dieu et devant les hommes. C'était vraiment chose étonnante que la transformation qui s'opérait en lui, même extérieurement. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'il se tint droit comme un homme. On voyait de loin qu'il n'y mettait aucune prétention ; on le prenait souvent pour un fils de paysan et non pour un valet, et cela non pas à cause de ses habits, ni parce qu'il avait une chaîne de montre en argent, mais grâce à son bon air, à sa tenue. Tous les paysans l'abordaient en lui demandant son avis, et ce qu'il disait avait son importance. Il le sentait bien, aussi il ne jasait plus à tout propos, mais réfléchissait avant de parler, pesait ses mots, si bien qu'on

commençait à dire : Le garçon de Bodenbauer était de cet avis !

Mais il devait bientôt apprendre à ses dépens que la bonne réputation a aussi ses tentations, comme toute fleur recèle un insecte, et tout fruit un parasite prêt à le ronger. Le titre de « garçon économe » est un appeau, et bien vite, il se trouve, non pas des insectes, mais des filles qui voudraient attirer l'oiseau dans leurs filets.

Bodenbauer avait deux servantes, l'une la servante maîtresse, l'autre la servante en sous-ordre. La première était revêche, elle n'avait pas trois bonnes paroles à la bouche dans tout le cours de l'année ; elle était laide d'ailleurs, le visage orné de verrues poilues, marqué de la petite vérole, des yeux rouges, des lèvres décolorées, le nez tirant sur le bleu. À côté de cela, elle était travailleuse, économe, et aurait bien voulu trouver un mari. Mais elle ne savait exprimer son amour que par des grognements, qui tenaient de l'abolement du chien et du miaulement du chat, et, chaque fois qu'elle avait l'amour en tête, c'était contre son favori qu'elle ronchonnait le plus. On eût dit qu'elle aurait voulu à tout instant le bousculer, le pincer, l'égratigner, le mordre. « Quand j'aurai un mari, disait-elle, c'est alors qu'il vaudra la peine de tra-

vailler et d'économiser ; je ferai bien voir qu'il n'y en a point comme moi pour savoir épargner. »

L'autre servante était légère d'esprit et de corps : bien rouge et bien blanche, le visage soigneusement frotté, elle savait faire des yeux si doux que chaque garçon y était pris comme à la glu. Elle aimait la toilette, mais pas du tout le travail : elle n'entendait rien à l'économie : bien vivre était toute son affaire, mais, par dessus tout, elle aurait voulu un mari : un mari c'était, pensait-elle, la fortune, le bonheur, bref, toutes les félicités réunies ! Celle-ci ne grognait pas, ne mordait pas ; elle savait, au contraire, se faire caressante et filait un vrai ronron de chat en belle humeur autour de ceux qui lui plaisaient. « Quand j'aurai un homme, se disait-elle, je l'aimerai comme pas une, et nous nous la coulerons douce. Il n'y a pas de diable qui puisse me forcer à être plus longtemps en service ; je cuirai ce qui me plaira, et je me lèverai quand bon me semblera. »

Toutes deux lorgnaient Uli et voulaient faire son bonheur. La première comptait qu'il l'aiderait à faire des épargnes, la seconde qu'il économiserait pour qu'elle fût heureuse avec lui. Toutes deux jetèrent à peu près en même temps le grappin sur l'heureux valet.



Heureusement pour Uli, on ne tolérât pas dans la maison que les domestiques se fissent des visites nocturnes : mais ces obstacles mêmes ne rendaient que plus entreprenantes de jour les deux rivales pressées d'en finir, de peur qu'Uli ne leur échappât. Ce dernier n'était en sûreté nulle part : à l'étable, quand il trayait, à la grange quand il donnait le fourrage au bétail, ou le préparait, quand il fauchait de l'herbe, ou qu'il conduisait du fumier, partout se glissaient tantôt Stini, tantôt Ursi, l'une disputant, l'autre caquetant. À peine Stini était-elle là, qu'Ursi se montrait pour interrompre leur conversation, ou pour accabler ensuite Uli de reproches. Dès qu'Ursi se trouvait en

face d'Uli et lui lançait un coup d'œil assassin, Stini surgissait comme d'une boîte, montée comme une soupe au lait, soufflant comme un chat sauvage et les accablant d'injures. Plus cela durait ainsi, plus Ursi et Stini se détestaient, se campant l'une contre l'autre, se reprochant réciproquement les plus vilaines choses, se menaçant d'une dénonciation auprès du maître : on verrait bien s'il tolérerait un pareil manège et ces rendez-vous.

Le maître et sa femme s'étaient depuis longtemps aperçu de la chose, et la voyaient toujours plus de mauvais œil, car le travail s'en ressentait : Stini et Ursi n'étaient plus à leur affaire et négligeaient tout ; Uli, de son côté, était plus mou à l'ouvrage. La paysanne trouvait que son mari devrait enfin dire un mot à Uli ; elle avait maintes fois lavé la tête à ses servantes, mais c'était comme si elle avait jeté de l'huile sur le feu ; il lui semblait que ces deux filles devenaient toujours plus endiablées, et elle avait peur que Stini n'en perdît la raison ; n'avait-elle pas pleuré tout haut l'autre jour ? ce qu'elle n'avait encore jamais fait depuis qu'elle la connaissait. Ursi, elle, ne s'en donnait pas tant, elle se disait : Si ce n'est pas celui-là, ce sera un autre.

Jean répondit qu'il lui répugnait d'en parler à Uli, à qui il n'avait jamais dit un mot de tout cela, mais que, si cela n'allait pas mieux, il faudrait bien en venir là.

Uli souffrait toujours plus de cet état de choses. Peu à peu, il se dégoûtait de ses deux prétendantes ; l'ivresse commençait à passer. Elles avaient marché sur les brisées l'une de l'autre, et toutes deux avaient ainsi donné à Uli le temps de se ressaisir. Il se mit insensiblement à éviter de se trouver en tête à tête avec elles ; elles n'en devinrent que plus enragées après lui, et plus furieuses l'une contre l'autre. Une nuit qu'il donnait à manger à ses chevaux, il avait à peine commencé sa besogne qu'Ursi se trouva là minaudant, et lui demanda d'un ton tout à fait pénétré ce qu'il avait donc pour ne plus être le même. Bien sûr, cela venait de Stini, mais elle lui ferait voir ce qu'il en coûtait d'aller sur ses brisées.

Comme elle parlait ainsi, on entendit tout à coup, au dehors, un bruit sourd, un clapotement, puis des sons étranges. Ce n'était ni un beuglement, ni un rugissement, mais les deux choses réunies et accompagnées de singulières secousses dans un liquide. Ursi poussa un cri de joie : — Elle

a eu son affaire ! Elle l'a ! Puis elle s'enfuit, pendant qu'Uli prenait sa lanterne.

Les gens se précipitèrent hors de la maison et trouvèrent Stini dans la fosse à purin, d'où émergeait sa tête ruisselante, soufflant, crachant, tousant, et hurlant sur tous les tons de la façon la plus lamentable. Elle ne pouvait se tirer seule de ce trou noir, et personne ne se souciait de toucher cette créature toute dégouttante. La maisonnée entière était là, ne pouvant s'empêcher de rire, jusqu'à la maîtresse qui dut se tirer à l'écart pour cacher sa mine. Stini levait ses deux bras en l'air, et commença à *sacrer*. Ursi riait toujours plus fort, Stini rugissait toujours plus furieusement : Elle *ferait bien voir* à Ursi, dès qu'elle serait dehors, car c'était cette misérable, et personne d'autre, qui avait découvert le creux pour l'y faire tomber quand elle irait à la fontaine.

Pendant qu'Ursi riait et que Stini vociférait, personne ne se souciait de venir en aide à Stini ; l'un parlait de la repêcher avec le croc à fumier, un autre proposait une fourche, un troisième conseillait de chercher de la poudre pour la faire sauter dehors. Le maître eut enfin pitié d'elle. Il alla chercher une perche longue de trois à quatre pieds, dont il donna un bout à tenir à Uli pendant

qu'il gardait l'autre en main, et Stini n'eut qu'à s'accrocher au milieu. Ils la tirèrent ainsi à grand'peine, lentement, de son trou. On ne saurait se représenter l'aspect qu'offrit Stini à la lueur de la lanterne : cette figure ruisselante de purin, toute couverte d'ordures noirâtres, avec ses yeux rouges, son nez bleu, ses lèvres pâles, à mesure qu'elle surgissait peu à peu des profondeurs du creux !...

Des ruisseaux de matières fétides coulaient le long de ses jupes, jusqu'à ce qu'enfin on la déposa sur la terre ferme. Les spectateurs se tordaient de rire ; mais à peine Stini eut-elle senti le terrain ferme sous ses pieds qu'elle s'élança comme une hyène sur Ursi. Celle-ci jeta les hauts cris et voulut s'enfuir, mais Stini l'avait déjà saisie dans ses griffes, par les tresses, et jetée à terre, où elle se ruait sur elle, déchirant de ses ongles le joli visage de sa rivale. Celle-ci avait beau crier au secours, comme si on l'égorgeait, personne ne voulait toucher Stini, qui, à chaque mouvement, aspergeait de purin ce qui l'entourait. Ursi défendait sa peau, Stini hurlait, et toutes deux enlacées roulaient comme une pelote dans l'ordure. On entendait des pas dans le lointain. La maîtresse dit alors que si on ne voulait pas séparer ces deux créatures, elle s'y mettrait elle-même. On ne se le fit pas dire deux fois, et l'on chercha à se saisir d'Ursi ; mais

elle n'était pas moins sale que Stini ; tous ceux qui y touchaient étaient éclaboussés, et quand Uli voulut venir en aide, elles eurent bien vite fait de tomber sur lui toutes les deux. — C'est lui, criaient-elles, qui est la cause de tout. Stini l'accusait avec force jurons de l'avoir poussée dans le creux, Ursi d'avoir excité Stini contre elle, et si le maître, pris d'inquiétude en voyant les voisins s'approcher peu à peu, n'avait sévèrement chassé ces deux sorcières dans la maison, Uli aurait eu plus de mal encore à échapper à leur rage qu'à leur amour.

Je laisse à mes lecteurs le soin de se représenter comment les deux amoureuses s'arrangèrent entre elles, lorsqu'elles furent dans leur chambre, puis dans leur lit. Suffît que leur aspect avait si bien écœuré Uli, qu'à partir de ce moment il eut assez de toutes les deux. Elles comprirent d'ailleurs que c'en était fait de leur bonheur, et ne renouvelèrent que timidement leurs tentatives. Stini se consolait en pensant que l'autre ne l'aurait pas, et Ursi se persuadait qu'il y avait encore d'autres partis qu'Uli, et que, quand une belle fille veut un mari, elle n'a qu'à siffler par la fenêtre pour qu'il en accoure une dizaine ; toutefois elle entendait bien ne pas prendre le premier venu, elle n'était pas faite pour être une décrotteuse de souliers.

Malgré cette aventure, Uli n'avait pas perdu tout à fait le goût du mariage ; il lui semblait, au contraire, toujours plus qu'il était temps de se décider.

CHAPITRE X

Comment Uli va vendre une vache et trouve presque une femme.

Un jour, par la grande chaleur, Uli partit, conduisant une vache à la foire. Le maître lui avait dit à quel prix il voulait la laisser, et que, s'il pouvait obtenir davantage, ce surplus serait pour lui ; mais il lui avait recommandé, en même temps, de prendre garde de ne pas s'asseoir entre deux chaises, et d'être obligé de ramener la bête à l'étable ; car il arrive souvent que l'on aurait pu obtenir un prix raisonnable, et que, pour avoir voulu trop tendre la corde, on finit par ne plus trouver d'acheteur.

Uli s'était donné beaucoup de mal pour engraisser cette vache et allait à la foire rayonnant d'espérance. – Est-ce vingt batz, quarante batz que je puis accrocher ? ou bien ne mettrai-je rien dans ma poche ? Il ruminait cette question tout le long du chemin.

Longtemps avant d'arriver à la ville des gens lui criaient :

— Eh ! jeune homme, à combien la vache ? Ils s'approchaient, la tâtaient, mais trouvaient toujours quelque chose à critiquer. La peau est trop mince, disaient-ils, et de la graisse, elle en a tout au plus pour les souliers d'un gosse. Ils débinaient si bien la vache que peu s'en fallait qu'Uli ne les crût. Mais il en vint d'autres qui commencèrent à louer la bête, tout doucement : Cette année, disaient-ils, il faut les prendre comme elles sont ; il y en a des quantités à vendre, mais celle-ci n'est pas des moindres ; on a de la peine à les engraisser, parce que le foin est trop gris.

Uli et sa vache furent bientôt entourés d'un essaim d'amateurs, à peu près comme on est assailli par les taons quand on entre dans une forêt avec du bétail. Ils dénigraient tantôt lui, tantôt sa vache, et lui criaient : Dis donc un peu ce que tu oserais demander pour une pareille maigriotte. Uli commença à soupçonner que la marchandise avait singulièrement *de requise*, et qu'il pourrait faire un bon coup. Il demanda cinq écus neufs de plus que ce que le maître lui avait dit que la vache valait. Ce fut alors un concert d'exclamations contre lui, comme s'il avait houspillé un guêpier, et tous

le lâchèrent. Cependant il remarqua que quelques-uns ne le perdaient pas de vue, et observaient l'endroit du marché où il se plaçait, lui et sa vache.

Comme un de ses camarades passait, il le héla, et le pria de tenir la bête un moment pendant qu'il irait rapidement faire un tour de foire et s'informer des prix. À sa grande joie, il s'aperçut que son pressentiment ne l'avait pas trompé et qu'il y aurait ce jour-là quelque chose à faire pour lui. Quand il revint, il trouva son remplaçant dans un grand embarras : il y avait là des acheteurs qui voulaient savoir le prix, et il ne pouvait leur répondre. Aussitôt les négociations commencèrent. Uli tenait son prix ; on faisait des offres, on marchandait, on s'en allait, mais il remarquait que la plupart des amateurs lorgnaient toujours sa vache, qu'ils ne renonçaient pas volontiers au marché et se faisaient remplacer par d'autres. Il arriva à se convaincre qu'il pourrait vendre un louis d'or plus cher que le maître n'avait dit et il y réussit, en effet, mais sans oser demander plus, de peur qu'en tirant les choses trop en longueur, il ne décourageât tous les acheteurs. Il se passa un certain temps jusqu'à ce qu'il eût reçu l'argent, et le soleil de l'après-midi dardait ses plus chauds rayons quand il reprit le chemin de la maison.

Il n'était pas encore fort loin de la ville lorsqu'il aperçut une grande femme cheminant avec quatre petits cochons qui ne voulaient pas obéir et qui grognaient de soif à faire pitié. Il reconnut la fille d'un de leurs voisins ; elle était hors d'haleine, épuisée, et elle le supplia de l'aider, pour l'amour de Dieu, sans quoi, disait-elle, elle n'amènerait pas ces *hérétiques* vivants à destination. Uli lui prêta son aide avec plus de calme qu'elle n'en avait, et bientôt ils réussirent à faire prendre aux petits cochons une allure moins désordonnée, car la façon d'aller des bêtes dépend beaucoup de ceux qui les mènent. Ce serait ici l'occasion d'un chapitre fort curieux à l'adresse des parents et des instituteurs, mais nous n'avons pas le temps de nous en occuper cette fois-ci, et nous avons d'abord à raconter comment Käthi reprit son souffle et, comment, dès qu'elle fut remise de ses émotions, elle commença à énumérer combien de porcs ils avaient à la maison et ce qu'ils gagnaient chaque année rien qu'à les engraisser.

— La mère, disait-elle, s'y entendait à merveille, mais aussi, en hiver, elle donnait à ses cochons plus de crème que de lait seul. Le chanvre et le lin lui rapportaient encore davantage. Ils en plantaient chaque année de *rudes* quantités, et toutes les années aussi cela leur réussissait. Ils s'escri-

maient à filer et, déjà à Noël, ils avaient la chambre pleine d'étoupes de fil. Le marchand avait dit bien des fois que dans aucune maison il ne trouvait autant de fil et de si belle qualité. Et quand la mère le faisait tisser, il y avait de quoi s'épouvanter tant il y en avait ! car la moitié du grenier et tous les bahuts étaient remplis de linge, sans compter que de Noël à Pâques elle pouvait aller toutes les semaines au marché avec de grandes charges de fil.

Pour chaque enfant, elle avait, depuis longtemps, le trousseau tout prêt ; il y avait là des couvertures, de la toile pour chemises, du linge de table et de lit, tant qu'on pouvait courir bien loin avant d'en voir de pareils. Bien souvent déjà, quand ils avaient des visites et que la mère les conduisait dans le grenier, les gens avaient joint les mains d'admiration et avaient déclaré qu'ils n'avaient jamais vu de si belles choses.

Et ce n'était pas tout ce qu'ils auraient un jour à se partager. Le père avait déjà dit bien souvent que beaucoup le prenaient pour un riche paysan, mais qu'il ne réalisait pas ce que la mère, rien que dans une année, payait au tisserand et au blanchisseur. Il s'en tirait bien pourtant quand on lui soldait ses

intérêts et il savait faire valoir son bétail comme pas un.

Mais tout ça n'est rien encore, continua Käthi, bien des fois j'ai presque eu mal au cœur de voir tout ce que le meunier doit chaque année donner d'argent au père, des centaines de couronnes, je crois. Mais aussi il dit toujours qu'il ne trouve nulle part d'aussi bon blé que le nôtre et qu'il vaut au moins une demi-couronne de plus que celui des autres paysans du village. C'est que nous avons des champs pour ça ; beaucoup d'arpents à la file, je ne sais seulement pas combien, et tout ça plat comme une assiette. Et une terre ! on ne peut pas se lasser de la regarder tant elle est belle noire et bien meuble. Les gens ont déjà dit souvent qu'on ne trouve nulle part, du haut en bas du village, des champs pareils. Il n'y a rien de plus beau à voir qu'un de nos champs bien fourni, quand les blés sont droits et serrés comme les crins d'une brosse, et toutes les tiges égales, comme si on les avait coupées aux ciseaux. Les gens s'arrêtent devant et se demandent comment le père fait, car on n'a jamais vu du grain pareil nulle part. Ils se figurent que le père doit savoir d'avance si on aura l'hiver de bonne heure ou non, s'il faut semer épais ou rare, car il attrape toujours, toujours juste, il a toutes les années les mêmes belles récoltes, aussi

fournies ; jamais il ne perd que ça et là une poignée de grains sur un talus.

Ainsi bavardait Käthi sans s'arrêter, pendant que les gouttes de sueur lui tombaient du front et qu'on aurait cru qu'à tant parler par cette chaleur elle devait se coller les lèvres à ne plus pouvoir les ouvrir.

Il y avait probablement quelque chose comme cela, car, en approchant d'une auberge, Käthi dit :

— Si je pouvais laisser mes petits cochons dans une étable et leur donner à manger, je crois que cela leur ferait du bien. Pendant ce temps, je pourrais vous payer une demi-bouteille pour m'avoir aidée. Sans vous, je ne crois pas que je serais venue à bout de les conduire.

Uli répondit qu'il accepterait bien si Käthi ne se gênait pas de boire ainsi dans une auberge avec un domestique, mais qu'il avait aussi de l'argent de quoi payer une bouteille.

— Ne vous moquez pas, reprit Käthi, j'ai déjà été à l'auberge avec bien des fils de paysans qui avaient moins bonne façon que vous. Le père a déjà souvent fait votre éloge et dit qu'il voudrait bien avoir un valet comme vous, et qu'il connaissait plus d'un fils de paysan auquel il préférerait pour gendre Uli de chez Bodenbauer.

L'étable se trouva et la demi-bouteille aussi. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans l'auberge. Entre trois et quatre heures, on ne rencontre guère sur le chemin de la maison ceux qui prennent un bon repas ou qui ont envie de danser. Ceux qui rentrent au logis sont ceux qui se contentent d'une demi-pinte, qui ont vendu du beurre, du fil ou autre chose, ou qui ont acheté des chèvres, des moutons, des porcs, ceux qu'on appelle les petits pères et les petites mères de famille, qui n'aiment pas à s'attarder et qui, pourtant, prendraient bien encore quelque chose avant d'être obligés de se contenter à la maison de leur maigre café. Quelques-uns de ces types étaient assis dans la salle d'auberge, leur chopine devant eux, leurs corbeilles ou leurs sacs, à côté d'eux, discutant de ce qui s'était passé à la foire : tel ou tel avait gagné tant et tant, et si l'on avait su comment cela irait, on aurait apporté au marché autre chose qui aurait été plus recherché que le beurre. On aurait presque pu croire que les corbeilles sortaient de terre ou que les gens avaient fait du beurre avec de l'eau !...

Käthi se vantait de sa réussite. Ils avaient aussi du beurre à vendre, mais la mère avait dit qu'il ne fallait pas en porter aujourd'hui au marché, parce

que tous ceux qui auraient besoin d'un kreutzer
iraient en vendre.



– Mais, demanda-t-elle à Uli, il me semble que
je mangerais bien quelque chose. Ce vin m'a don-
né de l'appétit. Si nous commandions quelque
chose ?

– Pourquoi pas ? répondit Uli, mais je veux être
de moitié.

Käthi appela l'hôte et lui demanda ce qu'il avait
à manger.

L'aubergiste répondit que s'ils voulaient patienter un peu, ils pourraient avoir du rôti, des saucisses grillées et du jambon ; mais, tout cela était encore sur le feu ; il n'avait pas cru que les gens viendraient de si bonne heure.

Käthi était d'accord pour attendre, à cause de ses petits cochons, disait-elle, et pendant ce temps, l'air se rafraîchirait. Mais il faudrait encore boire une demi-bouteille, car ils avaient vidé la première sans penser qu'ils mangeraient encore quelque chose.

Enfin, quand ils eurent fini leur repas :

– Qu'est-ce que nous devons ? demanda Käthi.

– Ne peut-on rien vous offrir de plus ? encore une chopine peut-être ?

– Non, rien !

– Eh ! bien alors, ça fait seize batz.

Tous deux mirent la main à leur poche et Käthi dit à Uli qu'il ne devait pas sortir son argent. Elle voulait payer.

– Ça serait drôle ! répondit Uli, qui était content lui-même de prendre quelque chose. Sur quoi, il sortit une poignée de monnaie. Käthi, de son côté, tira de sa bourse six kreutzer seulement, plus trois ou quatre gros écus.

— Il faudra changer, disait-elle, mais elle regretterait ses grosses pièces, et l'on n'a jamais que de la mauvaise monnaie dans les auberges. Elle avait bien eu un sac plein de monnaie, mais il avait fallu le donner au père quand il avait payé les petits cochons, et cela lui faisait chagrin.

— Sais-tu, dit-elle à Uli, paie pour moi, je te le rendrai quand nous serons à la maison. J'ai là bien plus d'argent que ceci. La mère dit toujours qu'il y a beaucoup de filles de paysans qui n'ont pas autant de sacs d'argent que moi, mais, c'est que j'attrape toujours un pourboire chaque fois que nous vendons des cochons, au moins cinq batz pour chacun. Et quand il va quelque chose à gratter, c'est à moi que ça revient. Je porte aussi la viande de boucherie à la Cure, mais là, ça ne va plus si bien. La précédente femme du ministre donnait toujours cinq batz, quand il y avait un jambon, mais celle-ci ne donne plus que trois et demi batz, quand il y a beaucoup. Toutes les années, j'ai à moi une place pour du lin où j'en ai déjà souvent récolté vingt-cinq livres ; mais la mère dit que ce n'est que juste que je puisse planter pour moi. Il n'y en a pas beaucoup dans le pays qui savent filer comme moi, et je parie que dans tout le canton, il n'y en a pas douze qui pourraient lutter avec moi pour le travail. Et puis, le père est

aussi bon pour moi, quand il lui rentre de l'argent, si je suis là, il ne le met jamais dans son coffre sans me donner un ou deux écus neufs ; je me rappelle même qu'il m'a, une fois, donné un louis d'or. Et il m'a souvent dit que ce n'était que juste. S'il trouvait un valet qui pourrait rivaliser avec moi et qu'il emploierait comme moi à toute espèce de travail, il devrait lui donner quarante et même cinquante écus de gages, et pourtant il ne pourrait pas, en hiver, l'employer à filer comme moi. Il a déjà dit souvent qu'il n'avait encore jamais vu une fille qui sache faucher comme moi. Quand il était jeune, il aurait eu peur de se mesurer avec moi et pourtant personne ne pouvait le suivre à la faux. Mais c'est surtout à aiguïser que je m'entends ; ça coupe les taupinières comme du tabac à priser et je continue longtemps encore quand les autres n'y peuvent déjà plus rien. Aussi ils m'ont bien souvent donné leur faux à repasser, en disant qu'ils seraient bien curieux de voir comment je m'y prends, parce qu'ils n'ont jamais vu quelqu'un affiler ainsi le tranchant. Je ne fais pourtant que prendre la faux en mains, et crac ! ça y est, tant j'y ai le coup.

Je suis toujours levée la première et, le soir, quand les domestiques sont déjà au lit depuis longtemps, je suis encore dans la cuisine à net-

toyer et à aider la mère à préparer le déjeuner du lendemain. Elle a déjà dit bien des fois qu'elle ne comprend pas comment j'y tiens. Mais, regarde mes bras, Uli, mes jambes sont encore plus fortes, il y a quelque chose là-dedans. L'année passée, j'ai, moi toute seule, chargé sur le char dans une demi-journée, deux mille gerbes de blé, lourdes comme nous les faisons et dont il ne faut que huit au battoir pour rendre une mesure de grain. Celui qui les déchargeait, n'en pouvait plus. Les gens n'en croyaient pas leurs yeux, et pourtant je n'étais pas du tout fatiguée. Notre laitier disait que je devais être toute raide. Je lui ai répondu que je le lui montrerais quand il voudrait, et je l'ai mis trois fois sur son dos. Il a bien dit alors qu'il n'y avait pas, dans le canton de Berne, une fille de vacher, ni même un fils de vacher, aussi forts que moi. Ah ! mais, quelle tête il a fait quand je l'ai une fois aidé à traire, et que j'ai trait mes deux vaches avant lui une seule ! « Ce serait diablement dommage, a-t-il dit alors, si je ne devenais une femme de vacher ! Celui qui m'aurait pourrait se vanter d'avoir de la chance, il saurait qu'il a une femme et pourrait parier qu'on n'en trouverait pas une pareille, ni dans le canton de Berne, ni dans celui de Lucerne. Là dessus, notre vieux a dit – et il s'est mis à pleurer comme une fontaine – aussi vrai que

je vis, qu'il ne souhaiterait pas que quelqu'un vînt me prendre ; quand on lui emmènerait sa meilleure vache hors de l'écurie, ça ne lui ferait pas autant de peine que si je m'en allais ; il ne voulait me lâcher que quand il faudrait absolument. Puis il est entré dans la Stübli et en est ressorti avec toute une poignée d'écus neufs, qu'il m'a donnés en disant qu'il ne regretterait pas de m'en remplir mon tablier s'il le fallait.

J'ai quatre cousines riches en Argovie et nous les hériterons toutes ; elles ne viennent jamais nous voir sans m'apporter des robes et des tabliers, et des plus beaux qu'il y ait. Et, quand elles partent, chacune d'elles me glisse encore dans la main des pièces d'argent tant que j'en peux tenir. Elles disent toujours, quand elles me voient, combien elles regrettent de n'avoir pas un fils et comme il aurait pu être heureux avec moi. Dans toute l'Argovie, il n'y en a pas une qui m'irait à la cheville. Elles l'ont souvent répété là-bas, et elles s'étonnent qu'il n'en soit pas déjà venu des masses qui auraient voulu m'avoir, car je serais pourtant d'une autre espèce que leurs filles de coton, si maigres qu'on pourrait voir au travers. Mais les gens de là-bas sont tellement à leur façon ! Ils se figurent qu'il n'y a nulle part rien d'aussi bon que dans leur Argovie, où le vin vous agace les dents,

où les raves vous gâtent l'estomac et vous refroidissent les entrailles, si bien qu'on croirait avoir le corps rempli de morceaux de glace. Le père a déjà dit maintes fois que, si je voulais rester avec lui lorsque les cousines seraient mortes et qu'il aurait leur héritage, il me ferait bâtir un appartement comme il n'y en a pas dans toute la ville de Berne et que j'aurais du terrain à planter tant que j'en voudrais. Je pourrais là m'accorder ce que je voudrais, mieux que beaucoup de dames.

Je ne sais pas encore, continua Käthi, ce que je veux faire. Sans doute, un bel appartement, c'est beau ; mais une travailleuse comme moi y aurait de l'ennui. Que me faudrait-il faire ainsi toute seule ? Il me semble toujours que, s'il se présentait un parti convenable, j'aimerais encore mieux me marier. J'aurais pu le faire bien des fois, mais je ne veux pas prendre n'importe qui. J'entends choisir, je le peux, et si je ne trouve personne qui me plaise, j'ai de quoi vivre ; et pour ce qui est de l'appartement, ce sera toujours assez tôt. Je ne regarde pas à la richesse. J'aurais déjà pu en avoir qui possédaient maison et ferme, mais les individus ne me convenaient pas. J'en veux un qui soit beau et gentil. Je n'ai pas besoin de regarder à l'argent, j'en aurai assez pour deux. Si j'en trouvais un pareil, je n'hésiterais pas longtemps et je

n'aurais pas à craindre mes parents, surtout s'il demeurerait chez eux. S'il venait un brave garçon, qui leur dirait qu'il veut leur laisser leur Kāthi aussi longtemps qu'ils en auront besoin et que, si on l'agrée, il viendra demeurer avec eux, je crois qu'ils le préféreraient mille fois au plus riche qui voudrait m'emmener. Ils détestent les domestiques ; on n'en trouve point de bons. Ce serait miracle s'il s'en rencontrait un qui serait content chez eux et qu'ils tiendraient à garder, mais les domestiques croient toujours qu'il faut leur cuire des omelettes et manger soi-même les pommes de terre. Ah ! si tous étaient un Uli, je ne dirais rien ; mais on n'en trouve plus un sur cent. Je m'étonne seulement que tu veuilles toujours être en service ; un garçon robuste et économe, qui a déjà mis quelque chose de côté, peut entreprendre ce qu'il veut et, s'il n'est pas pressé, il peut trouver une femme dans une famille où il y à manger, sans rester domestique. Il y en a bien qui seraient contentes si elles en avaient pris un pareil, au lieu d'un richard avare qui ne leur accorde rien et leur remet tous les jours son argent sous le nez. Ma mère m'a bien dit : Plutôt que de donner ma fille à un homme comme ça, je la donnerais au premier venu. Ce n'est pas à dire que j'en prendrais un pareil, ah ! non ! mais cela ne signifie pas non plus

que j'hésiterais longtemps s'il se présentait un brave garçon. Après tout, on est dans ce monde pour se marier et on a des exemples que celles qui font le plus les difficiles sont plus tard les plus malheureuses créatures de la terre. Si j'en avais un, je serais certainement une femme accommodante et je le traiterais aussi bien que moi-même. Je ne suis pas de celles qui se font des petits plats, mais n'en donnent pas à leur mari. Ça, c'est vilain ; je suis d'avis que si l'on a tout en commun, on doit aussi manger l'un comme l'autre.

Käthi bavardait sans qu'Uli pût glisser le moindre mot, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à la croisée des chemins. Là, elle remercia beaucoup Uli, en lui répétant que, sans lui, elle n'aurait jamais ramené ces diables de bêtes.

– Je te suis bien reconnaissante et je te redois encore huit batz. Je n'aime pas les dettes ; on peut les oublier, et il m'est désagréable de devoir. Viens bien vite les chercher, écoute ! Sans quoi je serai fâchée. Ou, sais-tu, ajouta Käthi qui avait déjà fait dix pas en avant avec ses petits cochons, viens les retirer cette nuit déjà !

– Est-ce pour de bon ? demanda Uli.

– Oui ! sur mon âme ! répondit-elle.

Le brave Uli avait la tête tout à l'envers. Käthi était une fille de la plus superbe prestance, majestueuse et plantée comme un roc, avec une tête comme un boisseau, des bras comme une baratte et des jambes encore plus grosses, comme elle le disait elle-même. C'était une fille de paysan. Son père avait un grand train de maison. Elle avait plus de sacs d'argent que bien des paysans n'ont d'écus. Les quatre cousines d'Argovie n'étaient pas à dédaigner non plus et Käthi n'était pas une mi-jaurée. Elle épouserait peut-être Uli. Il pouvait du moins l'inférer de ses paroles.

Quelle chance aurait le gaillard qui obtiendrait une femme aussi travailleuse ! Tout cela troublait tellement Uli, qu'il en manqua presque son chemin.

Tout en trébuchant, il aperçut la maison de son maître à une petite distance. Cela lui fit oublier Käthi et penser au louis d'or qu'il avait gagné ce jour-là. Il lui vint à l'idée que le maître aurait regret de le lui laisser et que peut-être il vaudrait mieux le cacher et ne parler que de deux ou de quatre florins. Pas une âme de connaissance n'avait été présent lors du marché et l'acheteur était un marchand étranger. Il épargnerait de cette façon du chagrin au maître et ne retiendrait pour

soi que ce qui lui revenait de plein droit, ce qu'il avait positivement gagné. Mais le maître ne savait-il pas comment se font d'ordinaire les marchés ? Irait-il ainsi abuser de la confiance qu'il lui avait témoignée ? S'il n'avait pas été plein de bonté pour lui, il serait allé lui-même à la foire et lui, un vieux renard que les maquignons et les Juifs ne pouvaient pas tromper, n'aurait pas laissé le profit lui échapper !

Tout cela le travaillait ; la balance montait et descendait et il n'avait encore rien décidé quand il arriva à la maison. Le maître heurta à la fenêtre de la Stübli et l'appela. Il entra avec une sorte de respect dans ce sanctuaire, dans cette petite chambre, le lieu très saint de la maison.

Le maître et la maîtresse étaient là assis, prenant le café ; le maître demanda à Uli comment il s'était acquitté de sa commission :

— Tu as donc vendu la bête que tu reviens sans elle ?

Madame la paysanne se leva, sans qu'on pût remarquer si c'était sur un signe de son mari ou de son propre mouvement ; elle alla chercher un bol en terre, le remplit, le plaça devant Uli et lui dit :

— Assieds-toi et bois ; coupe-toi du pain toi-même ; tu dois avoir soif, car il fait bien chaud.

Uli, après avoir dit que cela n'était pas nécessaire, s'assit pourtant et commença à raconter comment tout s'était passé. D'un bout à l'autre, ce qu'il dit était la pure vérité. Le maître et la maîtresse furent mis au courant de tout ce qu'il avait dit, fait et pensé. Il lui aurait été impossible, là, dans la Stübli, de laisser sortir de sa bouche un seul mot qui ne fût pas absolument vrai. Finalement, il compta tout l'argent qu'il avait encaissé par batz et par kreutzer et l'aligna devant le maître. Celui-ci riait ; la maîtresse le complimenta sur son savoir-faire et ajouta qu'elle n'aurait pas cru qu'il fût aussi malin. Ils mangèrent et burent et, quand le maître eut fini, il prit son argent et remit à Uli ce qu'il lui avait promis, en lui faisant remarquer que cela lui revenait d'après leur convention.

Uli répliqua :

– Oui ! si c'était un florin, à la bonne heure ! Mais un louis d'or, c'est trop ! Je ne veux pas le prendre.

– Allons donc ! reprit le maître. Si tu n'avais pas pensé à ton profit, tu n'aurais peut-être pas été si malin. Tu l'as gagné. Prends-le.

Uli refusait.

– Je ne dis pas que je ne veuille rien. Mais donnez-moi ce que vous croirez raisonnable. Un louis d'or, c'est trop !

– Tu as entendu, répondit le maître. Inutile d'en parler davantage.

– Mais écoute, dit à son tour la paysanne qui, comme la plupart des femmes, ne procédait pas volontiers par voie de principes, surtout quand un louis d'or était en jeu (un louis d'or en kreutzer, songez donc à combien de personnes elle aurait pu le distribuer !) écoute ! Si Uli veut être raisonnable, ce n'est pas une raison pour que tu fasses des folies ; il me semble que si vous partagiez, personne n'aurait à se plaindre. Là ! tiens, Uli, voilà deux écus, et toi, Jean, emporte cet argent, sans quoi quelqu'un pourrait venir qui se moquerait de votre discussion, et on finirait encore par vous mettre dans l'almanach.

– Merci, reprit Uli, mais c'est trop !

En sortant, il ne songeait à rien ; mais il avait comme un vague sentiment que ce que l'on avait fait là n'était pas précisément digne. Mais que voulait-il d'autre ? Il fallait bien s'en accommoder.

Le maître avait empoché son argent, sans dire un mot, sans faire mine de rien. Une fois la besogne de la journée terminée et le souper fini,

Jean dit à sa femme qu'il avait encore à sortir. Uli avait gardé son pantalon du dimanche et Jean était curieux de savoir s'il irait oui ou non chez la Käthi Hübechbur ; en ce cas, il lui dirait un mot. Dehors il trouva, en effet, Uli en pantalon du alla à lui et lui donna deux écus.

– Prends donc ce qui t'appartient, lui dit-il. As-tu cru que je voulais garder ce qui te revient de droit ? Tu ne me connaîtrais guère.

Uli voulait de nouveau faire ses compliments : ce n'était pas juste, disait-il. Le maître l'aurait aussi bien gagné que lui s'il était allé lui-même à la foire, et vingt francs, c'était pourtant une journée trop payée pour un petit domestique !

– As-tu entendu ? répliqua le maître. Ce qui est dit est dit, même quand il y aurait dix louis d'or ; ce qu'on a promis, il faut le tenir, et je suis content. Mais je n'ai pas voulu disputer à cause de ma bourgeoise ; il faut de temps en temps donner raison aux femmes ; on peut quand même faire ce qu'on veut ou ce qui est juste. Les femmes ne comprennent pas toujours ces sortes d'affaires, lors même qu'elles ont le meilleur cœur du monde.

Uli finit par prendre le reste du louis d'or ; son cœur battait de joie à l'idée que, d'un seul jour, il était devenu si riche et il se disait à part soi :

« Mon maître est pourtant un brave homme ; il n'y en a pas un sur cent qui aurait agi ainsi ! »



Comme le maître restait à côté de lui, son cœur se mit à battre toujours plus fort et il avait grande envie de lui demander encore quelque chose, mais il aborda un autre sujet et, quand le maître fit mine de s'en aller, il en entama encore un troisième, mais encore pas le bon. Enfin le maître dit :

– Il est temps d'aller au lit ; bonne nuit !

– Bonne nuit ! maître, répondit Uli, mais si ça vous était égal, j'aimerais bien vous demander quelque chose...

– Eh ! bien, quoi donc ? interrogea le maître.

– Voilà ! c'est allé drôlement avec la Käthi Hübechbur. Il m'est venu à l'esprit qu'il semblerait qu'elle ne dirait pas non, si je la demandais. Ça doit être une rude travailleuse, à mettre à tous les ouvrages, ça vaudrait un domestique. Et pour quelqu'un qui n'a rien, il doit y avoir là une grosse fortune ; ce serait un beau commencement. Käthi a, comme ça, tourné autour du pot avec moi ; il faut bien que je croie qu'elle m'ouvrirait sa chambre, si j'y allais, et je suis là à me demander s'il faut y aller. Alors je me suis dit que je voulais vous demander conseil. Vous me voulez du bien, et vous pourrez mieux que personne me renseigner.

– Pourquoi as-tu besoin d'un domestique ? demanda le maître.

– Je n'ai pas justement besoin d'un domestique, répondit Uli, mais j'ai cru que Käthi serait une bonne femme pour moi.

– Ah ! ah ! reprit le maître, mais tu m'as énuméré à propos de Käthi ce qui fait un bon valet, et non pas ce qui fait une bonne femme ; or une

femme et un valet, non seulement ce sont des écrevisses qui ne se ressemblent guère, mais un bon valet peut être une mauvaise femme, et un mauvais valet une bonne femme. À quoi cela te servira-t-il, si ta femme fait le domestique, et s'entend au ménage comme une génisse à jouer du violon ? Et c'est le cas avec Käthi. Oui ! elle fauche, elle conduit le fumier, comme une fille peut le faire ; elle vous tasse le fumier à pieds nus, que ça l'éclabousse jusqu'au dessus des jarretières, mais elle n'est pas capable de faire une soupe qu'on puisse distinguer de n'importe quel brouet. C'est la mère qui tient le ménage, et ce n'est que quand elle est malade que les filles fourrent dans la marmite tout ce qu'elles trouvent en disant qu'elles doivent faire la cuisine, mais quelle cuisine ! un cochon propre n'en voudrait pas. Quand le père n'est pas à la maison, chacune cuit pour soi ce qui lui plaît. Pourvu qu'elles prodiguent le beurre, les œufs et la farine, elles se figurent que le mélange doit être bon. Il n'y en a pas une qui saurait te raccommoder un trou ; je ne crois pas qu'aucune ait jamais eu un dé à son doigt. C'est un vrai gâchis dans la maison. Il y a assez de choses, mais chacun en emploie ce qu'il peut, et personne ne compte. C'est pourquoi ces gens-là ne sont pas riches : ça va chez eux plutôt en reculant qu'en

avant, comme partout où il n'y a point d'ordre. Käthi a beau dire, il n'y aura jamais grand'chose pour chacune des filles ; la fortune est en terres, ces terres les garçons les retiendront, les filles pourront voir alors ce qui leur restera.

Quant aux cousines d'Argovie, j'en ai aussi déjà entendu parler, mais ce ne sont que des espèces de sucres d'orge qu'elles donnent à sucer aux gens. Il n'y a rien de certain dans ce que disent ces filles. Elles se vantent beaucoup trop, tellement qu'on est forcé de se dire qu'elles doivent en avoir besoin. C'était déjà comme ça avec la mère. Elle m'avait presque ensorcelé, et je m'en serais joliment repenti. Oui ! je crois que tu obtiendrais Käthi, mais qu'en ferais-tu ? De longtemps encore elle n'aura pas d'argent ; il te faudrait, au contraire, faire le service de valet, tout en étant le gendre, et sans salaire ; ou bien, si tu voulais commencer quelque chose, il te faudrait engager une servante pour faire le ménage, pendant que Käthi tapoterait ton fumier. Et puis elle n'aurait l'œil à rien, et quand elle ne pourrait pas vilipender le lait de quatre vaches, elle crierait misère. Tu ne saurais croire combien souvent on est volé avec ces filles de paysans, dont on faisait grand état, et qui sortent d'un gros train de maison. Souvent elles ne savent, pour l'amour de Dieu, absolument

rien que de se servir mal à propos d'un outil, sans jamais regarder où on le range. Quand elles ne peuvent se plonger dans le lait et le beurre jusqu'au cou et y barboter, elles trouvent qu'elles sont malheureuses, et si elles n'ont pas toujours la tailleuse derrière elles, et la couturière devant, elles sont fagotées de telle façon qu'on ne sait plus ce qui est le beau ou le mauvais côté. Si l'on ne peut pas avoir des servantes, ou si celles-ci n'ont pas plus d'escient que leur maîtresse, on ne sait souvent, dans une pareille maison, où mettre le pied ; et, quant au manger, on dirait que les poules l'ont gratté du fumier. En revanche, elles veulent tenir la charrue et croient que ça consiste à rester quelques jours, du matin au soir, dans les champs avec les domestiques. Dans l'intervalle des gros ouvrages, elles paressent généralement. Si tu avais le malheur d'accrocher une fille pareille, elle te répéterait tous les jours de l'année et, dans les longs jours, deux fois par jour, comme elle était choyée à la maison, et quelle maison c'était, et comme elle est mal chez toi, et quelle oie elle a été de prendre un petit valet, quand elle pouvait en avoir tant d'autres.

Voilà ce que je pense, Uli ; fais ce que tu voudras, mais puisque tu m'as demandé mon avis, je ne te la conseille pas.

Uli avait écouté religieusement et dit enfin :

– Eh ! bien, j'irai ôter mon pantalon du dimanche. Vous m'avez fait sortir de la tête cette fille de paysan, mais vous pouvez avoir raison. Si l'on veut prendre une femme, il ne faut pas chercher un domestique, et je pourrais n'en rien avoir de plus qu'une bande d'enfants et une mauvaise femme qui ne saurait rien surveiller et n'aurait jamais assez. Si vous ne m'aviez pas mis en garde, je serais allé, et je me serais peut-être encore plus enferré qu'avec Stini ou Ursi. C'est quand même une bonne chose que d'avoir quelqu'un qui est plus sage que soi.

– Oui, dit le maître, c'est commode ; mais alors il faut le consulter et le croire, sans quoi cela ne sert de rien.

– Vous avez raison, reprit Uli ; je suis arrivé à être assez sage pour cela. J'ai à vous remercier.

– Je l'ai fait de bon cœur ; bonne nuit ! répondit le maître.

– Bonne nuit ! dit Uli.

– Mais, écoute, ajouta le maître, ne va pas raconter ce que je t'ai dit.

– Pas de danger ! ces choses-là, je les garde pour moi.

CHAPITRE XI

*Comment un valet se forge des projets
et comment un brave maître l'aide à
les réaliser.*



Ainsi passèrent pour le moment les velléités de mariage d'Uli. Il redevint le domestique zélé qui voue toute son attention à son service. Ses chevaux étaient les plus beaux au loin à la ronde, ses

vaches reluisaient de propreté et l'on n'avait jamais vu, disait le maître, un si beau tas de fumier que le sien.

— Quand on s'y entend, ajoutait-il, on peut avec la même quantité de paille faire la moitié plus de fumier qu'un autre. On n'a qu'à voir chez nous. J'ai déjà eu bien des valets, mais quand je le leur disais, ils persistaient dans leur vieille habitude, et riaient du coin de la bouche. Rien ne me met plus en colère qu'un gaillard présomptueux, qui ne comprend rien et qui ne veut pas qu'on redresse ses erreurs, qui se figure au contraire que le maître n'a rien à voir dans ses propres affaires. Ce sont ceux-là qui n'apprennent jamais rien, et que finalement personne ne veut plus prendre comme journaliers, même à raison de dix kreutzer par jour.

Uli s'occupait aussi des travaux hors de la maison ; il s'entendait à merveille à conduire, et ses quatre chevaux tiraient si doucement, mais si régulièrement, qu'ils faisaient au moins un tiers plus d'avance que d'autres ; autant le char pouvait porter, autant ils traînaient sans jamais reculer. Au labour, il en eût remontré à un vieux paysan, et pour semer on ne l'égalait pas facilement. Le maître pouvait lui laisser même le soin de semer

les petites graines, le lin, le chanvre, et sa maîtresse disait souvent qu'elle ne voyait pas de différence que son mari eût semé ou bien Uli. Le maître tenait le même langage. Les choses allaient, à un cheveu près, aussi bien à la maison qu'il y fût ou non.

— On ne sait pas, dit-il, combien on se trouve mieux d'avoir un domestique qui a son service à cœur et à qui on peut confier quelque chose, plutôt que d'avoir une souche, un sans cervelle, qui nous fait aujourd'hui une saleté et demain une bêtise. Je l'ai déjà dit bien des fois, on m'a répondu : « Tu as de la chance, tu peux payer un beau gage, mais nous avons des intérêts à servir, nous ne pouvons pas avoir des valets à quarante couronnes ; il faut nous contenter à moins. » À quoi j'ai répondu à mon tour que, si l'on voulait bien compter, on trouverait que les valets les meilleur marché sont ceux qui reviennent le plus cher. Mais les gens n'ont pas voulu comprendre.

Jean parlait souvent ainsi et était fier de son valet. Uli avait, en effet, peu à peu, vu ses gages portés à quarante couronnes et il en avait, chaque année, mis au moins la moitié de côté. Cependant il était bien habillé, et il avait plus de chemises que beaucoup de fils de paysans, et encore des

bonnes ! Il avait bien plus de cent couronnes à la Caisse d'Épargne et se considérait déjà comme un homme fortuné. Cependant, de même que la faim vient en mangeant, il arrive souvent qu'à mesure qu'on devient économe et qu'on gagne, on devient impatient d'amasser davantage. Il nous semble qu'on ne peut pas attendre jusqu'à ce qu'on ait amassé une somme considérable. C'est là une maladie qui atteint plus ou moins tous ceux qui arrivent à posséder quelques couronnes, et qui ont l'idée fixe de devenir riches. Elle s'empara aussi d'Uli, et il lui semblait de deux choses l'une : ou bien il devait commencer quelque chose pour son compte, ou bien chercher à obtenir des gages encore plus forts, par exemple soixante couronnes ; il serait à même de les gagner dans un autre endroit, et s'il pouvait obtenir une bonne place comme valet d'écurie, il arriverait aisément à cent couronnes. Sans doute, il lui en coûterait de quitter sa place, car il aimait tous les gens de la maison, mais, après tout, chacun pour soi.

L'automne était venu. Les arbres pliaient sous les fruits, les prairies étaient remplies de vaches, les champs de pommes de terre, les poiriers de petits écureuils, les forêts de chasseurs, le vignoble de vendangeurs. Jean avait ramené ses chevaux des champs et bourrait sa pipe sur la galerie pour la savourer avant le souper. Sa femme monta de la cave où elle était allée ranger des fruits sur des claies, et, reprenant péniblement sa respiration :

– Écoute, Jean, dit-elle, je ne sais que faire, voilà, dans la cave, mes rayons garnis jusqu'au haut et il y a encore aux arbres de quoi remplir des milliers de corbeilles. Tu devrais voir ce qui en est. Cela ne peut plus rester longtemps ainsi. Quand même le fruit n'a presque pas de valeur, c'est pourtant toujours quelque chose, et cela vaut mieux que de le laisser pourrir et de n'en rien tirer. Le bon Dieu l'a fait croître, il faut l'employer.

– Je ne voudrais pas commettre un péché, femme ! J'y ai souvent pensé aussi. Veux-tu aller demain porter ces fruits au marché ? J'ai toutes sortes de choses à faire. Il me faudrait m'enquérir d'une vache, aller chez le boucher qui ne m'a pas encore payé le veau, parler avec un écrivain pour des affaires de la commune, et j'avais pensé que tu ferais bien d'aller au marché. Tu pourrais voir là si

un fabricant de vinaigre ou un distillateur ne prendrait pas toutes nos pommes en bloc.

– Mais à quoi penses-tu, Jean, je ne pourrais pas m'absenter. Sans parler de tout le reste, nous avons les tailleuses en journée. Pense donc à ce que cela veut dire ! Il me faudra leur préparer de la toile et du fil pour toute la journée. Je crois bien qu'elles ne demanderaient pas mieux, mais, moi pas ! Je gagne bien plus en restant à la maison. Je n'aime d'ailleurs pas à laisser seules tout un jour les couturières. Ça irait drôlement ! Va plutôt, toi, avec le cheval et la voiture et prends avec toi une petite charge de pommes.

– Non ! femme, ce n'est pas un bon calcul, répondit Jean, demain le marché sera encombré, tout le monde y apportera sa cargaison et on n'y gagnera pas ce que l'on perd à avoir un cheval et un char qui ne font rien. Je veux cependant les prendre. Je n'aime pas à aller à pied. Il y a du fumier à conduire, mais on s'en tire aussi bien avec trois chevaux qu'avec quatre, on ne peut pas charger beaucoup à la fois et le terrain est trop mouillé.

– Tu as raison d'aller en char, mais alors il faut que tu prennes une motte de beurre avec toi. Je vais te la préparer. Demain je pourrai donner aux tailleuses des tartines au beurre avant midi. C'est

pour elles une chose rare et ça fera peut-être qu'elles mangeront moins à midi. Il n'y a, pour l'amour de Dieu, pas moyen de s'en tirer avec la nourriture, quand elles sont là.

— Uli, dit le maître, quand le soir fut venu, prépare-moi donc Bless demain matin, et nettoie le char, il y a longtemps qu'on ne s'en est servi. Je n'aime, pardieu, pas circuler comme les gens d'Argovie ou des environs de Berne, avec un char qui a de la crotte d'un an dans les roues, les jantes, les moyeux, et de l'herbe dans toutes les fentes. On pourrait croire qu'ils ne savent pas laver un char. Ça doit être propre autour de leurs maisons !

Les tailleuses se mirent à rire et chacun sut gré à Jean d'avoir dit un mot à l'adresse des paysans des environs de Berne.

Au matin, le superbe Bless et la voiture à la bernoise, bien propre, stationnaient devant la maison. La paysanne noua encore un mouchoir autour du cou de Jean, arrangeant son col de chemise, comme elle pensait qu'il lui allait le mieux, lui mit un foulard dans la poche, après s'être assurée que celle-ci n'avait pas de trou, puis elle lui demanda : « As-tu tout ? » Jean tâta toutes ses poches, il lui manquait encore de l'amadou que sa femme alla aussitôt lui chercher dans la cuisine. Dehors, le

beurre était arrangé dans une corbeille cintrée et recouvert d'un beau drap blanc à bords rouges. Jean monta sur le char après avoir fait à Uli toutes ses recommandations ; derrière lui était la paysanne qui lui tendit la corbeille en lui disant :

– Mets-la, en attendant, sur le siège ; mais si une jolie femme te demande à monter sur le char, il ne faut pas le lui refuser. Je ne suis pas jalouse comme la paysanne de Gufe qui poste des gens sur le chemin et les paye pour lui raconter avec qui son mari a fait le voyage, afin qu'elle le sache avant même qu'il soit rentré, mais ne reviens pas trop tard et rapporte la corbeille et le drap. As-tu tout ?

– Oui ! dit Jean, Dieu vous garde ! Soignez-vous bien ! Hue ! à la garde de Dieu !

Le Bless se mit à trotter majestueusement. Uli se tenait sur le chemin et la paysanne sur la galerie, tous deux suivant des yeux le maître, superbe sur son siège. Au bout de cent pas, comme Uli allait rentrer l'écurie, Jean s'arrêta.

– Cours vite, Uli, cria la paysanne, il a oublié quelque chose. Je m'étonne seulement qu'il ne laisse pas une fois sa tête quelque part. Il n'y en a pas de plus oublieux sous le soleil, grommela-t-elle, pendant qu'Uli courait et que le maître lui di-

sait qu'il avait laissé ses papiers dans la Stübli. Sa femme n'avait qu'à les donner. Ils étaient tout préparés.

La paysanne avait de loin déjà compris la commission et apporta les papiers à Uli. Le maître alors continua sa route, et sa femme en rentrant dans la chambre pour mettre tout en ordre, se disait : « Je suis contente quand, enfin, il est loin ; on a toujours quelque tracas avec lui, il ne peut jamais partir et il oublie quand même toujours quelque chose.

Cependant, Jean trottaut au marché. Chemin faisant, il examinait partout les travaux de l'automne, les champs ensemencés, les pommes de terre qui n'étaient pas encore arrachées ; il regardait les fruits qui pendaient aux arbres et observait s'il n'y avait pas, ça et là, une belle espèce qu'il ne possédât pas encore.

Devant lui, il aperçut une petite femme élancée, un lourd panier au bras, et qui, de temps en temps, tournait vers lui un visage rosé.

– Hue ! Bless ! cours un peu !

Mais à peine le cheval avait-il pris son élan, qu'il le retint et demanda à la femme :

– Anne-Mareili, veux-tu monter ?

Celle-ci s'arrêta et répondit :

– Volontiers ! si je ne te gêne pas. Je t'ai déjà reconnu de loin et je me disais : « S'il veut me prendre avec lui, je ne refuserai pas. »

– Eh ! bien, donne-moi ta corbeille, reprit Jean.

Il repoussa le tablier de cuir, rangea la corbeille sous le siège et tendit une main à la femme pendant que de l'autre il contenait Bless avec peine.

– Ah ! me voilà au haut ! dit Anne-Mareili. Ça me va trop bien ! ma corbeille m'aurait tourmentée, si j'avais dû la porter jusqu'au bout, mais j'ai tant de choses à acheter que j'ai voulu prendre tout ce que je pouvais vendre afin de gagner, si possible, ce dont j'aurais besoin.

– Vous n'avez donc plus d'argent à la maison ? dit Jean.

– Je ne dis pas ça ! répondit Mareili, une jeune voisine très active, mais tant qu'on a quelque chose à vendre, qui ne rapporte rien, il faut s'en défaire et ne pas sortir de la maison l'argent qu'on a.

– Eh ! bien, pour une jeunesse comme toi, tu n'es pas la moins avisée.

– Oh ! il n'est pas prouvé que les plus vieilles soient les meilleures, ni les plus sages. Bien sou-

vent, si les jeunes pouvaient faire ce qu'elles voulaient, cela n'en irait que mieux. Ce n'est pas que je veuille me plaindre, mais bien souvent je me suis dit que la mère de mon mari a une manière de faire qu'il vaudrait mieux qu'elle n'eût pas. Je ne dis rien, parce qu'on ne peut habituer les vieilles gens autrement, et ce serait absurde de la part d'une belle-fille de vouloir toujours faire les choses à son idée. Quand on est jeune, il faut savoir supporter ; quand nous serons vieux, nous n'aimerons pas non plus qu'une jeune vienne nous tracasser en prétendant faire mieux.

Jean répondit comme il convenait à un homme tel que lui. Tout en causant ainsi, ils passaient au travers d'une foule grossissante de gens de toute espèce ; on saluait à droite, à gauche, et Anne-Mareili avait l'air parfaitement heureuse, presque fière sur ce beau char, à côté de ce superbe paysan. Lorsqu'ils furent enfin arrivés, elle sauta à terre la première, reçut les deux corbeilles et dit :

— Si tu veux me confier la tienne, je vendrai ton beurre aussi ; l'une ira avec l'autre et je ferai de mon mieux. Je sais bien que les hommes n'aiment pas cette besogne.

— Anne-Mareili, répondit Jean, tu me fais un grand plaisir, mais je vais te porter les paniers

jusqu'au marché au beurre. Cela m'est plus facile qu'à toi.

Anne-Mareili faisait des compliments. Cependant elle accepta. Jean lui demanda quand elle voulait s'en retourner. Il la ramènerait, il pensait ne pas rentrer tard. Elle répondit que cela pourrait durer trop longtemps pour elle ; il n'avait qu'à lui dire où elle pourrait le trouver vers midi ; elle lui apporterait l'argent alors et on pourrait toujours voir comment on s'arrangerait.

Jean alla à ses affaires, régla différentes choses et midi fut bientôt là. À ce moment-là, il lui sembla que derrière lui, au milieu de la foule, quelqu'un l'appelait :

– Eh ! cousin, écoute donc ! Jean ! attends-moi !

Il s'arrêta enfin, regarda autour de lui, quand il s'entendit appeler encore une fois. Il s'arrêta de nouveau jusqu'à ce qu'un petit homme, vieux et infirme, se fût frayé un chemin jusqu'à lui et lui dit, encore tout haletant :

– J'ai cru que je n'arriverais pas jusqu'à toi, cousin Jean !

– Eh ! bonjour, cousin Joggeli, dit Jean, j'aurais pensé à la mort plutôt qu'à vous voir ici ? Qu'est-ce qui vous amène de si loin au marché ?

– Je suis venu justement pour te voir, j'ai quelque chose à te dire, si tu as le temps de m'écouter.

– Pourquoi pas, cousin, dites seulement.

– Oui, mais pas ici ! Ça ne me convient pas ; si nous pouvions aller dans un endroit où tout le monde ne vient pas, cela m'irait, mais je ne connais personne ici.

– Venez seulement, cousin, je sais où il nous faut aller. Là où j'ai dételé, l'hôtesse nous donnera bien une petite chambre ; elle m'est encore cousine d'un peu loin, et quand je désire quelque chose, elle ne dit jamais non quand c'est possible.

Un moment après, ils étaient assis dans la gentille chambre à coucher de l'hôtesse, qui s'était confondue en excuses de ce qu'elle n'en avait pas une autre à leur offrir, mais, ce jour-là, tout était plein comme jamais. Du reste, ils y seraient tranquilles. Mais que faudrait-il leur servir ?

– Je pense, une bouteille d'abord, dit le cousin, puis, quand il sera midi, quelque chose à manger.

– Que voulez-vous manger et quel vin faut-il apporter ?

– Apportez du bon et à manger ce que vous aurez, mais, en tout cas, de la viande faite. Je ne puis

absolument rien avaler quand elle n'est pas tendre. Autrefois, cela m'était bien égal, mais à présent, je sens l'âge partout et, souvent, je voudrais n'être plus là.

— Eh ! mais, cousin, dit Jean, on ne s'en aperçoit pas ; et si vous vous plaignez, vous, que dirons-nous, nous autres, qui n'avons pas la dixième partie de votre fortune ?

— Écoute, cousin, la richesse ne fait pas tout ; j'en fais l'expérience tous les jours, et c'est précisément ce qui me chagrine, et pourquoi je suis venu aujourd'hui pour te parler. Tu sais, j'ai un grand train de maison, et il faut que j'aie beaucoup de gens pour travailler le domaine. Ma vieille et moi, nous sommes trop âgés et nous ne pouvons pas continuer ainsi. Mon garçon Jean est devenu trop monsieur chez les Welches pour travailler à la terre, il faudra que je lui achète une auberge. Je ne puis que le compter pour rien, si ce n'est que de temps en temps il se montre, quand il a besoin d'argent ou d'autre chose. Ma fille Elisi ? Un rien du tout. Elle a cru qu'elle serait lésée si elle ne pouvait aussi aller apprendre le français, et maintenant, Dieu me pardonne, elle n'est pas autre chose qu'un meuble en mauvais état. Elle tricote quelquefois à l'ombre, et se figure qu'on veut la

pendre dès qu'on lui demande de toucher à quelque chose. Elle fait alors une mine de fromage frais. Tu peux te représenter comment cela va avec la masse de gens que j'emploie. L'un gaspille d'un côté, l'autre d'un autre, le travail ne se fait qu'à moitié, la terre devient toutes les années moindre, le domaine ne me rapporte plus rien, et ce qu'il rapporte est mangé par les frais. Ma parole ! si je n'avais pas encore d'autres capitaux, je ne pourrais pas y tenir, et cela, dans un domaine comme il n'y en a peut-être pas une douzaine dans tout le district de Berne. J'ai cru que j'avais un bon maître-valet ; je lui ai tout confié. Voilà onze ans qu'il est chez moi ; j'aurais bâti une maison sur lui, tant il a su m'enjôler. Et aujourd'hui, que me fait-il ? ne me vend-il pas, cette canaille, soixante mesures de blé et le meunier ne m'en paie que cinquante ? Les coquins se sont partagé le reste. Et pareille chose est souvent arrivée. C'est un journalier, dont je suis le parrain, qui m'a découvert un jour le pot aux roses. Il ne pouvait plus, m'a-t-il dit, garder sur le cœur les tours qu'on me jouait. Il fallait qu'il me parlât, mais, pour l'amour de Dieu, je ne devais pas le trahir. Tous le savaient bien, mais pas un ne m'aurait dit un mot, parce qu'ils sont tous les mêmes.

Tu peux te représenter à quoi j'en suis. Que me faut-il faire ? Vendre, je ne veux pas, quand même le fils serait d'accord. Il pourrait bien, un jour, ou du moins ses enfants, être content que j'aie gardé le domaine. Je ne veux pas non plus d'un fermier. Je n'aurais plus rien à commander, et le domaine serait bientôt en déroute. Crois-moi ou non, je ne puis mourir tranquille tant qu'il n'est pas de nouveau dans de bonnes conditions ; mon père me l'a laissé en bon état. Comment pourrais-je aller le retrouver si je laisse, moi, en mauvais état ce qu'il m'a transmis ? Je voudrais trouver un maître-valet qui eût de la poigne et de la tête, à qui je puisse m'en rapporter, qui comprenne tout comme il faut, et auquel je puisse me fier. Mais il faudrait qu'il fût d'un autre endroit ; autour de moi tout est conjuré contre moi, et ils me considèrent tous comme des vautours un cadavre, avant même que je sois mort. Je me suis dit que, peut-être, tu pourrais mieux que personne m'aider à trouver quelqu'un. C'est pourquoi je suis venu exprès, avec l'idée que je te rencontrerais. Quant aux gages, je n'y regarderais pas. Je donnerais soixante couronnes, s'il le fallait ; je ne regretterais même pas cent couronnes, si je trouvais quelqu'un comme je l'entends.

Jean était devenu silencieux, et quand le cousin eut fini, il ne répondit rien. Sur ces entrefaites l'hôtesse entra, mit la table et dit qu'ils devraient se contenter aujourd'hui de ce qu'il y aurait. Un jour de marché pareil on ne pouvait pas donner ce qu'on voudrait ; elle ne savait pas comment ils trouveraient le dîner, bien qu'elle eût choisi aussi bien que possible.

Le cousin causait de toutes sortes de choses avec elle. Jean ne disait presque rien. Une servante entra, demandant si Bodenbauer était là ; une femme qui était dehors voulait lui parler.

– Un rendez-vous ! plaisanta l'hôtesse.

– En tous cas, dit la servante, c'en est une jolie.

Dès que Jean fut sorti, le cousin demanda s'il était un homme à ça. Il ne l'aurait pas cru !

– Eh ! non, répondit l'hôtesse, il n'y a point de mal. C'est un tout brave. C'en est sans doute une qui voudrait profiter de sa voiture pour retourner à la maison.

Jean rentra là-dessus, et, confirmant le dire de l'hôtesse, ajouta que c'était une voisine qui avait vendu son beurre pour lui. Elle n'avait pas voulu attendre, et s'en retournerait avec un autre, si la chose s'arrangeait.

– Bien fâché, répondit le petit vieux, si je me suis trouvé à ton chemin, Jean. Il m'a semblé, depuis longtemps, que tu attendais quelqu'un. Tu ne m'as écouté qu'à moitié et tu ne m'as pas répondu.

– C'est que j'avais quelque chose dans l'esprit, et j'ai été combattu avant de savoir si je voulais vous le dire. Mais, à présent, je veux parler à cœur ouvert. J'aurais justement un valet comme il vous en faut un, mais je le regretterais. Je n'en trouverai pas facilement un pareil ; mais je ne voudrais pas faire obstacle à son bonheur.

– Vrai ? dit le cousin. Mais alors pourquoi veux-tu le laisser partir ? Qu'est-ce que tu crains de lui ?

– Absolument rien, répondit Jean. Il me convient parfaitement ; je n'en voudrais pas un autre. Mais il cherche un plus gros salaire, et il le mérite, il peut diriger un train de campagne, comme le meilleur paysan. En outre, il est fidèle, on pourrait le laisser en présence du trésor d'un roi, il ne ferait pas tort d'un kreutzer. Tout est en sûreté avec lui.

– Ce serait bien là ce qu'il me faudrait, dit le cousin. Et que penses-tu ? Viendrait-il chez moi pour quarante couronnes ? C'est déjà un beau denier.

– C'est justement ce que je lui donne, répondit Jean. Cousin, si vous le voulez, il vous coûtera soixante couronnes, pas un kreutzer de moins.

– Est-il de ta parenté ?

– Non, c'était un pauvre garçon quand il est entré chez moi.

Le cousin se livra encore à une minutieuse enquête jusqu'à ce qu'il se décidât à accompagner Jean à la maison, pour voir le valet de ses propres yeux. Jean regrettait presque d'avoir dit un mot.

Ils firent bientôt atteler, et le cousin paya tout l'écot, bien que Jean s'en défendît. Lorsqu'ils descendirent pour monter en voiture, Anne-Mareili était de nouveau là.

– Une belle affaire qui m'arrive ! dit-elle. Barri-Uli m'avait promis de me prendre avec lui ; il voulait seulement faire encore une commission, et m'avait dit de l'attendre ici. J'ai attendu, j'ai cherché après lui, mais je n'ai pas pu le trouver. Et maintenant, s'il me faut retourner à pied à la maison, j'arriverai Dieu sait quand. Je me gêne déjà de rester si longtemps sur le marché.

– L'ancienne place est toujours là, répondit Jean, et ils partirent, Jean devant, le cousin derrière, dans son joli char à bancs. Ce dernier, seul

dans sa voiture, ruminait toutes sortes de choses. Lorsqu'ils arrivèrent à environ une heure de Bodenhof, il appela Jean pour lui demander s'il n'y avait pas une forge dans le prochain hameau ; il était obligé de faire consolider un fer à son cheval, sans quoi il le perdrait.

Jean répondit affirmativement et promit de l'attendre. Il y avait, en outre, ajouta-t-il, une petite auberge tout à côté. Mais le cousin n'en voulut pas. La femme qui était avec Jean était pressée, dit-il. Ce n'était pas la peine d'entrer, il les rattraperait.

Jean continua donc sa route. Le cousin Joggeli suivit tout lentement, fit dételer près de l'auberge, et fit semblant de faire remettre un clou au fer du cheval. Tout en détellant, il demanda au valet d'écurie qui était le paysan qui avait passé avant lui, et si cette femme était la sienne.

— Non, dit le valet.

— Ils se font la cour, pensa Joggeli tout haut.

— Je n'en sais rien, répondit le valet. Je n'ai rien entendu de pareil sur leur compte.

— Cet homme a un fameux cheval à son char. J'aurais bien besoin d'un pareil, mais je n'ai rien

trouvé de convenable à la foire. Celui-là est-il le sien ? Et en a-t-il encore d'autres ?

– Oh ! il a une écurie pleine de chevaux !

– En pareil cas, c'est rare qu'on en ait de bien bons. Quand on en a tant, ils sont généralement mal nourris, mal soignés.

– Ce n'est pas le cas chez lui. Il n'est pas homme à agir de la sorte. C'est un de nos meilleurs paysans, et puis il a un fameux domestique, comme on n'en trouve pas au long et au large.

Joggeli se tut, laissa le cheval aux soins du valet d'écurie, entra dans la salle d'auberge et recommença la même enquête, ou à peu près, avec l'hôtesse, tout en buvant sa chopine. Seulement il s'y prit tout autrement, mais il arriva à la même conclusion : c'est que son cousin Jean était, pour autant qu'on pouvait le savoir, un tout à fait brave homme, que sa compagne dévouée était une femme honorable, sur le compte de laquelle il n'y avait rien à dire, et que Bodenbauer avait un valet de ferme renommé, qu'on aurait déjà bien des fois voulu lui débaucher. Mais le maître et le valet tenaient trop l'un à l'autre et ne voulaient pas se séparer.

– Mais n'y a-t-il pas eu tout dernièrement quelque chose entre eux ? demanda Joggeli.

– Rien du tout que je sache, lui répondit-on. Ils ont bu ensemble une bouteille ici, encore dimanche passé. Je ne sais rien de plus précis.

Pendant ce colloque, Jean était arrivé au logis toujours accompagné d'Anne-Mareili, et quand sa femme s'approcha de la voiture et lui prit son fouet :

– À présent, femme, lui dit-il, tu vas être bien gentille, sans quoi Anne-Mareili restera avec moi.

– Il faudra alors me donner de la peine, répliqua aimablement la paysanne. Puis elle déchargea les paniers, fit entrer Anne-Mareili, en lui disant qu'elle avait préparé le café et qu'il fallait qu'elle en prît une tasse. Celle-ci refusa, ajoutant qu'elle en trouverait à la maison, qu'elle aurait déjà voulu descendre plus tôt de voiture et qu'elle connaissait des femmes avec les maris desquels elle ne voudrait pas pour vingt batz rentrer ainsi jusque chez elles.

– As-tu vu que j'étais si jalouse ? demanda en riant la paysanne. Je suis trop vieille pour cela. Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas eu un temps où ça me donnait un coup quand Jean en regardait une autre. Il me semblait alors qu'il aurait dû boudier toutes les femmes et toutes les filles, excepté moi.

Mais ça vous passe peu à peu, quand on voit qu'on n'a pas de motifs d'être jalouse.

Là-dessus elles se mirent à raconter des histoires de femmes jalouses, jusqu'à ce que la paysanne se leva en disant :

– Qu'est-ce que ce char qui vient du côté de la maison ?

– Ah ! c'est vrai, répondit Jean, j'avais oublié. C'est le cousin Joggeli, de la Glungge. Il vient coucher chez nous.

– Et tu n'en dis rien ? Tu es toujours le même ! Qu'est-ce qu'il veut ? pourquoi vient-il ? Il y a des années qu'il n'a pas été ici.

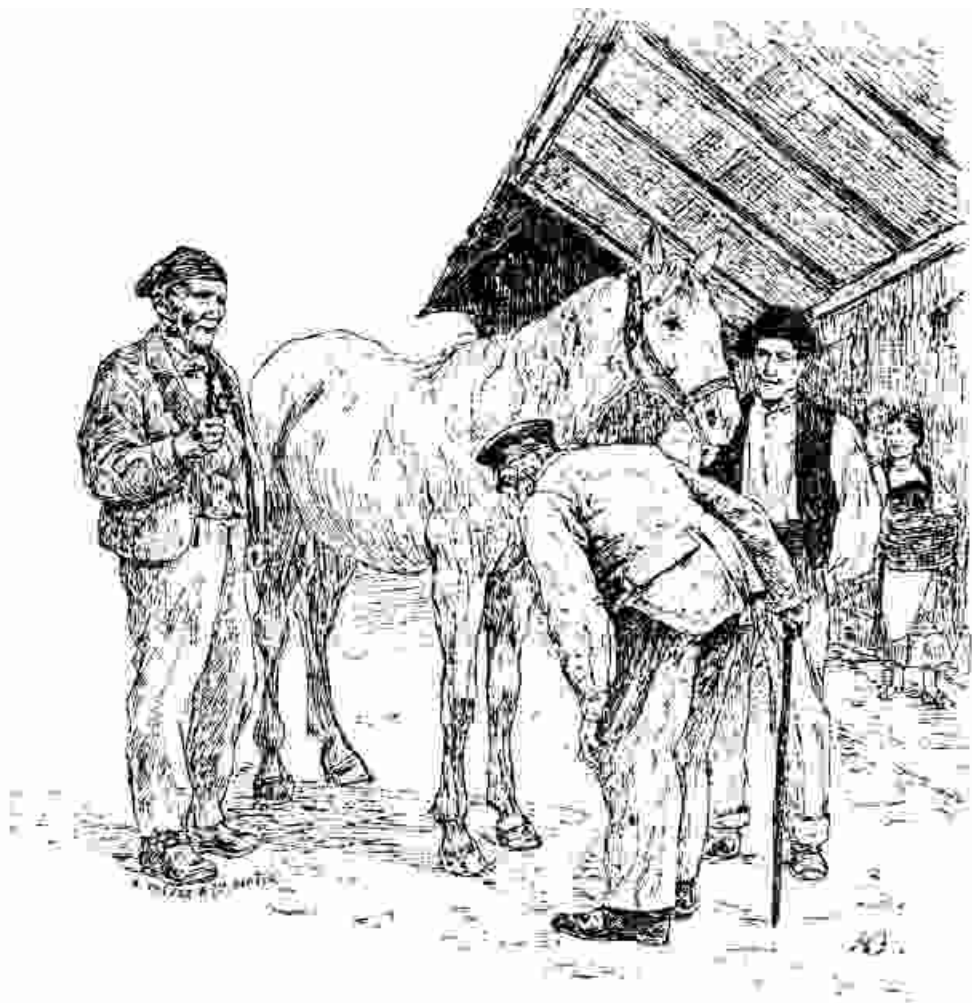
– Tu l'apprendras tout à l'heure.

Anne-Mareili prit congé, et passa à côté du cousin au moment où il arrivait.

Près de la maison, tout était préparé pour recevoir le cousin, qui descendait du char, un peu trébuchant et péniblement, pendant qu'Uli accourait prendre la bride du cheval.

– Frotte-le-moi un peu et ne lui donne pas tout de suite à manger, dit Joggeli. Vous fourragez pourtant avec du foin ? demanda-t-il à Jean.

Ce ne fut que lorsqu'il fut tranquille sur tout qu'il se décida à entrer d'un pas chancelant. Il était à peine assis qu'il demanda : Était-ce Uli ?



– Oui, répondit Jean.

– Il me paraît un peu jeune et étourdi.

– Il a bientôt trente ans, et il est leste de ses jambes, mais j'aime encore mieux ça que quand ils ont l'air d'avoir des quintaux dans les mollets.

Après avoir ainsi répondu, il descendit à la cave pour chercher du vin et du fromage ; comme il passait devant la cuisine, sa femme lui dit :

– Qu'est-ce qu'il a à s'informer d'Uli ? Que lui veut-il ?

– Je n'ai pas le temps de te le dire maintenant, répondit, Jean ; entre, tu entendras toi-même.

– Qu'est-ce donc qu'a Jean ? pensa-t-elle. Il est tout chose et ne m'a jamais rudoyée de cette façon.

Dans la chambre, le cousin recommença ses jérémiades, racontant comme ils étaient de pauvres dupes, et à peine Jean était-il sorti pour jeter un coup d'œil sur l'ouvrage de la journée, qu'il demanda :

– Cousine ! Qu'est-ce qu'il a donc avec Uli, votre valet ? Jean me l'a offert comme maître-valet.

– Pas possible ! s'écria la paysanne, Uli est le meilleur valet qu'on puisse trouver ; nous n'en avons jamais eu de pareil.

– Ah ! dit le cousin, mais comment se conduit-il avec les femmes ? Il m'a l'air d'être un gaillard d'entre les pires.

– Lui ? dit la paysanne. Ah ! si seulement il n'y en avait pas de plus mauvais. Voilà plus d'une année qu'il n'a jamais été la nuit hors de la maison.

– Ah ! ah ! répondit le cousin, Jean est rentré avec une jolie petite femme et il l'a reconduite à la maison. Qui était-ce ?

– C'est notre voisine, une tout à fait brave femme. Je l'aime beaucoup, et sa maison est une des seules où j'aille quelquefois.

– Bien ! bien ! alors Uli ne vous est pas particulièrement à charge ?

– Qui dit cela ? Jean ne sera pourtant pas si bête que de vouloir le renvoyer, sans quoi j'aurais aussi mon mot à dire.

Sur ces entrefaites, Jean rentra et se mit à causer de choses indifférentes. Sa femme sortit et le cousin reprit :

– Dis donc, cousin, il me semble que ta femme s'entend très bien avec Uli. Il lui tient au cœur.

– Oui ! dit Jean, elle n'a encore tenu à aucun comme à celui-là. Elle a toujours eu à se plaindre des autres, mais, depuis bien des années, elle n'a jamais dit un mot de celui-là. C'est une tout autre vie.

– Il ne serait peut-être pas mauvais qu'ils fussent séparés, continua Joggeli. Ah ! je ne veux rien dire de mal, cependant, il n'est pas toujours bon

que les femmes et les valets soient trop bien ensemble.

– Oh ! reprit Jean, cela ne fait rien tant que les femmes sont encore mieux avec leurs maris qu'avec les valets. Et c'est le cas chez nous. Moi et ma femme, c'est tout un et aucun de nous deux ne se ligue contre l'autre, ni avec les enfants, ni avec les domestiques ; depuis quelque temps, nous marchons d'accord avec ces derniers et ils n'ont point d'acointance entre eux contre nous ; nous nous en trouvons très bien.

– Eh ! je ne sais pas, dit le cousin, quand les domestiques s'entendent trop bien, le maître a toujours à se plaindre. Si tous avaient fait les mêmes expériences que moi, il y en a bien qui parleraient autrement.

La paysanne ne pouvait tirer au clair le sens de cet échange de paroles jusqu'à ce qu'enfin, à table, on entama de nouveau le chapitre d'Uli et qu'elle dut se convaincre qu'il était sérieusement question d'une place pour lui chez Joggeli.

– Mais ! Jean, dit-elle alors, penses-tu à ce que tu fais ?

– Je ne veux pas, répondit-il, empêcher le bonheur d'Uli.

– Oui ! mais tout ce qui brille n'est pas or, répliqua-t-elle à demi voix, en gagnant la porte.

Là-dessus, le cousin fit chemins et manières pour qu'on fît venir Uli, avec qui il voulait causer. Jean pensait que cela ne pressait pas pour ce soir-même ; il ferait tout voir au cousin le lendemain, et ce dernier pourrait toujours faire ce qu'il voudrait ensuite ; mais le cousin alléguait qu'il devait partir de bonne heure, qu'il tenait à terminer cette affaire le jour même et qu'il fallait faire venir Uli pour qu'il pût enfin dormir de nouveau tranquille.

Uli était fort intrigué de savoir ce qu'on lui voulait dans la Stübli et se tenait sur le pas de la porte. Le cousin remplit son verre, le porta à Uli et lui dit :

– À ta santé ! viens et assieds-toi. Je voudrais causer avec toi.

Puis il se mit en devoir de lui expliquer comment Jean le lui avait offert comme maître-valet, tel qu'il en désirait un, quel beau salaire il lui donnerait, et comme quoi, s'il était content, il ne refuserait pas d'aller encore plus loin.

– Si tu as envie de venir, conclut-il, fixe le gage que tu veux. Nous réglerons l'affaire de suite.

Uli était absolument abasourdi. Enfin, il répondit qu'il se trouvait très bien comme il était et ne désirait pas du tout s'en aller, mais que, si le maître croyait que ce serait pour son bonheur, il essaierait, quoique malgré lui.

— Essaie seulement, dit Jean, si vous ne vous convenez pas, je suis toujours prêt à te reprendre.

— Eh ! bien, demanda le cousin, quel gage veux-tu ?

— C'est au maître de le fixer pour moi, répondit Uli.

— Que pensez-vous ? dit Jean, soixante couronnes, deux paires de souliers, quatre chemises et des pourboires en sus.

— Pour moi, répondit Uli, ce que le maître fera sera bien fait.

— Hum ! répondit le cousin, c'est un peu beaucoup ? Pour le commencement, on pourrait se contenter de moins, mais je ne veux pas marchander, seulement, pour ce qui est des pourboires, je ne puis rien promettre. Pour les chevaux, c'est le valet d'écurie qui les tire ; pour les vaches, le vacher. Du reste, il n'y a plus grand'chose.

— Eh ! bien, dit Jean, donnez-lui encore de belles étrennes au Nouvel-An, si vous êtes content.

– Cela viendra déjà, dit Joggeli, voilà d’abord vingt batz d’arrhes ; puis, qu’il se présente au temps convenu.

Sur quoi il donna l’argent et la poignée de main, avant que Jean et Uli eussent pu se reconnaître et que la paysanne eût pu glisser un mot.

– J’ai pensé, ajouta Joggeli, que je voulais terminer l’affaire encore aujourd’hui. Sans quoi, elle aurait pu rater. On ne sait jamais ce que la nuit peut amener.

Et Joggeli, le vieux renard, avait parbleu raison ! C’était maintenant au tour de la paysanne de se taire. Elle sentait qu’en ce moment elle ne pourrait parler. Mais, dès que Jean fut auprès d’elle dans l’alcôve, elle commença son interrogatoire :

– Mais, dis-moi donc ! à quoi penses-tu ? Je n’aurais jamais cru que tu serais un pareil niais ? Tu ne m’as pas encore fait un pareil chagrin depuis que nous sommes mariés. Tu es souvent absent ; comment cela ira-t-il quand Uli ne sera plus là ? Ce sera toujours le même regret pour moi. Aller offrir le meilleur des valets à ce vieux fou d’original, qui ne se fie à personne et croit que tous les gens sont des coquins ! Ma parole ! on devrait te donner un tuteur ! Je crois que tu avais bu

un coup quand tu as fait cela. Dis-moi donc où tu as eu l'esprit ?

– Je ne sais pas moi-même, j'ai voulu faire le bonheur d'Uli. Il ne peut pourtant pas rester toujours valet, et pour commencer quelque chose, il lui faut de l'argent. Or, je ne peux pas lui donner un plus gros gage.

Mais sa femme le réfuta sur tous les points ; elle ne voulut rien savoir de ce prétendu bonheur d'Uli qu'il fallait faire, ni d'un plus gros salaire qu'ils ne pourraient lui donner ; bref, elle parla tant et si bien que, cette nuit-là, Jean ne put guère fermer l'œil. De son côté, Uli ne dormit pas, il avait à moitié regret du marché. Quant au cousin, il ronfla si fort qu'on aurait pu croire qu'il arrachait les volets de leurs gonds et faisait descendre les pierres du toit.

Au matin, on eût dit que la désolation avait passé sur la maison, mais le cousin s'en inquiétait peu. Il se mit en devoir de partir, donna à Uli encore un batz de pourboire et s'en alla content.

Uli aurait voulu rompre le marché, et sa maîtresse était bien de cet avis. « Qu'avait-on besoin de se soucier du cousin ? on n'en avait de toute sa vie jamais rien eu et on n'en aurait jamais rien. Il

demeurait par le monde, à sept lieues de là, on ne le reverrait peut-être jamais de la vie.

Uli ajoutait : « Passe encore si j'étais seul dans ce nouveau service, ça me ferait moins, mais avoir là à gouverner trois ou quatre domestiques, sans compter des filles et une masse de journaliers, cela ne me va guère. Je sais bien comment ça ira. Si je ne fais pas d'observations, je ne serai qu'une gachette, et c'est ce que je ne veux pas. Si je veux commander, il y aura du tirage, rien que des disputes et je ne sais pas comment le maître me soutiendra. Il vaudrait mieux renvoyer l'argent, et bien vite.

Mais Jean n'était pas de cet avis : « Ce serait mal agir que de tromper ainsi un étranger, à plus forte raison un cousin. À quoi cela servirait-il ? Ordinairement, ce sont les choses qui au commencement nous répugnent le plus qui tournent le mieux. Maintenant, laissons l'affaire suivre son cours ; on s'en trouvera bien des deux côtés. Si Uli sait s'y prendre en douceur au commencement, et cherche à se bien poser, tout s'arrangera. Hans, le second valet, est bien dressé, et il a de la bonne volonté ; il est bien possible qu'on s'entende facilement avec lui. En tout cas, la chose est telle, on

n'y peut rien changer. Le mieux est qu'on l'accepte et qu'on en parle le moins possible.

Le temps passa et Noël approchait. Tailleurs, couturières, cordonniers, se succédaient dans la maison et, quand même on ne le disait pas, c'était en majeure partie à propos d'Uli dont on remettait la garde-robe en bon état, presque comme s'il se fût agi d'un fils partant pour l'étranger. Tantôt c'était la maîtresse qui consacrait à une chemise un reste de toile qu'elle n'avait su comment employer, tantôt c'était le maître qui dénichait un habit qui était devenu trop étroit, ou un gilet que le tailleur avait manqué.

Un soir, le maître dit :

– Uli, il te faut encore aller chez le ministre chercher un acte d'origine ; vas-y demain, afin qu'on ait le temps de le faire faire.

– Maître, répondit Uli, j'aimerais mieux ne pas y aller. J'aime bien le ministre, je le respecte beaucoup, ses sermons m'ont fait du bien et j'ai appris de lui à comprendre que, si l'on veut être un homme, il faut imiter notre Sauveur ; mais j'ai été un mauvais garnement quand j'ai fait mon instruction religieuse. Il a eu bien du mal avec moi ; aussi, depuis ce temps-là, je l'ai toujours évité et je n'ai pas échangé un seul mot avec lui. Je n'ose pas

me présenter devant lui. Si j'y vais, il croira que je suis toujours le même drôle qu'autrefois, et il me lavera la tête. Vous pourriez, maître, prendre ce certificat d'origine pour moi. Vous êtes bien avec le ministre.

– Non, reprit le maître, il convient que tu ailles toi-même, et s'il te fait une morale, ça ne peut pas te gêner.

Bon gré, mal gré, il fallut qu'il s'exécutât. Mais il lui en coûtait d'aller à la cure ; le cœur lui battait quand on l'introduisit et que le pasteur lui demanda :

– Que veux-tu ?

Il ne trouvait presque plus ses mots et eut de la peine à articuler :

– Un acte d'origine.

Le pasteur consulta de grands registres et demanda :

– Tu t'appelles Ulrich Menk, ton père s'appelait Christian, ta mère Madle Schmöck, et ton parrain était Vrenechbauer. Est-ce ça ?

Uli était tout surpris que le pasteur sût tout cela et qu'il l'eût reconnu. Et pourtant, depuis le temps de son instruction, il avait grandi presque d'un pied. Le pasteur continua à l'interroger.

– Alors, tu vas à la Glungge, dans la commune d’Uflige ? Eh ! bien, tant mieux, si c’est pour ton bonheur. Il y a déjà longtemps que je me réjouis de savoir que tu te conduis si bien. J’ai toujours de la satisfaction à voir un homme rentrer dans la bonne voie. Quand tu as suivi ton instruction religieuse, je n’aurais pas attendu cela de toi. Mais le bon Dieu peut bien des choses auxquelles les hommes ne croiraient pas. Quand tu seras à la Glungge, n’oublie pas que là est le même Dieu qui a eu les yeux sur toi, et que tu ne réussiras qu’à la condition qu’il t’aide et que tu lui sois fidèle. N’oublie pas qu’il voit tout, qu’il entend tout, quand même ton maître ne te verrait, ni ne t’entendrait. Tu vas être établi sur beaucoup de choses ; il te sera aussi beaucoup redemandé. Tu auras plus que jamais besoin du secours de Dieu. Pense toujours bien à ce que tu dis, quand tu pries « ne m’induis point en tentation ! » Songe que le Sauveur a dit : « Veillez et priez que vous ne tombiez point. » J’aurai toujours du plaisir à avoir de bonnes nouvelles de toi et, si tu reviens ici en visite, viens me voir et me raconter comment tu te trouves là-bas.

Uli s’en alla tout à fait remué et émerveillé. Il ne se tenait pas de raconter l’entrevue à son maître.

– Pensez donc ! le ministre m’a reconnu, et il savait tout. Il savait que je suis changé et que je vais à la Glungge, et il m’a semblé qu’il devait savoir aussi comment il y fait. Comment est-ce possible ? Il n’a pourtant jamais causé avec moi et il y a bien longtemps que vous n’êtes allé chez lui, maître.

– Eh ! c’est l’histoire de la bonne ou de la mauvaise réputation dont je te parlais, répondit le maître. La bonne va bien loin et la mauvaise encore plus, et il n’y a pas d’homme si petit qu’on ne parle de lui. Or, un ministre doit plus ou moins faire attention à ce qu’il entend, afin que, lorsque l’occasion se présente, il sache ce qu’il doit dire aux gens. Une bonne parole dite ainsi à l’improviste a souvent un bien bon effet. Ça ne gêne pas de savoir à qui elle s’adresse.

– Oui ! reprit Uli, ce qu’il m’a dit me fait plaisir, et je ne voudrais pas n’être pas allé. Il m’a glissé là quelques mots sérieux que je n’oublierai pas.

Le maître avait résolu de conduire lui-même Uli dans sa nouvelle place. Il ne voulait pas qu’il eût des frais de voiture et il pourrait peut-être, disait-il, lui donner encore tel ou tel conseil quand il aurait vu les choses lui-même.

Uli avait son gage presque intact, ensorte qu'il avait en réserve plus de cent cinquante couronnes. Il s'était fait faire une cassette avec une bonne serrure pour mettre son trésor à l'abri.

Le Nouvel-An arriva ; on le fêta comme d'habitude. Il y avait en suffisance du vin et de la viande sur la table, on était d'ailleurs tout à fait gais ; assis les uns à côté des autres, on mangea, on but, on se divertit.

— Est-ce bien la dernière fois que je suis à cette table ? dit Uli, et les larmes coulèrent sur ses joues, si bien qu'il se leva et sortit. Tous avaient également les yeux humides et en perdaient l'appétit, jusqu'à ce qu'enfin la paysanne dit :

— Jean, va voir ce que fait Uli, il faut qu'il rentre. C'est comme ça et ce n'est pas ma faute ; mais nous voulons passer cette dernière heure ensemble.

CHAPITRE XII

Comment Uli quitte son ancien service et entre dans le nouveau.



Au matin suivant, on disposa le traîneau, on y attacha le coffre d'Uli et celui-ci dut encore déjeuner dans la Stübli, de café, de fromage et d'une

omelette. Le cheval attelé, il ne pouvait presque pas se décider à partir, et lorsqu'à la fin il fallut s'y résoudre, et qu'il tendit la main à la maîtresse en disant : « Adieu ! mère, ne m'en voulez pas ! » les larmes coulèrent de nouveau sur ses joues, et la paysanne dut elle-même se cacher le visage dans son tablier.

– T'en vouloir ? pourquoi ? pourvu seulement que tout aille bien pour toi ! mais, si tu ne te plais pas là-bas, reviens quand tu voudras. Le plus tôt sera le mieux.



Les enfants ne voulaient pas le lâcher. Uli avait le cœur déchiré. Enfin le maître leur dit de le laisser partir ; ils n'avaient pas de temps à perdre, s'ils voulaient arriver à destination. D'ailleurs, ce n'était pas la dernière fois qu'ils se voyaient. Mais, pour le moment, il n'y avait rien d'autre à faire.

Ils partirent ; la paysanne longtemps encore s'essuya les yeux et dut consoler les enfants, qui ne cessaient de se lamenter.

Uli et son maître gardèrent longtemps le silence pendant que le traîneau glissait sur la neige étincelante.

– Là ! là ! disait de temps en temps le maître, quand Bless prenait le galop, entraînant le véhicule avec la rapidité d'une flèche et faisant voler la neige en tourbillons.

– Ça me fait du chagrin, reprenait Uli, et toujours plus, à mesure que nous approchons ; j'ai le cœur si lourd que je ne puis croire autre chose, sinon que je vais au devant de mon malheur. C'est comme si je le voyais.

– Ce n'est rien, répondit le maître. Je ne veux pas voir là un mauvais présage. Songe donc, quand, il y a dix ans bientôt, tu n'étais qu'un propre à rien, et quand je voulais te pousser à te corriger, as-tu eu assez de peine à t'y mettre ! as-tu

assez douté de la possibilité d'un résultat ! Et pourtant tout s'est arrangé peu à peu, tu as pris courage, et maintenant tu es un garçon dont on peut dire qu'il vaut quelque chose. C'est pourquoi ne te fais pas tant de soucis ; la tâche que tu as devant toi est bien plus facile. Le pire qui puisse arriver, c'est qu'au bout d'une année tu reviennes chez moi. Tiens-toi seulement bien, fais attention, le cousin est terriblement méfiant. Mais, une fois qu'il te connaîtra, tu peux être sûr de lui. C'est avec les domestiques que tu auras le plus de mal. Va doucement, lentement, tant que tu pourras gentiment ; mais si cela ne sert de rien, parle une fois raide, de façon que tu saches à quoi t'en tenir. Je ne voudrais pas non plus, à ta place, être là toute une année sans être au clair.

C'était par un beau jour de janvier qu'ils arrivèrent ainsi à la Glungge, à travers de beaux champs, puis entre des haies blanches de neige, et des arbres aux rameaux étincelants de givre. Ce domaine était situé à environ dix minutes d'Uflige ; il avait une contenance de cent arpents, très fertiles mais toutefois pas en un seul mas ; quelques champs et une prairie étaient plus éloignés. Dans certaines années, le terrain était un peu humide en quelques endroits, mais on pouvait y remédier.

Au moment où ils arrivèrent, Joggeli trottinait déjà, appuyé sur son bâton, autour de la maison, assise un peu dans un enfoncement. Il avait, leur dit-il, guetté depuis longtemps leur arrivée, et croyait qu'ils ne viendraient pas. Il appela

quelqu'un pour dételer le cheval, criant du côté des écuries, qui étaient attenant à la maison. Mais personne ne vint. Uli dut dételer lui-même, et demanda où il fallait conduire Bless.



– Eh ! quelqu'un ! cria encore une fois Joggeli.

Toujours personne. Le vieux se dirigea furieux du côté de l'écurie et poussa la porte. Le valet était là, étrillant fort tranquillement ses chevaux.

– N'entends-tu pas quand on appelle ? dit Joggeli.

- Je n’ai rien entendu.
- Eh ! bien ! écoute, et viens prendre le cheval.
- Il faut d’abord lui faire de la place, grommela le garçon.

On eût dit, à le voir au milieu de ses chevaux, un épervier dans un colombier ; ils cognaient contre leurs crèches, ruaient, si bien qu’Uli eut toutes les peines du monde à amener Bless au fond de l’écurie, au risque d’y laisser sa peau. Là, il fut longtemps sans pouvoir obtenir un licol.

– Il fallait en prendre un avec vous, fut d’abord ce qu’on lui répondit.

Quand il revint au traîneau, pour détacher son coffre, il dut demander à des coupeurs de bois de l’aider à le décharger. Mais aucun d’eux ne se pressait d’y toucher. Enfin, on envoya un gamin qui, dans l’escalier, lâcha la poignée, si bien qu’Uli fut presque renversé, et qu’il ne dut qu’à sa force de ne pas tomber. La chambre où on l’introduisit n’était ni claire ni chauffable et contenait deux lits. Il était là, faisant assez triste mine, quand on l’appela pour prendre quelque chose de chaud.

Il fut reçu dehors par une vive et jolie jeune fille aux yeux bruns et aux cheveux châains, aux joues roses et blanches, aux lèvres vermeilles, aux dents

éblouissantes, grande, robuste, mais élancée, avec un air sérieux, derrière lequel on devinait autant de malice que de bonté. Sur toute sa personne était répandu ce je ne sais quoi qui révèle la pureté de l'âme et du corps, de l'âme qui hait toute souillure, du corps qui ne s'avilit jamais et ne se salit au contact d'aucun travail, même le plus infime.

Fréneli – c'était son nom – était une parente pauvre, qui n'aurait pas dû venir au monde, qui était partout traitée comme une Cendrillon, mais qui secouait toujours la cendre dont on la couvrait. Rien, ni au dehors, ni au dedans, n'altérerait sa pureté ; elle souriait chaque matin, toujours plus fraîche, à Dieu et aux hommes. Elle était partout à sa place et se frayait un chemin dans les cœurs, qu'on le voulût ou non ; aussi lui était-il souvent arrivé déjà d'être au fond chérie de ses parents, alors même que ceux-ci se figuraient qu'ils la détestaient, comme la preuve irrécusable des relations illicites d'une des leurs avec un journalier.

Fréneli n'avait pas ouvert la porte. Lorsqu'Uli sortit, les yeux bruns de la jeune fille l'envelopèrent et elle demanda avec un grand sérieux :

– Alors ! c'est toi qui seras le maître-valet ? Il faut descendre et prendre quelque chose de chaud.

Uli répondit que cela n'était pas nécessaire, qu'ils avaient déjà pris quelque chose en route. Cependant il se dirigea silencieux vers la chambre, en suivant l'alerte jeune fille. Joggeli et Jean y étaient assis autour d'un morceau de viande salée et toute fumante accompagnée de choucroute et de quartiers de poires. Une vieille femme, rondelette et avenante, vint au devant de lui, essuyant encore sa main à son tablier, puis elle la lui tendit en disant :

— Es-tu le nouveau maître-valet ? Eh bien ! si tu es aussi brave que tu es joli garçon, ça va bien, je n'en doute pas ! Assieds-toi et mange ;



ne t'intimide pas. Le manger est là pour qu'on y fasse honneur.

Sur le banc du poêle était assise une mince et blanche figure aux yeux éteints ; elle paraissait ne prendre aucun intérêt à ce qui se passait autour d'elle : elle avait devant elle une jolie boîte et dévidait de la soie bleue.

Joggeli racontait ses mésaventures avec son dernier maître-valet et ce qu'il avait dû endurer depuis, et comment tout était encore plus mal allé.

— Ce qu'un drôle pareil peut vous faire de misères et vous causer de pertes ! Et dire qu'on n'ose pas les pendre ! Ma parole, ce n'est pas juste ! Autrefois ce n'était pas comme ça ! Il y a eu un temps où l'on pendait celui qui vous avait volé la valeur d'une corde. C'était bien fait. Mais aujourd'hui il n'y a plus d'ordre. On pourrait croire que les plus mauvais gueux ont mis leurs pareils au gouvernement, qui laisse tout faire. On ne pend même pas les femmes qui empoisonnent leurs maris. Je voudrais bien savoir ce qui est pire, tuer un homme illégalement ou en laisser vivre un illégalement ? Il me semble que l'un vaut l'autre. Selon moi, il n'y a pas de pardon devant Dieu et devant les hommes pour ceux qui devraient faire respecter la loi, et qui la violent eux-mêmes. On devrait avoir le droit

de les fourrer où ils le méritent, au lieu d'être encore obligé de leur payer un traitement.

Pendant que Joggeli se livrait à ces longues élucubrations, heureusement pour lui entre les quatre murs de sa maison, sans quoi elles eussent pu lui valoir, non pas un procès de presse, ce qui n'était pas encore à la mode, mais une affaire en haute cour de justice, sa femme ne cessait de répéter à Jean et surtout à Uli :

– Prenez donc ! Servez-vous ! Ça est là pour être mangé ! – Ou : Ne le trouvez-vous pas bon ? Nous le donnons tel que nous l'avons, mauvais peut-être, mais avec d'autant meilleur cœur. Joggeli ! verse donc ; vois, leurs verres sont vides. Il y en a encore. Le fils nous l'a donné, il doit être bon, il l'a acheté lui-même chez les Welches. Il a, vrai ! coûté cinq batz et demi le pot, et encore maigrement mesuré.

Uli ne voulait plus rien prendre, mais la paysanne lui présentait toujours à nouveau les plats, piquant avec la fourchette le plus gros morceau et le lui poussant ensuite avec le pouce sur son assiette.

– Eh ! je voudrais bien voir que tu n'en viennes pas à bout ! Un puissant gaillard comme toi doit manger ; s'il veut conserver ses forces, celui qui

doit travailler, doit aussi manger. Prends donc, prends !...

À la fin pourtant, Uli fut obligé de s'arrêter ; il ôta son bonnet, fit sa prière et se leva pour partir.

— Reste donc, dit Joggeli, où veux-tu aller ? Ils soigneront Bless. Je le leur ai sévèrement commandé.

— Hé ! je veux aller un peu dehors, voir comment ça me plaira.

— Va donc, dit la mère, mais reviens, si tu as froid ; aujourd'hui, tu n'as pas à travailler.

— Il verra du pays, dit Joggeli ; ils sont furieusement mécontents de le voir venir. Je crois que le valet d'écurie aurait voulu devenir maître-valet. Mais je ne demande pas mieux que de ce qu'ils ne s'entendent pas entre eux. Quand la valetaille est trop d'accord, c'est le maître qui pâtit.

— Ah ! voilà, reprit Jean, ça dépend. En effet, quand les domestiques sont d'un côté et le maître de l'autre, ça va mal pour le maître et il ne peut rien faire. Mais, d'autre part, quand les domestiques ne s'entendent pas, que l'un fait son possible pour nuire à l'autre et qu'ils refusent de s'entr'aider, tant pis pour le maître. Et pourtant, en fin de compte, les intérêts du maître avant

tout ! Selon moi, le proverbe est toujours vrai : la paix édifie, la discorde démolit. Il y a ici des choses qui ne me plaisent pas. Personne n'est venu déteiler le cheval, pas une âme ne voulait aider Uli à porter sa malle. Chacun fait ce qu'il veut et on n'a crainte de personne. Ça, cousin, ne peut pas aller. Je te le dis, Uli n'y resterait pas. S'il faut qu'il soit maître-valet, qu'il ait la responsabilité et qu'il maintienne l'ordre, il ne peut laisser chacun faire à sa tête. Alors, ça fera du remue-ménage, ils lui tomberont tous dessus et si vous ne le soutenez pas, il s'en ira. Je veux te le dire franchement : je lui ai dit que s'il ne pouvait pas se tenir ici, il n'avait qu'à revenir chez moi, que j'aurais toujours de la place pour lui. Il nous regrette assez et quand je suis parti avec lui, ma femme a pleuré comme si c'eût été son enfant.

C'est bien ce qu'avait compris la vieille paysanne. Rien qu'à entendre Jean, elle s'essuyait déjà les yeux.

— Sois sans crainte, cousin Jean, dit-elle. Il ne sera pas malheureux chez nous, nous saurons bien aussi le soigner. Je pense toujours que si nous en trouvions enfin un à qui l'on puisse se fier et qui aurait son affaire à cœur, je ne regretterais pas de bien le payer.

– Cousine, dit Jean, ce n'est pas le tout que de bien payer. Il faut qu'Uli soit soutenu et qu'on ait confiance en lui. Nous l'avons traité presque comme un enfant de la maison et il serait tout désorienté s'il ne devait être qu'un valet.

– Eh ! reprit la mère, nous ferons notre possible. Si nous faisons du café pour nous entre les repas, il en aura une tasse. Nous avons tous les jours notre morceau de viande, les domestiques en ont le dimanche seulement. Où irait-on, s'il fallait leur en donner tous les jours ? Mais, si tu y tiens, nous ferons en sorte qu'Uli ait de temps en temps de la viande.

– Cousine, répondit Jean, ce n'est pas ce que je veux dire. Uli ne le demande pas et ça ne ferait que rendre les autres jaloux. Ils remarquent bien vite comment on se gouverne. Nous avons eu une servante qui, toutes les fois qu'elle revenait des champs, allait fourrer son nez dans les pots ; elle a toujours deviné quand on avait fait du café et qu'on ne lui en avait point donné, mais bien à une autre domestique. Et alors, elle en avait pendant huit jours une rage telle qu'on ne pouvait presque pas se tenir à côté d'elle. Non ! c'est de la confiance que vous devez avoir en Uli et lui prêter mainforte et tout ira bien.

Le cousin ne voulut pas laisser la conversation durer plus longtemps et il emmena Jean, pendant qu'il faisait encore jour, visiter les écuries et le grenier, demandant des conseils. Jean lui en donna, mais pas des éloges. À propos des veaux, il fit observer qu'on ferait bien de les débarrasser des poux, et à propos des moutons, qu'ils étaient trop serrés, qu'ils se gênaient l'un l'autre, et que les agneaux ne prospéraient pas. Il passa sans mot dire le reste de son inspection. Lorsqu'ils rentrèrent, ils trouvèrent Uli tout triste devant la maison ; ils le firent entrer avec eux, mais il resta absorbé toute la soirée. Dès qu'on lui adressait la parole, il était prêt à pleurer.

Le lendemain matin, Jean se disposa à partir, non sans avoir dû manger au delà de ses capacités et avaler par là-dessus un verre de schnaps, bien qu'il eût dit qu'il ne prenait jamais rien de pareil dans la matinée. Uli était presque suspendu à son habit, comme un enfant qui craint que son père ne lui échappe, et quand Jean voulut lui tendre la main, il demanda la permission de l'accompagner jusqu'au bout du chemin, disant qu'il ne savait plus s'il le reverrait.

— Eh bien ! interrogea Jean, dès qu'ils eurent dépassé la maison, comment cela te plaît-il ?

— Oh ! maître, je ne saurais dire l'effet que ça me fait. J'ai été en bien des endroits, mais je n'ai jamais vu quelque chose de pareil. Dieu me pardonne ! il n'y a de l'ordre nulle part. Le lisier coule dans l'écurie, on n'enlève jamais le fumier comme il faut, les chevaux ont la litière plus haute derrière que devant, la paille a encore la moitié des grains, la grange, on dirait une porcherie. les outils, on n'ose pas les regarder. Les domestiques me font tous des yeux comme s'ils voulaient me dévorer ; ou bien ils ne me répondent pas, ou bien ils sont si arrogants que cela me donne envie de les rosser.

— Prends patience et tranquillise-toi, reprit Jean. Commence tout doucement, n'aie pas l'air de faire attention, fais par toi-même tout ce que tu pourras, parle toujours poliment, et tu verras que peu à peu tu les mettras à leur place, ou que, du moins, tu en auras quelques-uns de ton côté. Attends un peu, et observe jusqu'à ce que tu sois bien au courant de tout, et que tu voies comment tu pourras le mieux t'y prendre. Aller trop vite en besogne ne sert de rien ; ordinairement, on connaît trop peu son affaire et on ne l'empoigne pas par le bon bout. Quand tu sauras bien à quoi t'en tenir, si cela ne va pas mieux, retourne-toi crânement, qu'ils sachent à qui ils ont affaire, et fais en sorte d'en expédier un ou deux ; alors ça marche-

ra. Du reste, aie seulement bon courage ; tu n'es pas un esclave, tu peux t'en aller quand tu voudras ; mais c'est un temps d'apprentissage pour toi, et plus un jeune homme a à endurer, mieux cela vaut pour lui. Tu peux apprendre beaucoup dans cette place, apprendre à commander, et c'est plus difficile que tu ne penses. J'ai toujours dans l'idée que tu feras là ton bonheur, et que tu deviendras un homme. Fais seulement en sorte d'être bien avec les femmes, mais sans que le vieux en prenne de l'ombrage. Si tu t'entends avec elles, c'est déjà un grand point de gagné. Mais si elles t'invitent trop souvent par derrière à une tasse de café, n'accepte pas ; sois comme les autres, mais au travail toujours le premier. Il faudra bien qu'ils se rendent à la fin, bon gré, mal gré.

Ces paroles remirent Uli, il reprit courage. Cependant il ne pouvait presque pas se séparer de son maître. Il lui revenait à l'esprit une foule de choses sur lesquelles il aurait voulu encore le consulter. Il lui semblait qu'il ne savait rien. Il demandait comment il fallait semer, s'y prendre pour telle ou telle chose, si telle plante croîtrait dans tel endroit, comment il fallait cultiver telle autre. Il n'en finissait pas de ses questions, jusqu'à ce qu'enfin Jean s'arrêta à une auberge, but encore

un coup avec lui, et le renvoya presque de force à la maison.

Uli s'en revint tout ragaillardi, et pour la première fois de sa vie, pénétré de son importance. Il se sentit quelque chose, et ce fut dans une tout autre disposition d'esprit qu'il rentra dans le domaine qui désormais lui serait confié et que lui seul devrait soigner. Il marchait d'un tout autre pas, en se dirigeant vers cette maison où il devrait commander, et où on l'attendait comme un régiment en rébellion attend son nouveau colonel.

CHAPITRE XIII

Comment Uli se pose lui-même en maître-valet.

Il s'approcha des travailleurs tranquille et résolu. C'était l'après-midi, peu de temps après le dîner. Six battaient le grain, le vacher et le valet d'écurie préparaient du fourrage. Il alla vers eux et leur aida. Ils lui dirent qu'ils n'avaient pas besoin de lui et pouvaient faire seuls. Lui, leur répondit que comme il ne pouvait aider à la grange jusqu'à ce que le grain fût battu, il voulait, pour aujourd'hui, les aider à préparer le fourrage, puis à conduire le fumier. Ils grommelaient, mais il prit la fourche, secoua le foin avec son habileté accoutumée, balaya la poussière et les contraignit ainsi, sans mot dire, à faire mieux leur besogne. Puis, dans la grange basse, il secoua de nouveau le foin, l'arrangea en tas égaux le long des parois et balaya entre le fourrage pour les chevaux et celui pour les vaches, que c'était un vrai plaisir.

– Si ça doit aller tous les jours ainsi, dit le va-cher, on ne pourra pas en deux jours préparer ce que les bêtes mangeront d'un seul.

– Ça dépend, répondit Uli, comment on s'est habitué à préparer le fourrage et comment les bêtes ont été accoutumées à manger.

Quand il s'agit d'enlever le fumier, il eut joliment de peine avec le valet chargé de traire, qui ne voulait ôter que le plus gros, comme qui dirait écrémer.

– Il fait assez chaud dehors, dit Uli, les bêtes ne risqueront pas d'avoir froid. Nous voulons une fois nettoyer à fond.

Et vraiment, c'était nécessaire. Il y avait de vieux restes si durs, qu'il fallait presque employer la pioche pour arriver aux dalles dont l'écurie était pavée. Quant au fumier qui s'était glissé entre les pierres, ils n'arrivèrent pas à le sortir.

Il fallut puiser pour vider la fosse à purin qui regorgeait presque jusque dans le fond de l'écurie, et ce ne fut qu'avec peine qu'Uli obtint de faire répandre ce qu'on avait tiré dans le creux de la cour et non pas sur la route.

Quand on eut sorti le fumier, personne ne voulait l'étendre convenablement ; ils entendaient le

laisser en tas, tel qu'on l'avait pris et, sur son observation, ils répondirent à Uli :

– Nous n'avons pas le temps. Il faudra bientôt donner à manger aux bêtes. Demain, ce sera bien assez tôt.

Uli leur fit remarquer qu'il était plus commode de le faire entre les heures où l'on fourrage, et qu'il fallait étendre le fumier pendant qu'il était encore chaud, surtout en hiver, car, une fois qu'il est gelé, on n'arrive plus à le tasser et l'on n'a jamais d'engrais bien consommé.

Là-dessus, il se mit lui-même à l'œuvre, et les deux compagnons le laissèrent faire tranquillement, tout en se moquant de lui derrière la porte et dans la grange basse.

Dans l'intérieur de la maison, on s'étonnait depuis longtemps que le nouveau maître-valet ne fût pas encore rentré, et l'on commençait déjà à croire qu'il était reparti. Joggeli s'était mis à la fenêtre d'où il pouvait surveiller le chemin, écarquillait les yeux et commençait à jurer.

– Je n'aurais pas cru Jean si méchant, sans compter qu'il est mon cousin. On ne jouerait pas ce tour au dernier des étrangers, mais, *au jour d'aujourd'hui*, on ne peut compter sur personne, pas même sur ses propres enfants.

Il était au beau milieu de sa tirade, quand Fréneli entra et lui dit :

– Vous pouvez regarder longtemps ; le nouveau valet est là dehors qui range le fumier qu'ils ont sorti ; il pense aussi, sans doute, qu'il vaut mieux ne pas le laisser accumuler. Et si personne d'autre ne le fait, il se dit qu'il faut qu'il le fasse lui-même.

– Mais pourquoi ne s'annonce-t-il pas quand il rentre ? reprit Joggeli.

– Et, mon Dieu ! pourquoi ne vient-il pas pour dîner ? ajouta la mère. Va et dis-lui qu'il faut qu'il arrive de suite. On lui a mis son dîner au chaud.

– Attends, dit Joggeli, je veux aller moi-même voir comment il fait ça et ce qui s'est passé.

– Oui ! mais dis-lui de venir, il me semble qu'il doit avoir pris de l'appétit.

Joggeli sortit et vit comment Uli avait soigneusement étendu le fumier et le tassait vigoureusement ; cela lui plut. Il voulut aller chercher le vacher et le valet d'écurie pour leur montrer comment Uli s'y prenait et comment ils devaient faire à l'avenir ; il jeta un regard dans la grange basse et, pendant longtemps, il ne put détacher ses yeux des beaux tas de fourrage bien arrondis, bien appétissants, et des espaces bien balayés qui les sé-

paraient. Il alla également inspecter l'écurie et, quand il vit les vaches commodément installées sur de la paille propre, au lieu de leur vieux fumier, cela le réjouit. Ce fut seulement alors qu'il s'approcha d'Uli et lui dit qu'il n'avait pas entendu ainsi : que ce n'était pas à lui, mais à d'autres de faire l'ouvrage le plus sale.



Uli répondit qu'il avait bien le temps, qu'il y avait déjà trop de monde au battage et qu'il avait voulu leur montrer comment ils devaient faire à l'avenir.

Joggeli voulait l'emmener dans la chambre, mais il répondit qu'il tenait aussi à voir comment ils nettoyaient le grain.

Là, il constata que tout ne serait prêt que vers la soirée. Le grain était mal battu ; il y avait une quantité d'épis restés à la paille ; on l'avait encore plus mal criblé et vanné. Celui qu'on avait mis dans le caveau était malpropre ; il avait presque envie de l'en faire retirer pour recommencer le travail à nouveau. Cependant, il se contenta et se dit que le lendemain il le ferait faire autrement.

Rentré dans la chambre, Joggeli dit :

– Ce nouveau valet me plaît, il comprend son affaire. Pourvu seulement qu'il ne veuille pas trop régenter. Cela ne m'irait pas. On ne fait pas dans un endroit comme dans l'autre, et, finalement, je n'aurais plus rien à commander.

Après le souper, Uli alla trouver le maître et lui demanda ce qu'il restait encore à faire cet hiver. Il lui semblait, dit-il, qu'on ferait bien d'organiser le travail de telle façon qu'on fût, dès l'arrivée du printemps, tout prêt et en mesure de commencer les nouvelles saisons.

– Oui ! oui ! répondit Joggeli, ça serait bon ; mais on ne peut pas tout faire à la fois. Chaque chose en son temps ! Nous avons encore environ

pour trois semaines à battre, puis on pourra commencer à faire du bois et, quand on sera au bout, le printemps sera là.

– Si j’osais dire quelque chose, reprit Uli, je penserais qu’on ferait mieux d’amener le bois maintenant. Il fait beau temps, les chemins sont bons, ça va encore facilement. En février, le plus souvent le temps est mauvais et doux ; on n’est pas capable de rien remuer de sa place et on abîme les chars.

– Non ! ça ne peut pas aller, répondit Joggeli. Ce n’est pas la coutume d’attendre en février pour battre.

– Ce n’est pas ce que je veux dire. Il faut continuer le battage. Moi et un autre, nous couperons et préparerons au valet d’écurie autant de bois qu’il pourra en amener. Et, en attendant qu’il y ait quelque chose de prêt, il pourra nous aider dans la forêt.

– Mais, si tu en prends un de la grange, on ne pourra plus battre à six, et si tous se mettaient ensemble pour faire le bois, on en aurait bientôt coupé une quantité.

– Comme vous voudrez. Mais je pensais que le vacher pourrait aussi s’aider à battre si, à midi, on l’aide à fourrager et à enlever le fumier. D’ailleurs, bien souvent, deux hommes font plus d’avance

dans la forêt que toute une troupe dont pas un ne veut rien empoigner.

– Oui ! c'est souvent le cas, mais nous voulons quand même renvoyer de faire le bois, le battage est plus pressant maintenant.

– Comme vous voudrez !

Et Uli alla se coucher, la tête pleine de réflexions.

– Tu es pourtant un drôle de corps, dit la vieille à son mari, ce qu'Uli a dit là m'a tout particulièrement plu. Ç'aurait été notre profit et, quand même ces deux flâneurs, le valet d'écurie et le vacher ne pourraient pas continuellement sécher leurs mufles au soleil, ça ne gênerait en rien à ces canailles. Si tu continues, Uli ne te fera bientôt aucune avance.

– Mais, je n'entends pas me laisser commander par un valet. Si je le laissais faire, il se figurerait bien vite que personne que lui n'a des ordres à donner. Il faut, dès le commencement, montrer aux gens comment on l'entend, grommela Joggeli d'un ton colère.

– Ah ! tu es bien l'homme à le leur faire voir ! Tu gâtes les bons, tu as peur des mauvais, auxquels tu

laisses faire ce qu'ils veulent. C'est bien ainsi que tu es, répondit la vieille.

– Nous avons toujours fait ainsi, et ça n'ira pas autrement.

Le lendemain, Uli fit observer à la maîtresse qu'une servante était de trop dans la grange et qu'elle devrait garder pour la maison celle qui lui paraîtrait le plus convenable. Puis il se tint dans la grange, prit un fléau et montra à son voisin comment il devait frapper sur toute la longueur du blé, de la racine jusqu'à l'épi. Quand une grangée était prête, on se dépêchait d'expédier les travaux entre deux, et l'on recommençait vite avec une autre. Et tout cela, Uli le faisait cheminer sans perdre ses paroles, rien qu'en donnant l'exemple.

Dans la chambre, les femmes se disaient qu'il leur semblait qu'on avait dans la grange de tout autres fléaux, ça résonnait tout autrement que ci-devant et on entendait bien que ça allait jusqu'au fond. La servante qui pouvait rester dans la chambre disait à Fréneli comment on se proposait d'agir avec Uli. Il ne fallait pas qu'il s'imaginât pouvoir introduire un nouveau système, ils n'entendaient pas se laisser tourmenter par lui. Ça lui faisait de la peine tout de même, car c'était un garçon bien élevé, et qui savait travailler, il fallait

le reconnaître. Tout ce qu'il touchait, il le faisait bien.

Pendant qu'on battait à la grange, le valet d'écurie était parti avec un cheval, sous prétexte d'aller à la forge. Le vacher en avait fait autant avec une vache sans dire où il allait. Midi était là que ni l'un ni l'autre n'étaient rentrés. Aucun d'eux n'avait battu le coup. Le dîner fini, Uli resta pour aider à peler les pommes de terre, comme c'est l'usage dans une maison bien ordonnée, quand le temps le permet. Les autres s'échappèrent, sans prendre à peine le temps de dire leur prière.

Lorsqu'Uli sortit, il y avait grand bruit dans la grange ; deux couples de batteurs luttaien sur la paille de la dernière grangée, les autres regardaient. Uli appela le vacher et lui proposa de sortir les veaux pour voir s'il ne fallait pas peut-être les tondre et les froter. Le bouvier répondit que cela ne le regardait pas ; il n'entendait pas que personne touchât ses veaux qui pouvaient bien rester encore longtemps comme ils étaient.

À son tour, le valet d'écurie s'approcha d'Uli :

— Voulons-nous peut-être aussi nous mesurer les deux, si tu oses ?

Le sang bouillait dans les veines d'Uli. Il voyait bien qu'il y avait là un plan concerté, aux consé-

quences duquel il ne pourrait se soustraire. Tôt ou tard, il faudrait leur résister et se laisser mettre à l'épreuve. — Eh ! bien, alors, pourquoi pas tout de suite ? ils sauraient à qui ils avaient affaire.

— Soit ! si tu veux essayer, ça m'est égal, répondit-il, et, deux fois de suite, il jeta le valet d'écurie sur son dos, que ses os en craquèrent.



Là-dessus, le vacher s'avança, disant qu'il voulait se mesurer aussi avec lui. Ça ne valait presque pas la peine de lutter avec un pareil freluquet, disait-il, qui avait des jambes comme des tuyaux de

pipe et des joues comme des excréments de mouches.

Et de ses deux bras bruns et velus il empoigna Uli, comme s'il s'apprêtait à le mettre en pièces ainsi qu'un vieux chiffon. Mais Uli tint bon. Le vacher n'y put rien. Toujours plus furieux, plus haineux, il n'épargnait ni bras ni jambes, et cognait de la tête comme un taureau, jusqu'à ce qu'enfin Uli, n'y tenant plus, rassembla toutes ses forces, et porta au vacher un coup tel qu'il s'en alla rouler par dessus le tas de blé au milieu de la grange, étendu sur le dos, les quatre fers en l'air, ne sachant trop où il était.

Comme par hasard, Fréneli portait en ce moment à manger aux porcs, et elle avait été témoin de la victoire d'Uli. Elle rentra dire à sa marraine qu'elle avait vu quelque chose qui lui avait fait plaisir. Ils avaient voulu se ficher d'Uli, il avait dû lutter avec eux, mais il les avait tous roulés. Il avait jeté sur le dos ce hérisson de vacher en moins de rien. Tant mieux pour Uli s'il était plus fort que les autres ! Ils le craindraient et le respecteraient.

Quant à Uli, dérangé dans son inspection des veaux, il reprit tranquillement son fléau et se borna à dire au vacher : — Aujourd'hui je n'ai plus le

temps de m'en occuper. Nous les examinerons un autre jour.

Cette fois-ci, on mit plus de temps pour nettoyer le grain, cependant on fut prêt plus tôt que d'ordinaire, et le travail était mieux fait quand même. Mais aussi on s'était donné plus de peine que de coutume, ou l'on avait eu moins froid. Lorsqu'Uli annonça au maître combien de grain cela avait donné : — Nous n'avons jamais fait autant cette année, et pourtant vous aviez à battre du grain déjà battu en partie.

Dans la soirée, comme ils étaient à table, le maître vint et dit qu'il lui semblait qu'il serait commode de faire le bois maintenant : on n'avait pas besoin des chevaux ailleurs, le temps était beau, on pouvait, si on savait s'y prendre, faire le bois et battre en même temps.

Le valet d'écurie objecta que les chemins étaient en glace, que les chevaux n'avaient pas de crampons. Un autre fit observer qu'on ne pourrait plus battre à six, à quatre seulement, tout au plus, et qu'on n'en viendrait pas à bout.

Uli ne disait rien. Enfin Joggeli, ne sachant plus que répondre, la bouche fermée par ses domestiques, se tourna vers lui :

— Qu'en penses-tu ?

– Si le maître commande, il faut que ça marche, répondit Uli. Hans, le valet de ferme et moi, nous amènerons bien le bois ; et si le vacher veut s'aider à battre et que les autres l'aident à tirer le fumier et à fourrager, l'un n'empêchera pas l'autre.

– Eh bien, faites ainsi, dit Joggeli, et il s'en alla.

C'est que la tempête éclata contre Uli, d'abord par rafales isolées, puis en une véritable batterie de coups de tonnerre. Le valet d'écurie jurait qu'il ne toucherait pas un fléau, les autres qu'ils ne battraient pas à quatre. Ils n'entendaient pas se laisser embêter, ils n'étaient pas des chiens et savaient ce qui était juste et dans l'usage.

– Nous savons bien d'où tout cela vient, disaient-ils, mais qu'il fasse attention à lui, s'il veut entendre sonner les six heures ici l'été prochain. Il en est déjà bien venu qui ont voulu faire les baillis et qui ont dû filer comme des chiens. Voilà un mauvais drôle qui, pour crever les yeux au maître, voudrait molester ses compagnons. On lui aura bientôt fait son affaire, à celui-là.

Uli ne répondit pas grand'chose, sinon que ce que le maître avait commandé serait exécuté.

– C'est lui qui a donné ces ordres, dit-il, et non pas moi, et si personne ne s'en trouve plus mal que moi, vous pouvez remercier Dieu. Je ne veux em-

bêter personne, mais je ne me laisse non plus embêter par personne. Je n'ai pas de raison d'avoir peur d'aucun de vous. Je dirai à la maîtresse de vouloir bien nous préparer quelque chose à emporter pour nous trois, car c'est à peine si nous reviendrons de la forêt à temps pour le souper.

Le lendemain on partit pour la forêt. Le valet d'écurie eut beau tempêter et jurer, il fallut qu'il s'exécutât. Le vacher ne voulait pas battre, et le maître ne se montrait pas. Alors la maîtresse se décida à sortir et lui dit :

— Il ne s'agit pas de faire tant de manières. Il y en a déjà pas mal de plus fiers que toi qui se sont mis au battage ; nous ne nous soucions pas d'avoir un vacher qui se sèche les dents au vent toute la matinée. C'est pour ça qu'on rentre le bois on ne sait comment, et en février les chemins et le temps sont si mauvais qu'on a toute sorte de mal à finir le bois.

Bien qu'Uli eût travaillé dehors et eût beaucoup de besogne dans la forêt (car il était toujours à la place la plus difficile et voulait se montrer maître non dans le commandement seulement, mais aussi dans le travail) il aida encore le soir à ranger ce que la maîtresse ordonna de mettre en ordre. Il ne bougea pas de place et empêcha les autres de s'en

aller. — Plus on s'entr'aide, disait-il, plus vite on est prêt, et si l'on veut avoir sa part du manger, il n'est que juste qu'on s'aide à le préparer, comme cela se fait partout.

En général, il prêtait son concours partout où il le pouvait. Si une servante avait lavé une corbeille de pommes de terre et ne pouvait pas facilement la porter seule, de peur de se mouiller complètement, il s'aidait à la porter, ou la faisait porter par l'apprenti valet, et quand celui-ci s'y refusait tout d'abord et ne venait pas à son commandement, il l'accoutumait doucement mais sérieusement à l'obéissance.

— On ne fait point d'avance, disait-il, quand un domestique n'aide pas à l'autre à avoir soin de ses vêtements, et, en général, quand l'un tourmente l'autre, on ne fait que se rendre volontairement le service plus pénible qu'il ne l'est déjà.

Pendant longtemps les autres ne voulurent pas le comprendre. Il y avait du reste dans cette maison une singulière manière de faire. Les valets tourmentaient les servantes tant qu'ils pouvaient ; jamais on ne se rendait un service. Quand un valet devait prêter son aide aux femmes, il maugréait, jurait, et ne se remuait pas. La maîtresse elle-même n'y pouvait rien, et quand elle se plaignait à

Joggeli, il lui répétait qu'elle ne savait que se lamenter. — Je n'ai pas, lui disait-il, des valets pour aider à une bande de femmes ; ils ont autre chose à faire que de traîner un arsenal de fleurs avec eux.

La façon d'agir d'Uli, qui n'était pas accoutumé à une pareille division du travail dans une maison, semblait fort drôle à tous et lui attirait toutes sortes de railleries.

Ces railleries allèrent si loin, pour d'autres causes encore, qu'elles lui devinrent insupportables. Dès le premier samedi déjà, le vacher, par pure mauvaise volonté, refusa de sortir le fumier, disant qu'il le ferait le dimanche matin. Uli répliqua qu'il n'y avait pas de motif pour renvoyer ce travail ; comme si on ne pouvait pas mettre tout en ordre autour de la maison, comme c'est l'usage. — D'ailleurs, ajouta-t-il, on ne doit pas travailler le dimanche, « ni toi, ni ton serviteur, ni ta servante. » Encore moins doit-on remettre à ce jour les plus sales besognes.

— Dimanche par ci, dimanche par là ! répondit le vacher. Qu'est-ce que ça peut me faire, le dimanche ? Je ne sors pas le fumier aujourd'hui.

La tête d'Uli s'échauffait, mais il se contenta et dit : — Eh ! bien, je le ferai, moi !

Le maître, qui avait entendu la dispute, rentra chez lui en grommelant :

– Si cet Uli ne voulait pas tout régenter et introduire de nouvelles coutumes ! Cela ne me va pas ! Voilà longtemps qu'on a rangé le fumier le dimanche, et tout le monde s'en est bien trouvé. Il pourrait bien s'en accommoder aussi.

CHAPITRE XIV

Le premier dimanche dans la nouvelle place.

La nuit du samedi se passa comme dans un pigeonnier. Quand, au matin du dimanche, Uli descendit à l'heure accoutumée, il ne trouva pas un chat ; mais les chevaux frappaient du sabot, les vaches bramaient ! ni vacher, ni valet d'écurie ! Uli fourragea une première fois, puis une seconde, et enfin se mit à traire, car il n'y a rien de plus mauvais que de ne pas fourrager et traire à l'heure habituelle. Il remarqua avec effroi comme le pis des vaches était mal soigné ; on aurait dit que le vacher ne pouvait traire ou qu'il ne prenait pas le temps de le faire comme il faut.

Il était presque prêt quand le vacher arriva en jurant et disant que cela ne pressait pas tant, que les vaches avaient bien le temps d'attendre qu'il fût là et que, s'il continuait, il le mettrait sous leurs pieds, de façon qu'il s'en rappelât toute sa vie.

Uli répondit :

– Fais comme tu voudras, mais il pourrait bien arriver que tu sois sous les vaches avant moi. En attendant, je veux qu'on les traie en temps convenable et bien, sans quoi je le ferai moi-même. Les vaches ont besoin qu'on leur donne des soins.

Dans la maison, on fut très surpris de voir le lait arriver de si bonne heure et Fréneli fit la remarque qu'il y avait longtemps que cela aurait dû avoir lieu. Quand on appela au déjeuner, Uli était déjà à sa place. Les deux servantes elles-mêmes ne firent leur apparition que plus tard, ébouriffées et d'une saleté repoussante. Les valets s'amenaient avec une lenteur insupportable. Fréneli se plaignait amèrement qu'on dût attendre si longtemps et que le dimanche on ne fût jamais prêt pour aller à l'église. Quant à ces fainéants, disait-elle, ils n'y mettaient jamais les pieds, et ce serait, du reste, dommage pour l'église. Mais qu'à cause d'eux, personne ne pût y aller, voilà ce qui était trop fort.

Uli demanda à quelle distance était l'église, quand on devait se mettre en route pour arriver à temps, et où les garçons comme lui devaient s'asseoir.

– Oh ! bien, répondit Fréneli, on ouvrira des yeux tout grands si quelqu'un de la Glungge va à

l'église. Il y a des années que cela n'est arrivé. Le cousin y va quand il est parrain ; la cousine, deux fois par an à la communion et tous les deux ans au Jeûne ; Elisabethli, toutes les fois qu'on lui donne une nouvelle taille en soie, et moi, quand je les ai tous insultés pour qu'ils viennent déjeuner à l'heure. Les autres n'y vont jamais. Ils ne pensent pas plus qu'ils ont une âme que notre chien ne pense à une vache. Mais, Uli, si tu vas à l'église, ils se moqueront de toi et tu n'en auras que des ennuis.

– Pour l'amour de Dieu ! répondit-il, je n'ai pas à avoir honte d'aller à l'église et, si je n'osais pas y aller, j'aimerais mieux partir d'ici. Mon gage ne vaut pas, et de beaucoup, que j'oublie mon âme.

– Tu as raison, reprit Fréneli, va seulement, je voudrais bien pouvoir en faire autant, mais je dirai encore une fois leur affaire à ces gredins et, peut-être, dimanche prochain, pourrai-je y aller.

– Mais pourquoi, reprit Uli, le maître ne fait-il pas d'observations ? Mon maître, lui, nous disait si nous devions aller ou non à l'église.

– Le cousin dit que ce qu'ils font de leur âme ne le regarde pas, pourvu qu'ils travaillent bien et qu'ils ne le volent pas, ce qu'on ne peut presque pas empêcher.

– Je crois bien qu'il ne peut pas l'empêcher. Si un autre ne s'en mêle, Joggeli n'y peut rien.

Uli s'apprêta à partir, malgré les ricanements des autres ; il prit dans sa poche un livre de psaumes et se dirigea vers l'église. Tous se moquaient de lui et disaient : « Oui ! il veut faire voir ce nouveau maître-valet aux gens d'Uflige. Il se figure qu'ils vont grimper sur leurs bancs pour le regarder, mais on en a déjà vu bien des pareils, et des plus beaux encore ! Il croit même peut-être que le ministre va faire allusion à lui dans son sermon, mais nous lui ferons passer de pareilles lubies !

Hasard ou non, Fréneli se trouvait sur la porte et avait suivi des yeux Uli. Elle se retourna et leur dit :

– Ce qui est bien plutôt possible, c'est que le ministre fasse allusion à vous dans son sermon, et parle de salauds, de fainéants et de menteurs. C'est pourquoi vous n'osez pas aller à l'église. Peut-être aussi la cousine vous dit-elle que, quand on est aussi gueux de corps et d'âme, on n'a rien à faire dans une église.

– Écoute ! dit l'un d'eux, tu as une langue du diable ! c'est vrai, mais ce qui est vrai aussi, c'est que celui-là te plaît, sans quoi tu ne parlerais pas

ainsi. Tu t'imagines peut-être que s'il allait une fois à l'église avec toi ça tiendrait pour la vie. Tu ne te moquerais pas mal de l'église alors !

– Ça ne te regarde pas, répliqua Fréneli, je ne voudrais certainement pas y aller une seule fois avec toi, mais plutôt avec un chien de la voirie.

Sur quoi, elle s'éclipsa au milieu des éclats de rire.

Chemin faisant, Uli trouva bientôt des compagnons de route, et une foule de gens autour de la maison d'école où avait lieu le prêche.

– Tiens, disait-on, c'est sans doute le nouveau maître-valet de la Glungge, nous sommes curieux de voir combien de temps il y tiendra ; nous ne voudrions pas y être en peinture. Tous les autres qui y travaillent ont bon temps ; c'est le maître-valet qui doit tout avaler. S'il est bien avec les domestiques et s'il fait comme eux, Joggeli lui tombe dessus, comme un agent de police, jusqu'à ce qu'il ait pu le renvoyer. S'il veut mettre ordre dans la maison et faire cultiver le domaine comme on le devrait, ce sont les domestiques qu'il a à dos. Joggeli devient jaloux, il se figure qu'il veut tout gouverner, et au lieu de le soutenir, il l'embête tellement qu'il faut qu'il file. Après quoi, Joggeli se repent ; il lui court après, mais pas plus tôt il l'a

repris que la même danse recommence. Ce Joggeli est le plus drôle de corps qu'il y ait sur la terre.

Chacun avait une histoire à raconter sur son compte ; il avait fait ceci ou cela ; on le lui avait rendu de telle ou telle façon. Tous encourageaient Uli à ne pas se donner trop de mal dans sa place et à penser à soi d'abord. S'il le comprenait, il y avait là quelque chose à faire pour lui.

Tout cela remplissait la tête d'Uli, si bien qu'il ne pouvait s'appliquer à suivre le sermon. Ce qu'on disait confirmait ce qu'il avait observé, il voyait toujours plus clair, et ce qui jusqu'à ce jour ne lui avait paru que désagréable lui devenait insupportable.

— Je ne reviendrai plus souvent à l'église, se disait-il, je ne tiendrais pas longtemps là.

Quand il reprit le chemin de la maison, sombre et absorbé, le soleil brillait si gentiment, la neige étincelait si blanche et si pure, les loriots sautaient et voletaient si gaîment devant lui, que tout au fond de son cœur le courage lui revenait ; il lui semblait qu'il était encore dans son ancienne place, que Jean marchait à côté de lui et lui parlait. C'était comme s'il lui disait : Te rappelles-tu encore les deux voix qui nous accompagnent dans la vie ? l'une qui nous entraîne au mal, l'autre qui

nous avertit ? Sais-tu encore comment vient la voix de la gloriole, de la flatterie, la voix du tentateur, du serpent dans le paradis ? comment cette voix cherche à nous monter la tête, à nous détourner du droit chemin et se moque de nous par derrière, quand elle nous a précipités dans le malheur et dans la honte ? Sais-tu comment il faut la repousser et lui dire : Arrière de moi, Satan ! comment commettrais-je un si grand mal et pécherais-je contre le Seigneur mon Dieu ?

Au dîner, il put supporter les railleries sans se fâcher. Il n'a qu'à bien se ranger, lui disait-on ; il irait encore bien à l'instruction des enfants et réciterait le catéchisme. Il prierait pour eux tous et ce serait joliment commode pour eux d'avoir là un ecclésiastique qui ferait tout à leur place.

Après le repas, Uli monta dans sa chambre, qui était sombre et froide. Il tira sa Bible de son coffre où il l'avait serrée. C'était une belle Bible, que sa maîtresse lui avait donnée en souvenir, avec de gros caractères et une superbe reliure. Il l'ouvrit au premier chapitre, lut le récit de la Création et s'émerveilla des grandes œuvres sorties de la main de Dieu.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et une voix rude lui cria : Es-tu là ? et toujours ecclésiastique ?

Bien qu'il ne fût pas nerveux, Uli tressauta à l'appel inattendu de cette voix. Il ne savait pas d'abord si c'était celle de l'archange Michel, le lançant à la poursuite d'Adam. Ce ne fut qu'en rappelant ses esprits qu'il s'aperçut que c'était la voix de l'un des valets.

Ils l'avaient cherché partout, lui dit ce dernier, mais n'auraient jamais supposé qu'il fût au froid dans ce trou. Il fallait qu'il descendît dans la chambre des vachers.

Uli s'était levé et sentit seulement alors le froid qui l'avait tout enroïdi. — Que lui voulait-on là-bas ? demanda-t-il.

— Viens seulement, répondit le valet, tu le verras bien.

Toute la domesticité était réunie, y compris les deux servantes, dans la grande chambre chaude du vacher, située dans un vieux bâtiment écarté. Quelques-uns tenaient un jeu de cartes aussi sales que des culottes de vacher, vieilles de dix ans. D'autres étaient étendus sur le poêle. On jurait et on tenait des propos orduriers.

Dès qu'il entra, tout ce monde vint au devant de lui en beuglant qu'il devait payer de l'eau-de-vie ou du vin ; c'est ce que faisait tout nouveau maître-valet. Il dépendait d'eux qu'il restât ou qu'il

s'en allât, et ils se seraient bien vite débarrassés de lui, s'il ne voulait pas faire comme les autres.

Uli ne savait d'abord que faire. Il lui en coûtait de dépenser de l'argent de cette manière ; il n'avait pas envie de fraterniser avec eux, il n'avait pas peur d'eux ; d'un autre côté, il ne voulait pas paraître avare ; finalement il se dit que, s'il cédait quelque chose dans cette occasion, il pourrait peut-être insister d'autant plus dans ce qu'il ordonnerait.

Il fut décidé qu'après le souper on irait à l'auberge, et ces gens qui n'avaient pas le temps de s'habiller pour aller à l'église en trouvèrent pour l'auberge ; ces gens, trop paresseux pour se lever à temps pour penser à Dieu et à leur âme, étaient tout prêts à sacrifier joyeusement de nombreuses heures de leur sommeil pour une pinte de vin.

Lorsque, au souper, toute la bande apparut en habits du dimanche et que les servantes se hâtèrent de manger et de faire manger les autres, Fréneli ouvrit de grands yeux et demanda ce qu'on allait faire.

— Eh ! nous voulons aller à l'auberge ; il faut qu'Uli paie à boire.

Fréneli trouvait cela drôle. Elle ne comprenait pas qu'Uli fût d'accord.

Allait-il donc maintenant faire cause commune avec eux ? En avait-il déjà assez de faire le contraire ? ou s'était-il laissé entraîner ? Elle aurait bien donné sa vie pour le savoir.

Elle fut très peu communicative pendant le souper, rabrouant tout ce qui s'approchait d'elle, et, comme Uli en partant lui disait :

– Ne veux-tu pas venir avec nous ?

Elle répondit : – Moi ! aller à l'auberge avec une pareille racaille ? J'en aurais honte. Je suis bien trop fière pour ça. Uli était déjà sur la porte qu'elle lui cria encore :

– Si tu veux suivre mon conseil, fais attention.

Sur le chemin de l'auberge et dans celle-ci même, chacun faisait des grâces à Uli. C'était à qui serait le plus près de lui, à qui lui prodiguerait le plus d'éloges. Parfois l'un deux jetait une note discordante dans ce concert, mais c'était afin que les autres en prissent occasion de vanter encore plus. Le vacher déclarait qu'il n'en avait pas souvent rencontré un qui se connût en bétail comme lui ; le valet d'écurie soutenait qu'il ne craignait pas de rivaux pour conduire, mais qu'Uli lui en remontre-rail pour mener du bois. Le plus jeune des valets dit : Nous voulons voir si Uli saura mieux faucher que nous, il pourra encore avoir chaud. Mais un

autre reprit : Pour moi, je ne me soucie pas de me mesurer avec lui, j'aime mieux perdre la partie d'avance. Comme une des servantes se plaignait de sa fierté, en disant : Il ne veut pas même se détourner de son ouvrage pour causer avec une fille, mais je sais bien qui lui a donné dans l'œil. L'autre fit remarquer qu'elle n'avait rien à lui reprocher, qu'elle n'en n'avait jamais rencontré un aussi serviable et aussi poli. Puis elle ajouta : Ceux que j'aime le mieux ne sont pas ceux qui se croient tout permis. Uli n'est là que depuis huit jours et il ne sait pas encore avec qui il peut être un peu libre et qui lui veut réellement du bien.

Tandis que ces éloges allaient ainsi leur train, les pintes de vin disparaissaient l'une après l'autre, sans qu'Uli pût y mettre le holà. Des éloges on en vint aux insinuations et on lui dit qu'il verrait bientôt ceux qui étaient pour lui. Il n'était pourtant pas si fou que de vouloir faire faire des économies au maître et se soucier de ses affaires. C'est justement ce que Joggeli n'entendait pas, et ceux qui lui voulaient le plus de bien étaient précisément ceux qu'il avait le plus sur ses cornes. Si, au contraire, on n'en faisait qu'à sa tête et si on lui résistait quand il voulait dire quelque chose, il vous craignait et avait du respect pour vous. Pourquoi Uli se tourmenterait-il et tourmenterait-il les

autres pour rien, quand le propre fils de Joggeli faisait exactement comme les autres et se donnait une bosse de rire toutes les fois qu'il pouvait mettre les vieux dedans ? Si l'on voulait s'entendre, il y aurait quelque chose à faire. Seulement il ne fallait pas s'y prendre comme le précédent maître-valet, qui voulait tout pour lui et rien pour les autres. Il aurait pu pendant longtemps encore faire son beurre, sans que Joggeli en sût rien.

C'est ainsi qu'on renseignait Uli, si bien qu'il en devenait tout chose, et qu'il ne savait plus du tout si c'étaient les mêmes individus qui, toute la semaine, lui avaient mis des bâtons dans les roues ou si c'en étaient d'autres. Heureusement pour lui, les événements de la journée étaient encore présents à son esprit : sans quoi le vin, la flatterie, les bonnes paroles, l'eussent complètement grisé. Mais le souvenir des expériences faites et des conseils de Fréneli le rendait prudent. Seulement il pouvait à peine s'empêcher de se dire : « Ces gens-là sont, après tout, meilleurs que je ne l'aurais cru et qu'ils ne m'étaient apparu au premier moment, et il faudrait que cela allât bien mal si je ne finissais par en avoir raison. »

Enfin l'aubergiste refusa de leur donner du vin, attendu que l'heure de police était dépassée. On savait encore là ce que cela voulait dire.

Pendant qu'Uli payait, non sans soupirer intérieurement, l'écot assez élevé, tous ses hôtes étaient sortis l'un après l'autre, un seul des valets était resté avec lui. Dehors tout était sombre, il neigeait abondamment, on voyait à peine à deux pas devant soi. Son compagnon lui dit :

– Je veux te conduire devant la fenêtre d'une fille à laquelle nous pourrions peut-être faire une visite. Je les connais toutes au long et au large, je les amènerais toutes à la fenêtre et il n'y a pas dans toute la commune beaucoup de chambres dans lesquelles je n'aie pas été.

Uli refusait, disant :

– Je suis encore étranger ici, je n'ai pas envie de me geler sous les fenêtres des filles que je ne connais pas. Nous allons faire en sorte de rattraper les autres qui sont en avant.

Le valet reprit :

– Viens seulement avec moi ici, un peu à côté, à peine à cinquante pas de la route. Je voudrais savoir si la fille de la maison a une visite ou non. Je ne te retiendrai pas cinq minutes.

Uli consentit. À peine s'était-il engagé dans une ruelle sombre, entre des bâtiments obscurs, qu'une bûche frôla sa tête en sifflant, et qu'un coup lui fut asséné sur la nuque, un autre sur les épaules. Aussitôt il allongea le bras dans l'obscurité, rencontra une main armée d'une bûche, arracha celle-ci, et en frappa autour de lui deux ou trois coups qui firent craquer quelque chose, repoussa violemment dans une cour un objet qui lui faisait obstacle, et disparut comme si le sol l'avait englouti.

On entendait çà et là un coup qui s'abattait, puis des voix qui chuchotaient : Ah ! mais non ! — Tonnerre ! c'est moi ! — Où est-il ? — Je n'en sais rien ! c'est comme si le diable l'avait pris. — Aidez-moi donc à relever le valet d'écurie qui a son compte. Il saigne comme un porc. Mais il faut mettre à l'ordre ce satané gredin. Allons en avant, nous l'attendrons à la petite porte. C'est bien le diable si nous ne rattrapons pas là, et nous lui en donnerons jusqu'à ce qu'il en ait assez.

Et les voilà courant, en chancelant, pour attendre à la dite porte. Mais Uli ne venait pas. À la fin, ils commencèrent à avoir peur qu'il ne fût tombé sans connaissance et qu'il ne gelât. Ils se

glissèrent dans la maison. Le valet d'écurie continuait à sacrer :

– Je n'ai jamais reçu un atout pareil. Je voudrais bien qu'Uli gèle, mais si ça retombait sur nous, parce qu'on nous a vus sortir de l'auberge avec lui ? Il fait diablement froid en prison.

Au matin, ils furent pris d'une violente terreur quand la voix d'Uli les réveilla comme d'habitude et les appela.

– Il paraît que cette canaille vit encore, dit le valet d'écurie au vacher. Comment diable est-il rentré ?

Mais personne ne pouvait les renseigner. Ils demandèrent à Uli comment il était revenu ; ils l'avaient attendu longtemps, mais en vain. Sans doute il était allé chez une fille.

Là-dessus le compagnon d'Uli se mit à raconter ce qui s'était passé dans la ruelle, et accusa Uli de l'avoir laissé en plan, sans s'inquiéter de savoir si on l'avait tué. Uli répondit simplement que chacun devait s'occuper de soi. Il n'aurait du reste pas su comment venir à son secours, car il ne l'avait plus vu. Les autres firent comme si de rien n'était, et dirent seulement qu'ils auraient bien voulu être là pour faire voir du pays à ces individus. Uli eut l'air

de le croire, sans prendre garde à leurs bosses, et sans leur dire comment il était rentré.

Fréneli, qui avait guetté anxieusement son retour, avait d'abord entendu Uli rentrer seul, puis s'était endormie. Le lendemain elle remarqua des bleus à plusieurs têtes, et Uli lui dit en passant :

— Merci ! tu avais raison ! Mais il ne convenait pas d'en dire davantage.

Fréneli, naturellement curieuse de savoir quelque chose, finit par apprendre de l'une des servantes, qui inclinait un peu du côté d'Uli, comment on avait fait le plan de le rosser d'importance après avoir bu son vin, et lui avoir ôté toute méfiance en le vantant. On avait essayé le coup dans le village, afin de pouvoir rejeter la faute sur les garçons de l'endroit.

Mais elle ne savait pas au juste comment l'affaire s'était passée, et personne ne pouvait donner des renseignements exacts. On avait échangé quelques coups ; le valet d'écurie était tombé sans connaissance, un autre valet avait roulé sous une voiture, comme s'il avait reçu un coup de canon, le vacher avait eu un trou dans la tête d'où le sang coulait comme du goulot d'une fontaine, mais on n'avait plus aperçu Uli, en sorte qu'ils croyaient presque qu'ils s'étaient battus

entre eux. Ils avaient bien surveillé son retour à la petite porte ; mais pas trace d'Uli. En revanche, il les avait réveillés le lendemain matin, sans qu'ils pussent savoir comment cela s'était fait, puisque les servantes qui étaient restées sur la route n'avaient non plus rien aperçu d'Uli. Ce matin, en faisant les lits, elle avait bien vu des taches de sang sur son oreiller, en sorte qu'elle croyait qu'il avait été là, mais dire comment cela s'était passé, impossible, quand même on lui couperait la tête.

Personne ne revint là-dessus. Fréneli même n'aurait jamais rien appris, si plus tard Uli ne lui avait raconté comment, après avoir dépêché quelques-uns de ces drôles, il s'était réfugié dans l'obscurité sous le toit d'une boulangerie, parce qu'il se trouvait trop vieux pour continuer une batterie à mort. Là, tout près d'eux, il avait surpris leur colloque, reconnu leurs voix et, sans qu'ils s'en aperçussent, s'était hâté de les devancer pendant qu'ils étaient encore occupés avec le valet d'écurie et était rentré avant qu'ils s'en fussent doutés. Il avait bien eu envie de les guetter à la petite porte, mais il avait fini par se dire qu'il pourrait arriver un malheur, et qu'il valait encore mieux être dans son lit, mais cela lui avait ouvert les yeux sur ce qu'on pouvait attendre de ces gailards. Fréneli lui dit de ne pas avoir peur, mais de

ne compter sur personne et de faire son devoir. Cela finirait par bien aller. En attendant elle raconta à la mère ce qui s'était passé et comment les domestiques persécutaient le maître-valet, et elle lui fit comprendre qu'il fallait y avoir l'œil, sans quoi Uli s'en irait avant qu'on y pensât. C'était un brave garçon, tout à son affaire, et on aurait peut-être de la peine à en retrouver un pareil.

— Nous verrons, répondit la mère, nous ferons ce que nous pourrons. Si seulement le père n'était pas tellement à sa façon ! Sur mille domestiques, il n'y en a pas un qui lui aille.

CHAPITRE XV

Comment Uli se fait sa place aux champs et dans la maison, et même dans quelques cœurs.

Le dimanche suivant, la mère appela Uli dans la Stübli. Le père était parti avec Elisi sa fille pour aller faire une visite à son fils.

– Uli, lui dit-elle, prends du pain et un morceau de jambon.

– Merci, répondit-il, je n'ai besoin de rien, j'ai déjà mangé. Je voudrais seulement vous demander quelque chose d'autre, et si cela ne vous plaît pas, je ne m'en fâcherai pas. Je sais bien que dans chaque endroit il y a d'autres usages. Je voulais seulement vous demander si vous me permettriez de venir les dimanches après midi, dans la chambre du ménage, si le maître ne m'envoie pas dehors. Je n'aime pas à aller où les autres vont, je ne sais que trop ce qui s'y passe. Dans mon lit je ne voudrais pas aller non plus. Je lis volontiers un

chapitre le dimanche, et je désire écrire une lettre à mon ancien patron ; mais pour cela il fait trop froid dans ma chambre.

– Eh ! sans doute, sans doute ! dit-elle. Joggeli n'aura pas d'objection, et cela ne peut rien faire à Elisi. Tu n'es pas comme les autres. Ceux-là je n'en voudrais pas, ils peuvent se tenir où ils voudront.

Tout en parlant, elle l'obligea à prendre un peu de jambon et de vin et lui recommanda de faire moudre le lendemain du grain pour les porcs.

– Joggeli n'a pas besoin de tout voir. Il ne dirait rien, mais il me reproche toujours d'employer trop pour les engraisser. Je ne veux rien lui chiper, et il mange de ses cochons autant que moi. Il n'y a donc pas là grand péché.

Fréneli fit une drôle de mine quand Uli descendit avec son attirail pour écrire :

– Qu'est-ce que c'est ? dit-elle. Qu'est-ce qui te prend ?

– Eh ! la maîtresse m'a permis de me tenir ici, le dimanche après midi. Je n'aime pas à être avec le vacher. Là-haut, il fait trop froid, et je ne veux pas aller à l'auberge tous les dimanches.

Là-dessus, Fréneli alla trouver sa cousine et lui dit :

– Je n'ai rien contre Uli, mais si on me met à la langue des gens à cause de lui, tu sauras que c'est ta faute. Et le cousin ? Il fera aussi une drôle de mine si Uli a l'air d'être comme chez lui.

– Petite folle ! qu'aurais-je donc dû faire, quand il m'a demandé la permission si poliment ? Il n'est pourtant pas un chien, quand même il est un valet, et finalement il vaut mieux qu'il soit là que chez le vacher à se moquer de nous et à nous démolir !

– Comme j'ai dit, je n'ai rien contre lui, mais rappelez-vous bien que ce n'est pas ma faute si l'on jase.

Joggeli fut effectivement de fort mauvaise humeur, le dimanche suivant, lorsqu'il vit Uli prendre place dans la chambre, et sa brave femme eut à endurer bien des mots piquants pour l'exciter à l'en chasser. Mais elle ne voulut pas céder.

– Dis-le-lui toi-même, répliqua-t-elle.

Mais Joggeli ne voulut pas.

C'était surtout Elisi qui faisait une mine renfrognée. Ordinairement, toutes les après-midi, elle déballait son bazar, le tournait et le retournait, puis l'empaquetait de nouveau dans ses belles boîtes : des coraux, des fils de soie, des chaînettes, des bagues, des agrafes d'argent ornées d'or, de

beaux mouchoirs, des chemisettes brodées. Parfois, quand la fantaisie lui en prenait, elle en couvrait toute la table et les chaises, regardait au jour chaque objet l'un après l'autre, les essayait à sa tête, à son dos, et tous ceux qui étaient là devaient lui dire ce qui lui allait le mieux ; alors elle le mettait de côté pour le prochain dimanche : mais, comme ce jeu recommençait toutes les après-midi, du lundi au samedi le projet de toilette changeait souvent, car on s'en amusait. Les parents n'osaient rien dire, sans quoi Elisi pleurait, se mettait au lit, déclarant qu'elle voulait mourir, parce qu'on la persécutait. Il fallait chercher le docteur, et cela amenait toute une histoire.

Fréneli et Elisi ne s'aimaient guère. Elisi traitait Fréneli comme une parente pauvre qui mange le pain de la charité, et ne songeait pas que tout le poids du ménage reposait, en réalité, sur elle. Peut-être aussi le teint de santé de Fréneli et son air de vigueur excitaient-ils passablement sa jalousie secrète, bien qu'elle fût souvent la remarque que dans la Suisse française ces dames avaient une femme de ménage qui ressemblait étonnamment à Fréneli et qu'elles disaient toujours : « Mon Dieu ! qu'elle a l'air commun ! »

Fréneli, au contraire, déplorait les enfantillages de sa parente et son peu d'empire sur elle-même ; elle ne se choquait pas trop de son orgueil. Seulement, de temps à autre, elle lançait un mot pour mettre en garde Elisi contre le ridicule, mais chaque fois ce mot était mal pris et interprété comme si Fréneli eût été jalouse.

Elisi fronça visiblement les sourcils quand Uli s'assit à la table et commença à lire quelque chose. Il était toujours sur son chemin ; il devait changer de place et, quand il en avait pris une autre, ce n'était pas encore la bonne. Elle avait de nouveau accaparé toute la table, déroulé une quantité de cordons à cheveux tous plus beaux les uns que les autres. Il resta à peine à Uli une petite place pour son livre. Il se sentit mal à l'aise. Il remarqua bien la contrariété sur les visages et l'intention manifeste de le mettre de côté, et il se dit que pourtant, après avoir peiné toute la semaine, au vent et à la pluie, partout le premier et le dernier, il méritait bien d'avoir pour deux ou trois heures sa place dans une chambre chaude. Peu s'en fallut qu'il ne laissât éclater son mécontentement et ne mît le feu aux poudres ; mais il lui vint peu à peu à l'esprit qu'il ferait une bêtise dont il pâtirait le premier. Le mieux, pensait-il, était de n'y pas faire attention et de se mettre à son aise. Il aurait toujours le temps

de s'expliquer si on lui disait un mot. Mais quand le cœur de l'homme est aigri, il est rare qu'il écoute la voix de la prudence, le plus souvent il commet une grosse sottise.

Un des rubans tomba par hasard aux pieds d'Uli ; il le releva, le considéra et dit involontairement que c'était le plus beau ruban de soie qu'il eût jamais vu. Il était curieux de savoir comment on pouvait y tisser de si belles fleurs.

— Ce n'est rien ça ! dit Elisi. J'en ai de bien plus beaux.

Elle alla les chercher, et Uli s'émerveilla le plus sincèrement du monde, car en effet, il n'avait encore jamais rien vu de pareil. Mais, ajouta-t-il, cela ne l'étonnait pas qu'Elisi aimât les beaux rubans, puisqu'ils devaient attacher de si beaux cheveux.

Dès ce moment-là, Uli eut sa place à la table et trouva grâce aux yeux d'Elisi. Chaque dimanche après midi, elle était là, dans la chambre, à tresser ses cheveux, et Uli devait donner son avis sur les rubans à y mettre. Or Uli était un bel homme, bientôt dans la trentaine, il est vrai, mais bien taillé et superbe de teint. Il avait des yeux bleus, l'air jovial, des cheveux châtons, bouclés, un nez bien fait, des dents blanches que des Juifs lui auraient

bien volées, s'ils avaient pu se fier à un homme pareil.



CE N'EST RIEN ÇA, DIT ELISI...

Ce manège ne convenait pas à Joggeli ; en général, du reste, il était toujours plus aigri contre Uli.

La neige avait disparu, on avait fini de faire le bois, mais Uli avait en même temps empilé et rangé des morceaux de bois de toute espèce qui encombraient les abords de la maison ; il en avait fait des tas si joliment alignés que la paysanne en était ravie et disait : « À la bonne heure ! on peut au

moins faire maintenant le tour de la maison sans trébucher sur quelque chose et sans se mettre en colère. » Mais Joggeli grognait terriblement : « On n'en a jamais eu un pareil, qui n'est jamais content de rien. Il ne laisse rien en place et, pour finir, voilà encore qu'il vient déblayer dans la Stübli !

Uli avait demandé la permission de nettoyer les arbres, qui étaient dans un état tout à fait pitoyable, pleins de mousse, de gui, de branches sèches. Il s'en tirait à merveille, mais point au goût de Joggeli et tous les valets juraient, disant qu'il allait dénicher du travail dans tous les coins pour les embêter.

Il fallut vider le creux à purin, afin de pouvoir le remplir à nouveau pour le printemps, mais ça non plus n'allait à personne. Dès qu'il ne gela plus, on commença à s'occuper des vergers, ce qu'on aurait dû faire en automne. Il fallait nettoyer les conduites d'eau et établir des vannes neuves. Mais Joggeli, bien qu'il eût le bois pour cela, s'en défendait des pieds et des mains. On eût dit vraiment qu'Uli y avait son intérêt. « Tout cela est bien assez bon, disait-il. Pourquoi à présent vouloir tout refaire à neuf ? Les autres valets ont bien pu se servir de ces conduites, et, si Uli a la prétention de

faire le maître, il me semble qu'il peut s'en servir aussi. »

Au mois de mars, par une belle après-midi de dimanche, Uli dit à Fréneli qu'il voudrait bien parler au maître et qu'elle eût la bonté de le prier de sortir. Fréneli s'acquitta de la commission, mais Joggeli grommela :

– Qu'est-ce qu'il veut encore ? Quelle nouvelle idée lui a passé par la tête ? C'est un insupportable pousse-tout, qui ne vous laisse en repos ni la semaine, ni le dimanche.

Quand il fut dehors, Uli lui demanda comment il entendait qu'on fît les travaux du printemps.

– Mon maître et moi, dit-il, nous avons l'habitude, dans chaque saison et avant chaque gros travail, d'examiner tout ce qu'il y avait à faire et de nous organiser de façon que tout marchât de front et que rien ne restât en arrière. Pour peu qu'on se donne la peine d'y songer, on sait de combien de gens on aura besoin, quand on pourra commencer les travaux, comment il faudra employer son monde pour que ça chemine partout. Si on fait les choses au jour le jour, comme elles viennent, on oublie l'une ou l'autre ; on croit toujours avoir plus de temps qu'il ne s'en trouve et moins de besogne à faire qu'il ne s'en présente. De

cette façon, le travail ne marche pas de pair avec la saison ; en fin de compte, tout a été fait à contre-temps et mal et le travail est gâché. C'est pourquoi je voulais vous demander, car on va bientôt s'y mettre, quels légumes d'été il faut planter, combien de pommes de terre, quelles places vous voulez réserver pour le lin, le chanvre, les choux ? et où il faut mettre ceci ou cela ? Si cela vous convenait, vous pourriez me montrer la campagne aujourd'hui ; il fait si beau temps, que ce serait un vrai plaisir de se promener un peu au soleil.

– On a bien le temps, répondit Joggeli. La neige est à peine loin. Quand le moment sera là, je te le dirai. Rien ne presse, nous avons jusqu'ici pu cultiver le domaine sans nous trémousser comme ça.

– Oui, interrompit sa femme, mais cela n'en est pas mieux allé. Il n'y a bientôt plus rien à la maison. Je voudrais accompagner Uli et ça ne te fera que du bien de prendre un peu de soleil. Pourquoi veux-tu empêcher de faire les choses et nourrir et payer des gens pour rien ? Les autres années, nous avons fini le bois et le battage trois semaines plus tard, aussi a-t-il fallu commencer d'autant plus tard que les autres gens et nous avons été en arrière tout le long de l'année. Qu'est-ce que les do-

mestiques feront si tu ne veux pas leur marquer ce qu'ils ont à faire ?

Joggeli ôta en bougonnant ses pantoufles de laine et en chaussa d'autres. Sa femme lui noua un foulard autour du cou et lui mit un mouchoir de poche dans son habit. Il alla chercher une canne derrière le poêle et finit par la suivre en grognant et de mauvaise humeur.

Joggeli n'avait encore jamais de toute sa vie fait le tour de son superbe domaine ; jamais il ne s'était demandé comment il faudrait l'exploiter, de façon à ce que non seulement il rapportât convenablement, mais encore fût assaini et cultivé avec intelligence. Il semait tant qu'il avait du fumier ou que le temps le permettait. Quand il fallait planter des pommes de terre, il cherchait un coin approprié, mais toujours aussi petit que possible, si bien qu'après le nouvel-an il fallait commencer à ménager sa provision. Il en faisait de même avec ses emplacements pour le lin et le chanvre. Il fallait que sa femme les lui arrachât pour ainsi dire, et qu'on lui dérobat presque le fumier et le purin nécessaires. La vue des champs qui n'étaient pas en blé ou en fourrages lui faisait mal au cœur ! À son idée c'était autant de perdu.

Ce n'était ainsi dans tout le domaine qu'une besogne mal faite, un tout petit coin d'une chose ici, un tout petit coin là, suivant qu'il y avait eu à cette place peu ou beaucoup d'herbe. En outre, jamais ce qu'on cultivait n'était en rapport avec le sol.

Uli eut du mal avec le vieux. Il fallut lui arracher chaque parcelle de terrain, pour ceci ou cela et tout le fumier dont on avait besoin. Il voulait toujours garder l'un et l'autre pour quelque chose d'autre, qui vaudrait mieux. En vain Uli lui représenta-t-il qu'on ne pouvait pourtant pas tout ménager pour l'automne et qu'on ensemait beaucoup trop peu pour une pareille étendue de terrain. En vain, il lui dit qu'il faudrait profiter du printemps pour ouvrir plus de champs et qu'il saurait faire en sorte qu'il y eût assez de fumier pour l'automne. Il eut toutes les peines du monde à obtenir pour les pommes de terre un plus grand coin que d'habitude, ainsi que pour quelques champs de blé d'été dans lesquels il voulait semer du trèfle. Tout en se promenant ainsi, il remarqua en plus des haies si larges qu'on eût pu y faire deux toises de bois, des bandes de terre non employées, des étendues en friche où l'on aurait eu de quoi s'occuper pendant de longues années dans les intervalles des saisons.

Au retour, Uli dit à son maître qu'il avait encore quelque chose à lui communiquer, s'il voulait bien ne pas le prendre en mauvaise part. Joggeli répondit qu'il lui semblait qu'il avait déjà bien dégoisé et qu'il devait en avoir assez pour aujourd'hui. Mais enfin il n'avait qu'à dire, le tout irait ensemble.

– Maître, dit Uli, dans les écuries tout ne va pas comme ça devrait. Il n'y a plus beaucoup à attendre de nos chevaux. Si on ne change pas quelque chose, la plupart vont déchoir ; avec les vaches c'est encore pire. Elles ne donnent plus le lait qu'elles devraient : la plupart n'ont que deux ou trois pis à traire ; elles sont d'ailleurs vieilles et il me semble qu'il faudrait se débarrasser de quatre au moins et les remplacer par de jeunes bêtes avec des tétines complètes. Telles que les choses sont maintenant, nous nourrissons des bêtes sans rapport ni profit.

– Oui ! oui ! répondit Joggeli, vendre, on le peut bien. Chacun peut vendre, s'il y a quelque chose ; mais encore faudrait-il trouver autre chose de mieux. *Au jour d'aujourd'hui* on est trompé sur tout. Celui qui est obligé de faire ce commerce n'est plus de force et ne sait plus à qui se fier pour n'être pas trompé.

– Oh ! reprit Uli, il faut bien que tout paysan risque quelque chose. Chacun est trompé ; mais chez mon maître, j'ai acheté bien des chevaux et des vaches et j'ai eu de la chance.

– Ah ! ah ! dit Joggeli, tu voudrais ainsi vendre et acheter. C'est autre chose ! maintenant je ne m'étonne plus. Eh bien ! nous verrons, nous verrons, c'est une chose bien curieuse !

Une fois rentré, il se plaignit de nouveau à sa femme de ce qu'Uli l'avait pressé et tourmenté. Rien n'était à son gré. Il mettrait tout le domaine sens-dessus-dessous, si on le laissait faire. Et ne voulait-il pas encore lui faire renouveler les deux écuries ? Mais, ajouta-t-il, j'observe bien ce gail-lard et je lui montrerai qui je suis. Un individu qui ne possède pas du bien large comme le creux de la main, voudrait mieux savoir conduire un domaine qu'un homme dont le père et le grand-père étaient déjà de gros paysans ? Les gens ont à présent un orgueil du diable. Il n'y a plus moyen d'y tenir.

Lorsqu'il eut raconté en détail pourquoi Uli lui avait fait une scie, sa femme lui répondit : « Pay-sans par ci, paysans par là ! Il y en a bien de ces paysans qui, s'ils étaient seulement la moitié aussi avisés que maint valet, seraient la moitié plus

riches, et feraient rapporter la moitié plus à leurs terres. »

En attendant, le travail allait son train et tout le monde était surpris qu'on se levât de si bon matin à la Glungge. Les gens d'Uflige venaient-ils auprès des domestiques, du valet d'écurie qui conduisait le fumier, du vacher qui allait chercher du sel : « Eh ! disaient-ils, il paraît que ça va roide à la Glungge ! ça n'est pourtant pas beau d'un valet d'embêter ainsi le monde, mais vous ne le souffrirez pas, vous vous révolterez, vous ne vous laisserez pas mener ainsi par un drôle venu on ne sait d'où, vous lui montrerez que vous étiez là avant lui.

– Cela durera jusqu'à ce qu'on en ait assez, répondait le valet d'écurie, on verra bien.

Rencontraient-ils Joggeli : « Qu'est-ce qui te prend, demandaient-ils, de te presser de la sorte ? as-tu par hasard trouvé un nouveau maître ? Toutes les terres ne sont pas les mêmes et nous n'avons encore jamais vu qu'on gagne beaucoup à se presser trop. Tu laisses ton nouveau valet bien trop faire le maître pour commencer ; mais que nous n'ayons rien dit ! Tu dois savoir ce que tu fais ! »

Trouvaient-ils Uli : « Il y a longtemps, lui disaient-ils, qu'il en aurait fallu un comme toi à la Glungge. On voit de tout loin que c'est une autre chanson, à présent, mais, tout de même, tu es bien fou de te donner tant de mal, tu ne resteras pas longtemps chez Joggeli. Il n'en garde point et un gaillard comme toi ne peut pas toujours être valet, ou bien alors, qu'il aille dans une autre place. »

Tout cela ne contribuait pas à resserrer les liens entre maîtres et valets, ni à faciliter la marche des choses. C'est maintenant seulement qu'Uli sentait tout le poids de sa charge. C'était comme s'il eût dû marcher avec de la boue jusqu'au genou. Il fallait tout arracher à Joggeli, à force de se disputer avec lui, et quand enfin Uli voulait mettre son idée à exécution, il n'avait à sa disposition que des mains malhabiles et rebelles à l'ouvrage. Il fallait partout tirer, pousser, cogner : on faisait tout aussi lentement et aussi mal que possible. Il croyait ne pas arriver à ce qu'on nettoiyât convenablement la plantation de lin, à ce que dans aucun champ on piochât convenablement les sillons. On voyait encore dans des endroits mis en gazon depuis deux ans des traces de sillons, tant on avait fait cette besogne superficiellement, dans un terrain si lourd, où ce n'est pas comme dans un sol sablonneux et léger qu'on n'a, pour ainsi dire, pas besoin d'éga-

liser à la pioche. Il apprenait combien il est difficile de faire des observations sur le travail. Un homme n'aime pas qu'on lui reproche de s'y prendre mal. Un gamin de valet, qui ne vaut pas six kreutzer et qui n'a pas trois pieds de haut, crie comme un coq quand on lui dit qu'il ne sait ni faucher, ni piocher. « J'ai déjà été chez bien des maîtres, vous répond-il, et j'ai bien fait mon ouvrage. Si je ne travaille pas assez, tu n'as qu'à dire, un garçon comme moi trouve des maîtres tant qu'il en veut. »

Si les gens n'acceptent pas les observations du maître, comment recevraient-ils celles du valet ? Uli pensait donc que Joggeli ferait bien de dire ceci ou cela. Mais Joggeli ne voulait pas.

— Dis-le-leur toi-même, répondait-il, si tu trouves que ce qu'ils font ne va pas. C'est ton affaire, je ne m'en mêle pas ! Je serais bien fou de payer cher un maître-valet pour être encore obligé de faire tout ce qui le regarde.

Quand ensuite les domestiques venaient se plaindre à Joggeli qu'ils avaient dû faire encore telle ou telle chose, et qu'au bout du compte on leur avait fait recommencer tout leur ouvrage, parce qu'il n'était pas assez bon, Joggeli se plaignait à son tour de n'avoir rien su. Uli aurait bien

pu le consulter, mais il faisait comme si personne n'avait à le commander, comme si tout le domaine était à lui.

Uli comprenait toujours mieux comment on peut dire de quelqu'un qu'il voudrait *grimper les murs* ; n'était-ce pas ce qui lui arrivait tous les jours ?

Les choses marchaient quand même, quoique péniblement. Ils avaient terminé les travaux du printemps aussi vite que les autres gens et avaient planté plus que d'ordinaire. Ils pourraient cette année-là sarcler deux fois les pommes de terre, piocher, mettre la terre en mottes autour des tiges, et n'auraient pas à craindre de perdre un tiers ou la moitié de la récolte pour avoir dû négliger une chose ou une autre. Dans le champ de lin on planta de petits piquets entre lesquels on tendit des fils pour empêcher le lin de se coucher, et celui-ci était si beau à voir que la paysanne venait presque tous les jours l'admirer. Quand les gens d'Uflige passaient par là, ils se disaient :

– Dommage que ce soit Joggeli qui ait ce valet ! On voit qu'il comprend son affaire. Tout va prendre une autre tournure à la Glungge, mais il l'aura bientôt chassé à force de grogner.

CHAPITRE XVI

Uli a affaire à de nouvelles vaches et à de nouveaux valets.



Un matin, Joggeli dit inopinément à Uli :

– J’ai réfléchi et j’ai trouvé qu’il ne serait pas mauvais de changer quelque chose dans l’étable. C’est demain la foire du mois à Berne, et c’est là que généralement on traite au mieux. Prends la Zinguel et la Stär, et va après midi à Berne, tu pourras coucher où tu le jugeras à propos, de façon à être de bon matin sur le champ de foire. Si

tu y trouves quelque chose de convenable, achète ; sinon, on pourra voir à la foire de mai à Berthoud.

Uli n'avait pas grande objection à faire, bien qu'il lui parût singulier d'aller à la foire avec deux vieilles vaches, à cinq lieues de distance, pour risquer encore, au cas où il ne les vendrait pas, de ne pouvoir les ramener sur une route dure et avec des pieds accoutumés seulement au plancher de l'étable.

C'était par une chaude après-midi de mai, les routes étaient couvertes de poussière, les vaches, point habituées ni à la marche ni au soleil ; Uli avait de la peine à les faire avancer. Heureusement, elles le reconnaissaient, ne s'effarouchaient pas quand il s'approchait d'elles et le suivaient sans qu'il fût besoin d'un chien de boucher. Tout en leur montrant lentement le chemin, Uli avait l'œil ouvert sur tout ce qu'il rencontrait ; rien ne lui échappait, aucune culture, aucune ferme, aucune installation autour d'une maison. Il évaluait tout avec intelligence et, quand il n'avait rien à observer, il songeait au prix qu'il devrait faire, car Joggeli n'avait absolument rien voulu lui dire. « C'est à toi de voir quelles seront l'offre et la demande, lui avait-il répondu, et de te diriger d'après cela. » Uli avait longtemps refusé de se

contenter de ces instructions sommaires jusqu'à ce qu'enfin la paysanne lui dit :

— Pourquoi veux-tu plus longtemps t'en défendre ? Tu entends bien qu'il te laisse libre. Fais de ton mieux, ce sera bien.

Joggeli lui avait encore remis quelques louis d'or afin qu'il pût acheter au mieux possible. Uli se réjouissait à la pensée que peut-être il pourrait vendre ses vieilles vaches et en ramener de belles jeunes pour le même prix, et rendre à Joggeli ses louis d'or. C'est alors que le vieux ouvrirait des yeux !

Uli n'alla pas au delà de quatre lieues avec ses vaches. Il se disait que, s'il ne les surmenait pas ce jour-là, cela n'en irait que mieux le lendemain. Dans l'auberge où il entra, il ne trouva guère de tranquillité. Ce fut un va et vient perpétuel toute la nuit ; il y avait là de braves gens et des gueux, des Juifs sordides et des chrétiens avides ; et tout ce monde d'acheteurs et de vendeurs, courant, s'élançant à la sueur de leur front à la poursuite de la chance, préludait à la bataille du lendemain, autour des écuries, dans la salle à boire, jusque dans les chambres à coucher. C'était un vacarme de trafics et de marchandages moins interrompu que le grondement du canon dans une grande bataille.

Uli se sentait mal à l'aise au milieu de cette foule avec ses louis d'or dans sa poche. Il mit son pantalon sous son oreiller, en tira une des jambes, se coucha dessus et dormit d'un œil. Il tenait à se sauver des Juifs qui l'avaient déjà assailli le soir précédent, et il détala le matin de bonne heure.

Le jour s'était levé dans toute sa splendeur ; les fleurs, humides de rosée, brillaient comme des bijoux dans les prairies. Uli et ses vaches cheminaient gaîment à la rencontre de la chance.

Il n'y avait pas longtemps qu'il marchait quand il se trouva en compagnie d'un personnage long et maigre, survenu là il ne savait comment. Cet individu entra aussitôt en marché avec lui pour les vaches, et ne le lâcha pas qu'il eût fait son prix, si bien qu'avant d'arriver à Berne, Uli avait vendu et, à ce qu'il croyait, un louis d'or trop cher. Avant même d'entrer en ville, l'homme avait payé ; il emmena les vaches et Uli ne le revit plus. Ce dernier n'était pas sans inquiétude, il craignait de s'être trop pressé ; les prix étaient peut-être tout autres qu'il n'avait pensé. Cependant, il vit bientôt arriver beaucoup de vaches et s'assura qu'elles étaient très bon marché, parce qu'on s'attendait à n'avoir pas beaucoup de foin à cause de la séche-

resse. Tout était donc bien allé pour lui, pensait-il, il avait eu de la chance.

Il s'arrêta à Berne, non loin de la porte d'en-haut, et vit défiler les belles génisses venues des riches communes au-dessus de la ville et des districts fribourgeois. Une surtout lui donna dans l'œil. C'était une grande jeune bête, solidement bâtie, conduite par un petit homme, vêtu d'une longue tunique flottante et d'un large chapeau bas. La vache était maigre, elle avait le poil hérissé ; de longtemps encore, elle ne vèlerait pas, mais on en pourrait faire quelque chose, pensait-il, si elle était saine. Et elle l'était en effet. La peau se détachait bien des os, mais l'homme sentait si mauvais, qu'on était pris au nez à dix pas de distance, et toute son apparence indiquait qu'il n'était guère à l'aise dans ce monde et ne s'y sentait pas chez lui. On rencontre souvent de ces types qui ne sont pas chez eux dans leur propre intérieur, qui ont de singulières coutumes, ne savent pas s'en tirer, entreprennent tout à rebours, rapinent, se tourmentent jusqu'au sang et n'avancent jamais, comme suspendus entre la vie et la mort.

Comme Uli examinait la vache, le petit homme lui dit :

– Oui ! visite seulement. Il ne lui manque rien. J'ai dû la nourrir avec de la paille la moitié de l'hiver, j'avais trop de bétail. Ça me faisait du chagrin de vendre, mais, nous autres, nous n'avons pas de quoi acheter du foin. Je me suis rattrapé avec l'herbe, mais voilà qu'elle va manquer et il faut maintenant que je vende. J'en ai bien du regret, mais si je donne toute mon herbe en vert, je n'aurai point de foin en hiver. Le père a toujours eu trois vaches ; moi, j'ai forcé pour en garder cinq, à cause du fumier, mais souvent on a assez de peine à en venir à bout.

Ce brave petit homme ne savait pas encore que deux vaches bien nourries donnent plus de profit et de fumier que quatre qu'on laisse avoir faim. Mais il ne faut pas trop lui en vouloir. Il y a de gros personnages sur les grandes routes qui ne le savent pas non plus, qui gardent treize vaches et qui ne tirent des treize que dix pots de lait.

Le petit homme pleurait presque de devoir vendre sa vache, et Uli n'avait pas le cœur de profiter de lui comme il aurait peut-être pu, car personne ne faisait attention à cette vache ébouriffée, personne ne la marchandait. Il l'acheta bon marché, mais à la satisfaction du petit homme qui lui

souhaita toute sorte de bonheur avec sa bête qu'il regarda s'en aller avec un œil humide.

Après celle-là, Uli en acheta encore une autre, prête au veau, légère de cornes, fine de pelage, large par derrière, bien en pointe et effilée par devant, bref, une vache comme on les aime quand on veut avoir du lait. Il n'était guère plus de dix heures quand il repassa la porte, le cœur content, car il avait donné trois écus neufs de moins qu'il n'avait en poche et pensait cependant ramener de bien meilleures vaches que celles qu'il avait conduites à la foire.

— Mais que diront Joggeli et le vacher ? se demandait-il. Sans doute ils lui reprocheraient la maigreur de la vache, mais il les laisserait dire ; d'ici à ce qu'elle fût le veau, elle aurait une tout autre façon, si on ne lui refusait pas le sel et si on lui donnait de temps en temps un breuvage, afin que cette meilleure nourriture ne produisît pas des humeurs qui la rendraient malade. Il retournait toujours ses trois écus neufs entre ses doigts. Il lui semblait qu'au fond ils lui revenaient à lui. C'était son bénéfice légitime puisqu'il avait vendu si cher et acheté si bon marché. N'avait-il pas d'ailleurs dépensé pour Joggeli bien des batz qu'il n'avait pas portés en compte, et usé bien des souliers de

plus que s'il s'était moins forcé au travail ? Il récapitulait le gros écot qu'il avait dû payer aux domestiques pour gain de paix, et cela, en réalité, tout au profit de Joggeli. Pour tout cela, personne ne lui avait rien donné, on n'en avait pas augmenté ses gages ; les pourboires des écuries tombaient dans la poche du vacher et du valet d'écurie. Il n'était ni juste ni convenable que lui, qui avait toute la peine et tout le souci, ne reçût rien d'extra. S'il gardait les trois écus pour lui, le maître n'aurait vraiment pas à se plaindre ; il devrait, au contraire, être déjà bien content qu'il ne lui comptât pas d'avantage. Les vaches qu'il avait achetées, il ne voulait pas les faire plus cher : mais, en revanche, pour les deux qu'il avait vendues, il pouvait indiquer trois écus de moins, sans que personne s'aperçût de la moindre chose. Elles étaient déjà trop chères : il les avait vendues à un étranger et il n'y avait là personne qui pût en bavarder.

Mais, à peine Uli était-il arrivé à cette conclusion, qu'il sentait un malaise intérieur, quelque chose qui lui disait qu'après tout ce n'était pas bien, que ses raisonnements n'étaient que des subterfuges du diable, des essais de masquer une coquinerie sous un beau manteau. Il lui venait à l'esprit des souvenirs des temps passés, quand il recourait aux mêmes faux-fuyants pour excuser sa

mauvaise conduite et se persuader à lui-même qu'il avait bien le droit d'agir ainsi devant Dieu. Il se rappelait comment il avait déjà autrefois livré un même combat, et comment son honnêteté avait tourné à son avantage.

Uli se persuadait de plus en plus que personne ne devait avoir quelque chose à lui reprocher, qu'il était résolu à rester intègre, afin de pouvoir garder vis-à-vis des autres toute son autorité de maître-valet. Il sentait que s'il commettait cette infidélité, il ne serait plus le même homme ; il serait obligé de passer sur beaucoup de choses, il n'aurait pas le courage de résister aux autres, parce qu'il se serait mis à leur niveau. Et s'il se découvrait quelque chose de son indécatesse, quel visage ferait-il ? Comme les autres jubileraient ! Quelle honte le couvrirait ! Et puis, il ne pourrait se justifier devant Dieu, et comment pourrait-il le prier comme un père avec une pareille infidélité sur la conscience ! Non ! il ne le ferait pas !

Et il laissa les trois écus neufs glisser de ses doigts et se mit à fredonner gaîment une chanson jusqu'à ce qu'il arriva à une auberge. Là, il mit ses vaches à l'ombre, s'assit derrière une chopine, se fit servir quelque chose de chaud, un morceau de

viande, de la soupe et des légumes, et attendit que la grande chaleur fût passée.

Il arriva à la maison plus tôt qu'on ne l'attendait et dans les meilleures dispositions. On ne lui fit pas précisément compliment sur ses vaches :

– Ça dépend du prix, disait Joggeli, et avec des bêtes si maigres, on ne sait jamais à quoi on en est. Il y en a qui sont si coriaces, qu'il n'y a pas moyen de les engraisser. Du reste, je ne veux rien dire, mais d'abord entendre ce qu'elles coûtent.

Uli dut entrer dans la Stübli, rendit compte de sa mission franchement et loyalement, et mit sous les yeux du maître le résultat.

Joggeli écoutait, la figure épanouie, s'émerveillant de ce marché, mais il se demandait s'il n'aurait pas tiré encore un meilleur parti de ses vaches en les conduisant lui-même à Berne. En attendant, elles étaient bien payées, les nouvelles n'étaient pas chères, restait à voir ce qu'elles donneraient.

Quant au pourboire pour les vendues, qu'Uli avait également mis sous ses yeux, il devait le partager avec le vacher et prendre sa part pour ce qu'il avait déboursé.

– Oh ! non, dit Uli, je ne l’entends pas ainsi, je veux vous compter les frais, car c’est vous qui m’avez envoyé, et ces dépenses-là, les maîtres les paient partout.

– Alors ce n’était pas la peine d’aller si loin à la foire, répliqua Joggeli, et il paya ces quelques batz à contre-cœur.

– Tu es pourtant, ma parole, un vilain homme ! lui dit sa femme quand Uli fut sorti. Il aurait mérité que tu tires un écu neuf de ta poche, et tu voulais encore lui soutirer son pourboire ! C’est ainsi que tu perds tous tes domestiques. Il n’y a aucun plaisir à t’aider à économiser.

– Eh ! crois-tu que ce soit un bon marché et qu’Uli y soit pour quelque chose ? Non ! non ! j’ai envoyé quelqu’un qui lui a acheté les vaches pour mon compte. Je voulais savoir s’il me trompait ou non.

– C’est une honte ! reprit sa femme. Et tu regrettes encore à présent qu’il n’ait pas agi en coquin avec toi ! Non ! sur mon âme, ce n’est pas une manière de faire ! Au lieu de remercier Dieu d’avoir un valet comme celui-là, tu veux encore en faire un misérable ! Prends garde ! s’il s’en aperçoit, il te jettera son paquet à la tête, si bien qu’elle en branlera le reste de tes jours.

Il ne se passa pas longtemps avant qu'Uli vînt demander au maître quand on voulait commencer les foins. Il serait temps d'y penser, dit-il.

— Tu es un éternel aiguillon, personne n'a encore commencé, et je n'ai jamais pensé que ce fût une bonne chose d'être le premier pour tout.

— Mais, répondit Uli, nous n'avons pas à nous régler sur les autres ; c'est nous qui avons de beaucoup le plus à couper, et si nous ne nous y mettons pas à temps, nous serons en arrière d'un grand coin. Et quand on est en arrière, on ne se rattrape pas, et l'on a toutes les peines du monde. C'est absolument comme au militaire. Ce sont ceux qui sont à la queue qui sont obligés de courir le plus vite et le plus péniblement, et s'ils s'arrêtent, ne fût-ce qu'un instant, ils n'arrivent pas à suivre.

Joggeli se regimbait, mais, cette fois-ci, il fallut qu'il fût le premier à commencer les foins.

Uli avait accoutumé de travailler avec de bons outils ; mais, quand on voulut faire la revue de ceux d'été, tout était dans un pitoyable état. Il ne trouva pas une seule faux à sa main. Joggeli affirmait que l'année précédente il en avait acheté quatre nouvelles, ainsi qu'une quantité de râdeaux et de fourches. Il ne savait pas où tout cela était

passé, et, si on l'avait volé, il serait bien fou d'en racheter toujours des neufs.

– Soit, dit Uli, faites comme vous voudrez. Mais je ne puis pourtant pas faucher avec les jambes et râtelier avec les doigts. Si vous voulez que je fasse les choses comme il faut, donnez-moi des outils.

Enfin Joggeli se décida à en acheter, mais les moins chers possible. Chacun sait l'usage qu'on peut faire de mauvaises faux. Uli finit par s'en acheter une de son propre argent ; mais quand il voulait critiquer l'un ou l'autre sur sa manière de faucher on lui répondait qu'il n'avait qu'à procurer de meilleurs outils ou à se taire.

Uli avait l'habitude de commencer à faucher à trois heures du matin. Mais au commencement, pas une âme ne voulait sortir du lit de si bonne heure. Il eut grand'peine à faire venir les domestiques aux champs pour quatre heures. Le vacher et le valet d'écurie ne voulaient pas y mordre, ni aider à faucher, même quand c'était tout près de la maison, et, quand ils venaient, ils ne faisaient que semblant de travailler, cherchant toujours à se mettre devant Uli, jusqu'à ce qu'enfin il leur signifia qu'il était le maître et les renvoya dix pas en arrière.

Quand il avait réussi à amener les domestiques aux champs, c'étaient les journaliers qui n'étaient pas là, et ils n'arrivaient que pour y faire un tour avant le déjeuner. L'un avait dû faucher pour son compte, l'autre faire emmancher sa faux autrement, un troisième avait dû conduire du purin pour sa ferme. Tous pensaient que le maître n'avait pas besoin de le savoir et réclamaient la journée entière.

Uli n'aurait jamais cru qu'il y eût une telle différence de faucher de trois à dix heures du matin avec dix robustes gaillards de bonne volonté et munis de bons outils, ou de le faire avec dix paresseux, travaillant avec l'allure des gens qui disent : « Si je n'arrive pas aujourd'hui, ce sera demain, » tirant l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Il lui semblait qu'on était positivement ensorcelé, tandis que les autres se lamentaient, disant qu'ils n'avaient jamais été à pareille torture.

Après s'être évertué le matin, le soir c'était encore bien une autre chanson. Lorsqu'au milieu du jour, après avoir battu sa faux et préparé les chars, il arrivait aux champs, le foin n'était pas même retourné, encore moins mis en tas, et prêt à être chargé ; il fallait attendre ; ou bien, s'il sortait de la maison avec les autres domestiques, c'étaient les

chars qui n'arrivaient pas. Quand il chargeait sur le pré, pendant qu'à la maison une partie des gens devaient décharger ce qu'on avait rentré, ceux-ci ne battaient pas le coup ; les chars ne revenaient pas, il fallait perdre des demi-heures sur le pré à les attendre. S'il allait décharger, on avait vite fait ; mais le valet d'écurie n'amenait point de foin, et ils pouvaient rester de longs moments à l'ombre.

Le soir, personne n'avait le temps de râtelier ; il était obligé de se fâcher ; quant à mettre en tas, pas question ! Il n'avait qu'à le faire lui-même, s'il en voulait. Il trimait et se tourmentait à en mourir, du matin au soir tard ; les femmes avaient réellement pitié de lui, mais tout cela ne servait de rien ; il sentait qu'il y avait là un méchant complot concerté. Joggeli assistait à tout ce manège, non seulement de sang-froid, mais presque hostile à Uli, bien que les femmes fussent toujours derrière lui pour le forcer à dire un mot, lui répétant qu'il voyait bien qu'Uli ne devenait pas maître de ces gens qui ne songeaient qu'à lui faire du chagrin.

— Eh ! répondait-il, il ne lui est que bon de ne pas pouvoir tout faire à sa guise. S'il pouvait tout conduire à sa tête, il en aurait bientôt une si grosse qu'il n'y aurait plus à côté de lui place pour le soleil, la lune et les étoiles.

Cet été-là, le temps fut très variable ; on avait des beaux jours, mais entremêlés de beaucoup d'autres où il n'était pas possible de faire les foins. Il fallait, par conséquent, redoubler de zèle quand le temps était favorable, avec cela un bon paysan réussit à faire de bons jours des jours passables. Uli s'y entendait bien, mais on lui mettait pas un mais dix bâtons dans les jambes. C'est là une pénible situation que comprend seul celui qui y a passé. Ou bien on s'y laisse étouffer, ou bien il se fait une explosion telle qu'on dirait que tout va sauter.

Uli écrivit un dimanche à son ancien maître qu'il ne pouvait plus y tenir. La colère l'étouffait. Il ne pouvait plus rien avaler, il lui semblait que chaque bouchée de pain l'étranglait et, quand il voyait un de ces drôles, il avait des démangeaisons dans les doigts. Ils avaient encore beaucoup à faucher et à rentrer le lendemain le foin coupé depuis trois jours. S'ils continuaient à travailler comme les jours précédents et que le maître s'en contentât, il jetterait tout là, et ne se soucierait plus de rien. C'était une existence infernale que d'avoir contre soi les domestiques et le maître par dessus le marché. La paysanne voyait bien ce qui en était, mais elle ne pouvait pas obtenir grand'chose. Ah ! si elle était la maîtresse, cela irait autrement !

Le temps était au beau le matin ; vers le soir un orage menaça. Dès huit heures, Uli cessa de faucher, afin de pouvoir retourner le foin à temps pour qu'il séchât. Avant midi on avait déjà rentré deux chars.

Au dîner, Uli dit qu'il ne fallait pas faire le souper trop tôt, parce qu'on aurait fini assez tard. Tout le foin était sec, il fallait tout rentrer, et il serait dommage qu'il plût dessus.

Dans l'après-midi, le travail commença à se ralentir ; cela n'avancait pas ; au lieu de remuer les bras on chuchotait. Là où était Uli, cela allait ; dès qu'il s'éloignait, tout clochait. Le vacher ne faisait pas mine de se montrer sur le pré : le valet d'écurie conduisait ses chars comme s'ils eussent eu des limaces pour les traîner, et quand Uli lui disait d'aller plus vite, que les chevaux pouvaient bien faire un effort, il versait à dessein le char dans le ruisseau, ce qui faisait perdre presque une heure. Uli accourait, se fâchait, criait qu'il fallait conduire comme un aveugle pour renverser un char de cette façon. Le valet d'écurie répondit que c'était lui qui était la cause de tout avec sa manie de presser le temps. Tant qu'il serait là, ça irait mal. Il ne savait qu'embêter les gens, et s'il n'était pas content, il n'avait qu'à conduire lui-même.

Quant à lui, il ne toucherait plus un fouet jusqu'à ce que le maître le lui commandât.

Là-dessus, il lança le fouet à Uli et alla s'asseoir tranquillement sur une meule de foin. Uli avait déjà saisi le fouet par le petit bout, mais il se contint et conduisit, bouillant de colère, le char dans la cour.

La mère préparait le souper ; quand elle vit Uli arriver avec le char, elle demanda à Fréneli ce que cela voulait dire :

– Demande-le-lui toi-même, cousine, répondit Fréneli. Les domestiques sont en grande dispute, et si le cousin ne prend pas le parti d'Uli, ça ira mal. Pour moi, il y a longtemps que je serais partie.

La cousine se leva, alla au devant d'Uli et lui demanda :

– Pourquoi est-ce toi qui conduis ? Que se passe-t-il ?

Uli, les lèvres pâles, répliqua :

– Où est le maître ? Il faut qu'il vienne !

– Ah ! mon Dieu ! quel air tu as ! viens dans la chambre. Il est là ! Il faut que quelqu'un tienne les chevaux.

Uli la suivit. La cousine chercha sur le poêle une tasse de café et dit :

– Prends vite ça et bois-le. Je l'avais mis de côté pour Fréneli, mais prends-le, toi. Elle en aura une autre fois. Mais dis-moi vite ce qu'il y a.

– Maîtresse ! je veux partir, et sur le champ ! Je n'en veux plus ! Je veux rendre le fouet au maître, je veux qu'on règle mon compte et partir encore aujourd'hui. Je n'entends pas me tuer pour les autres et qu'on se moque encore de moi après.

– Eh ! Uli, Uli ! qui donc se moque de toi !

– Eh bien ! le maître le tout premier ! Il se fiche de moi. Ça n'est pas un maître, sans quoi il comprendrait ce qui est son devoir et son intérêt. C'est pourquoi je veux m'en aller.

– Et qu'est-ce qui est mon devoir et mon intérêt ? dit Joggeli qui arrivait sur le pas de la porte.

– Je veux qu'on règle mon compte et m'en aller, répondit Uli.

– Tu n'as aucun motif, tu resteras.

– Non ! maître, je ne resterai pas, et j'ai de bonnes raisons pour cela. Vous m'avez établi maître-valet et vous ne me soutenez pas ; vous ne commandez pas et je ne dois pas commander. Alors chacun fait ce qui lui plaît. Vous n'avez, par

conséquent, pas besoin d'un maître-valet. C'est à tort que vous m'avez engagé. C'est pourquoi je m'en vais.

— Mais qu'as-tu à te plaindre ? demanda Joggeli, déjà moins arrogant.

— Je me plains de ce que vous n'êtes pas un maître. Si vous en étiez un, vous seriez venu aujourd'hui ; vous auriez aussi pressé et donné des ordres. Vous auriez, tout au moins, dit qu'il fallait se dépêcher ; mais, au lieu de cela, vous m'avez laissé en plan. Vous avez bien vu comment le vacher et le valet d'écurie font des manières et ne veulent pas sortir de la maison. Aussi je m'en vais.

— Eh ! mon Dieu, pas tant d'histoires ! Je ne puis pas être partout à la fois. Si tu m'avais dit un mot, je serais venu et j'aurais pu leur parler, mais quand on a autant à penser que moi, on ne peut pas toujours songer à tout !

— Penser ! penser ! répliqua Uli. Je veux mes gages, je ne reste pas plus longtemps.

— Mais ! Uli, dit la maîtresse, prends encore une tasse de café, et remets-toi. Tu es justement le maître-valet qu'il nous faut, et personne de nous ne t'a jamais dit une mauvaise parole. Au contraire, Fréneli et moi, nous avons souvent répété entre nous que, si cela continuait ainsi, le domaine

serait remis en bon état et qu'il y aurait de nouveau de l'ordre.

– Tant que le vacher et le valet d'écurie seront là, ça n'ira pas et je ne resterai plus une heure avec eux ; ou je m'en irai, ou il faut qu'ils partent.

– Eh ! eh ! reprit Joggeli, on fait aisément des bêtises quand on est en colère. Nous voulons, de part et d'autre, réfléchir encore jusqu'à demain. On pourra toujours voir.

– Non ! maître, c'est tout réfléchi. Il y a trop longtemps que je l'ai sur le cœur. Vous donnerez leur congé aujourd'hui au vacher et au valet d'écurie ou bien à moi, un des deux.

– Sache donc ce que tu veux, interrompit la maîtresse en s'adressant à son mari ; moi je serais déjà décidée.

– Oui ! mais où trouver un autre vacher et un autre valet d'écurie dans un moment où on ne peut se passer de personne ? Ça ne peut pas aller.

– Oh ! mon Dieu, répondit Uli, quand ils seront loin, tout ira la moitié plus facilement. D'ailleurs, je sais aussi bien faucher et conduire qu'eux. Je ferai, en attendant, l'ouvrage des deux, et j'espère que nous ne serons pas longtemps sans en avoir d'autres. Mais vous pouvez faire comme vous vou-

drez. Je ne demande pas mieux que de m'en aller. J'ai écrit hier à Jean que je reviendrais bientôt.

Ceci fit de l'effet sur Joggeli : il consentit à faire venir le vacher et le valet d'écurie et à leur régler leur compte. Ceux-ci croyaient seulement qu'il voulait leur laver la tête, et se mirent à tempêter terriblement et à faire une mine comme s'ils avaient voulu cracher toute la terre à la face de la lune. Quand Joggeli commença doucement à parler de régler leur compte, ils répondirent qu'ils étaient d'accord, mais qu'il pourrait voir ce qui lui arriverait une fois qu'Uli aurait réussi à chasser tous ceux qui le gênaient. Il n'avait qu'à *abouler* son argent. Ça leur allait on ne peut mieux. Il y avait longtemps qu'ils auraient pu avoir de meilleurs gages.

Joggeli allait céder. Heureusement, sa femme était restée dans la chambre pour empêcher le char de rester en panne ou de verser dans le fossé.

— Voyons, Joggeli ! dit-elle. Paie-leur leurs gages. Ils ont dit que c'est ce qu'ils demandent. Ces deux gredins sont depuis longtemps à mon chemin ; il est bon qu'on en soit débarrassé. J'espère bien qu'ils s'en iront aujourd'hui même.

— Pas de danger que nous restions plus longtemps dans une pareille maison, dirent-ils tous les

deux. Nous pourrions faucher jusqu'à la Saint-Martin que vous ne feriez qu'en rire. Plus vite nous serons loin et mieux !

Joggeli régla leur compte à tous les deux. Au dehors le vent commençait à souffler ; les nuages couvraient le ciel où montaient lentement de noires colonnes, symboles de rêves d'une âme en détresse ; des tourbillons enlevaient dans les airs, tantôt du foin, tantôt de la paille.

Uli s'efforçait de rentrer le plus possible de foin, pendant que les deux valets renvoyés comptaient leur argent en ricanant et demandaient à Joggeli s'il n'irait pas aider par ce beau temps. Le vent arrachait le foin des fourches et soulevait la crinière des chevaux, les chargeurs couraient après les meules en désordre, les jolies râteleuses se dépêchaient comme des biches effarouchées, apportant à grandes brassées dans leurs tabliers ce qu'elles avaient pu ramasser.

— Tiens-toi bien ! criait-on d'en-bas au chargeur.

Les robustes chevaux prenaient un trot accéléré, les faneurs leur couraient après, jetant à la course leurs fourches sur le char où le chargeur les recevait à genoux, les bras étendus.

De larges gouttes commencèrent à tomber avec bruit, le vent souffla plus violent ; un des faneurs

sauta à la presse ; en un clin d'œil, il fut sur le char où il l'attacha solidement avec des cordes pendant que les râteleuses prestement donnaient un coup de peigne au foin chargé. À ce moment, la tempête éclata ; la pluie ruisselait avec des scintillements d'éclairs, les nuages noirs se déchiraient avec fracas, des tourbillons de poussière volaient devant le char. Les chevaux couraient à grandes guides vers la grange, conduits par la main ferme d'Uli. Les faneurs suivaient, la fourche sur l'épaule ; l'arrière-garde était formée par les joyeuses faneuses qui, leurs tabliers sur les épaules et sur la tête, en guise de toit, se hâtaient en riant et en plaisantant. Enfin la pluie se déversa en torrents sans fin, les éclairs sillonnèrent l'obscurité de la grange, le fracas du tonnerre ébranla la maison. Les domestiques se tenaient, inquiets et recueillis, sous l'auvent ; ils savaient que le Seigneur passait dans les roulements au-dessus de leurs têtes.

La nuit tombait : on appela pour le souper. Le ciel était noir encore, mais la pluie tombait plus doucement, le tonnerre grondait dans le lointain.

Le vacher et le valet d'écurie sortirent de leur chambre en habits du dimanche et dirent adieu à leurs amis qui, tout étonnés, demandaient ce que cela signifiait.

Les deux compagnons répondirent :

– Demandez à Uli. C'est lui qui est le maître moissonneur. Et comme nous ne voulons pas être sous ses ordres, nous nous en allons ; nous ne voudrions rester à aucun prix.

Le vacher et le valet d'écurie s'arrêtèrent tout jubilants dans une auberge des environs ; là, ils se vantèrent à plein gosier de ce qu'ils avaient fait et ne purent fermer l'œil, tant ils se réjouissaient du désarroi qui ne manquerait pas de se produire à la Glungge maintenant qu'ils n'étaient plus là.

Cela marcha quand même le premier jour.

– Oui ! dirent-ils, c'est bon pour une fois, mais on verra demain.

Cela marcha encore bien le jour suivant ; alors ils se rabattirent sur le troisième jour. Mais celui-là aussi passa sans encombre ; tout, à la Glungge, était tranquille et à l'œuvre. Personne ne s'occupait d'eux. Et s'il arrivait qu'ils se montrassent de loin, leurs anciens amis faisaient comme s'ils ne les voyaient pas. Ils commencèrent alors à faire une longue mine, car chacun d'eux, à part soi, avait nourri l'espoir qu'on le rappellerait. Chacun d'eux avait déjà escompté dans sa pensée les prétentions qu'il élèverait, l'augmentation de salaire

qu'il demanderait. Et voilà que personne ne venait, que personne ne leur faisait le moindre signe.

Alors le valet d'écurie envoya un message secret à Joggeli. La personne qu'il en chargea devait, avec force enjolivements, donner à entendre qu'il rentrerait volontiers, que le vrai coupable était le vacher, qui avait toujours mis tout en division par derrière, sans que lui le comprît, enfin qu'il en avait du regret maintenant et reconnaissait ses torts.

Mais le vacher envoya, de son côté, un même message à Uli, en lui faisant promettre un écu neuf s'il faisait ensorte qu'on lui rendît son poste. Il rejetait toute la faute sur le valet d'écurie ; s'il n'avait pas été là, il n'aurait pas eu l'idée de se conduire si mal. Dès qu'il verrait Uli, il lui dirait ce qu'était ce valet et il savait encore des choses dont personne ne se doutait.

Uli était occupé à battre sa faux quand Joggeli vint lui dire :

— Le valet d'écurie voudrait bien revenir ; il a fait des réflexions, c'est le vacher qui est cause de tout. Il se conduira tout à fait bien si on le laisse rentrer. Il est accoutumé à la maison ; s'il faut en dresser un nouveau, on aura bien de la peine.

– Maître, répondit Uli, vous pouvez faire ce que vous voudrez, mais je ne veux rien avoir à démêler avec le valet d'écurie. Le vacher m'a fait promettre un écu neuf si je me raccommode avec lui et il met tout sur le dos du valet d'écurie. Ils sont l'un comme l'autre, je n'en tournerais pas la main. Vous pouvez compter que si l'un d'eux revient, nous aurons de nouveau des disputes.

– Eh ! bien, soit ! dit Joggeli ; mais comment penses-tu que nous nous en tirerons si tu ne trouves personne qui te convienne ? Car enfin, il faut que tout l'ouvrage soit fait convenablement. Ça ne peut pas durer ainsi plus longtemps !

– Mais, reprit Uli, il me semble que l'ouvrage s'est fait tout aussi bien que quand ces deux étaient là ! Nous allons être prêts avec les foins et, malgré le mauvais temps, nous y avons mis bien moins de jours que les autres années, quand on traînait tout en longueur. Je ne crois pas qu'on ait rien négligé !

– Tu es comme un tonneau de poudre ! Il n'y a pas moyen de causer avec toi !

– Non pas ! Mais j'estime que je travaille de telle sorte qu'il ne reste pas beaucoup de choses en arrière, et cela m'ennuie d'entendre toujours dire

que, sans le vacher et le valet d'écurie, cela n'ira pas !

– Oh ! je n'ai pas dit ça ! Comprends-moi donc. Mais comment veux-tu que ça marche ? On ne peut pas rester ainsi. Il faut une aide.

– Sans doute. C'est aussi mon avis, mais j'ai cru que vous vous étiez occupé de trouver d'autres domestiques.

– Non ! j'ai cru que c'était toi qui t'en occuperais, puisque tu ne voulais plus des premiers.

– Je ne suis qu'un valet ! je ne puis pourtant pas aller engager d'autres valets. Vous trouveriez vous-même que cela n'est pas convenable ; mais, si vous n'avez rien contre, je vous dirai quelque chose ?

– Eh bien ! parle ; mais je n'aurais pas cru que je te laisserais encore dire un mot.

Là-dessus, Uli se mit à lui démontrer qu'il fallait qu'il y eût un maître pour que tout marchât bien. Or, jusqu'à présent, il n'avait pas été le maître du tout, tandis que chacun des deux, le vacher et le valet d'écurie, avait fait le maître pour son compte, disposant à son gré de sa personne et de son temps, et naturellement tous les autres, à leur exemple, avaient pris les mêmes libertés.

– Ne le prenez pas en mauvaise part, continua-t-il, mais je dois vous dire que vous n’avez pas su commander ; vos gens n’ont eu aucune crainte de vous et vous n’avez chargé personne de vous remplacer, ensorte que chacun a tiré de son côté et qu’ainsi on a reculé sur toute la ligne. On pourrait faire rapporter au domaine une fois autant si l’on s’occupait de la campagne et si l’on tirait de l’élevage ce qu’on en tire ailleurs. Mais pour cela, il faudrait qu’il y eût là quelqu’un qui commandât et que les autres sachent qu’ils doivent obéir. Si vous voulez commander tant mieux ! Si vous ne voulez pas, eh ! bien qu’un autre le fasse en votre nom, sans quoi j’aime mieux ne plus m’en mêler.

– Eh bien ! commande, toi, dit Joggeli ; je t’ai déjà dit bien des fois que cela te regardait.

– Oui ! vous me l’avez dit, mais vous avez oublié de dire aux autres qu’ils devaient m’obéir.

– Tu te le figures ; mais tu devrais bien penser qu’on ne va pas ainsi d’emblée mettre tout en mains de quelqu’un qu’on ne connaît pas et qu’on le laissera faire comme s’il n’y avait plus personne à la maison. Mon Dieu ! donne tes ordres partout, mais seulement ne commande pas à ma femme ce qu’elle doit cuire.

– Je n'en ai pas la moindre envie ! Mais il faut pouvoir dire au vacher et au valet d'écurie ce qu'ils ont à faire et comment ils doivent le faire. On ne peut avoir une organisation pour l'écurie et une autre pour l'étable. Il faut que les deux s'entr'aident. Ce qui fait qu'ordinairement cela va si mal chez les messieurs qui ont des domaines, c'est qu'ils ne savent pas comment les conduire et, par conséquent, pas commander. Chacun y fait à sa tête. Il en résulte que derrière la maison on est dans l'Emmenthal, devant dans l'Oberland, à côté dans le Seeland et, finalement, tout autour dans la crotte.

Joggeli se résigna à son sort. On engagea deux nouveaux valets avec injonction d'obéir à Uli. Les deux anciens, après avoir inutilement cherché à se placer dans les environs, partirent sans avoir rien devant eux. Ils juraient fort contre la fausseté des gens. Tant qu'ils avaient été à la Glungge, chacun les vantait, leur faisait croire qu'il voudrait bien les avoir ; maintenant qu'ils étaient disponibles, personne ne se souciait plus d'eux.

Ce livre numérique

a été édité par

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en octobre 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Jérémias Gotthelf, *Uli le valet de ferme et Uli le fermier*, La Chaux-de Fonds, F. Zahn, s.d. La photo de première page, *Champs près d'Avusy*, a été prise par Anne Van de Perre le 30.04.2011.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uni-

quement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://fr.wikisource.org>
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain> et
[https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres :Bienvenue](https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:_Bienvenue).